N° 417 — Tome CXII 1er Septembre 1915

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BATAULT,
JULIEN BENDA, GEORGES BOHN, R. DE BURY, JEAN CHUZEWILLE,
HENRI DÉRIEUX, REMY DE GOURMONT, JEAN MARNOLD,
LOUIS PIÉRARD, MARCEL RÉJA, JOSÉ THÉRY, PAUL VALÉRY,
DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

N° 417. — 1er SEPTEMBRE 1915

REVUE DU MOIS

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Collection de Romans

Claire Albane
'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
.ettres d'amour d'une Anglaise.......... 3.50

Aurel
.es Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
.a Beauté.......... 3.50
'hair mystique.......... 3.50
.a Joie.......... 3.50
.a Vendée-aux-Genêts.... 3.50
'ersailles-aux-Fantômes .. 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu.......... 3.50
.a rue Amoureuse.......... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit........ 3.50

Alia Berzeli
Tamara.......... 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
.e Désespéré.......... 3.50
.a Femme pauvre.......... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille.......... 3.50

R.-Gaston Charles
.a Danseuse nue.......... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
.ettres d'amour d'une Femme du monde.......... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret.......... 3.50
.e Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
.e Béguin de Gô.......... 3.50
.'Inversion sentimentale... 3.50
.es Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
.a Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
.'Amour Magicien.......... 3 50
Contes d'Au-delà.......... 6 »
.e Parfum de volupté.... 3.50
.es Reflets du Miroir..... 3.50

Jacques Daurelle
.a Troisième Héloïse..... 3 50

Albert Delacour
.'Evangile de Jacques Clément.......... 3.50
.e Pape rouge.......... 3.50
.e Roy.......... 3.50

Louis Delattre
.a Loi de Péché.......... 3.50

Grazia Deledda
.es Tentations.......... 3.50

Eugène Demolder
'Arche de M. Cheunus... 2 »
.es Vagabonds.......... 3.50
'arenka Olessova........ 3.50

Jean de Gourmont
.a Toison d'Or.......... 3.50
.e Jardinier de la Pompadour.......... 3.50

Les Patins de la Reine de Hollande.......... 3.50
La Route d'Emeraude 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé.......... 3.50
Le Peuple du Pôle 3.50

Dostoievski
Carnet d'un Inconnu..... 3.50
Le Double.......... 3.50

Édouard Ducoté
Aventures.......... 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour.......... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques.......... 3.50
Un Coco de génie.......... 3.50
L'Ecole du Dimanche.... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour.......... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire.......... 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue.......... 3.50
Le Cycle patibulaire....... 2.50
Escal-Vigor.......... 3.50
La Faneuse d'amour...... 3.50
Mes Communions.......... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne.......... 3.50
Le Paradis des Vierges sages.......... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger.......... 3.50
Une Leçon de Vie.......... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô.......... 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs.......... 3.50
L'Indécis.......... 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste.......... 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite.......... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes.......... 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse........ 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse.......... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête.......... 3.50
Les Déchus.......... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal........ 3.50
Couleurs.......... 3.50
Histoires magiques........ 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain........ 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine.......... 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara.......... 3.50

Frank Harris
Montès le Matador........ 3.50

Lafcadio Hearn
Chita.......... 3.50
Fantômes de Chine 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges.......... 3.50
Kotto.......... 3.50
Kwaidan.......... 3.50
La Lumière vient de l'Orient.......... 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.......... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles.......... 3.50
En plein air.......... 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession.......... 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour...... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues.......... 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins........ 1 »
Pomme d'Anis.......... 2 »
Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes........ 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile.......... 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence.......... 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions........ 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais.......... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim.......... 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle.......... 3.50
La plus belle Histoire du monde.......... 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie.......... 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains
Amours rustiques........ 3.50
Le Pain noir.......... 3.50

Marie Krysinska
La Force du Désir........ 3 50

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit).......... 3.50

A. Lacoin de Villemorin. et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices...... 3.50

Jules Laforgue
Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta
La Gloire de don Ramire... 3.50

Pierre Lasserre
Henri de Sauvelade........ 2 »

Paul Léautaud
Le Petit Ami............. 3.50

Georges Le Cardonnel
Les Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier
La Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey
Le Manteau parti........ 3.50

Alfred Machard
Les Cent Gosses.......... 3.50
Souris l'Arpète.......... 2 »
Titine................... 3.50

Henri Malo
Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour...... 3.50
Les Surprises du Bachelier Petruccio............. 3.50

Raymond Marival
Chair d'Ambre............ 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély
Les Immémoriaux......... 3.50

Charles Merki
Margot d'Eté............. 3.50

Albert Mockel
Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas
Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel
Les Boers................ 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière
La Mouette............... 3.50

Marie et Jacques Nervat
Célina Landrot........... 3.50

Novalis
Henri d'Ofterdingen....... 3.50

Julien Ochsé
D'Ile en Ile............. 3.50

Walter Pater
Portraits Imaginaires...... 3.50

Péladan
La Licorne............... 3.50
Modestie et Vanité........ 3.50
Le Nimbe noir............ 3.50
Pérégrine et Pérégrin..... 3.50

I.-L. Péretz
Bontché le Silencieux..... 3.50

Louis Pergaud
De Goupil à Margot 3.50
La Guerre des Boutons.... 3.50
La Revanche du Corbeau.. 3.50
Le Roman de Miraut...... 3.50

Edgard Poë
Histoires étranges et merveilleuses.............. 3.50

Pierre de Querlon
La Boule de Vermeil...... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50

La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier
Les Amours de Leucippe et de Clitophon........... 3.50

Pierre Quillard
Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey
De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde
Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous............... 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature........... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse............. 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
Son Printemps............ 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell
Le Diable est à table...... 3.50

Henri de Régnier
Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène............ 3.50
Le Bon Plaisir........... 3.50
La Canne de Jaspe........ 3.50
Couleur du Temps......... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
La Flambée.............. 3.50
Le Mariage de Minuit...... 3.50
Le Passé vivant.......... 3.50
La Peur de l'Amour....... 3.50
Le Plateau de Laque...... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot................. 3.50
Romaine Mirmault........ 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage........... 3.50

Jules Renard
Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard
Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile....... 3.50

William Ritter
Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons................... 3.50

Jean Rodes
Adolescents.............. 3.50

Lucien Rolmer
Madame Fornoul et ses Héritiers.................. 2 »

J.-H. Rosny
Les Xipéhuz.............. 2 »

Eugène Rouart
La Villa sans Maître...... 3.50

Saint-Pol-Roux
De la Colombe au Corbeau par le Paon............ 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin................ 3.50

Albert Samain
Contes.................. 3.50

Robert Scheffer
Les Frissonnantes......... 3.50

Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel.......... 3.50

Marcel Schwob
La Lampe de Psyché...... 3.50

Emile Sicard
Les Marchands........... 3.50

R.-L. Stevenson
La Flèche noire........... 3.50

Ivan Strannik
L'Appel de l'Eau.......... 3.50

Auguste Strindberg
Axel Borg................ 3.50
Inferno.................. 3.50

Jean de Tinan
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 3.50
Penses-tu réussir?........ 3.50

P.-J. Toulet
Mon amie Nane........... 3.50
Les Tendres Ménages...... 3.50

Mark Twain
Le Capitaine Tempête...... 3.50
Contes choisis............ 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective................ 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins............ 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès................... 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Arnold Van Gennep
Les Demi-Savants........ 3.50

Eugène Vernon
Gisèle Chevreuse.......... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam
Contes cruels............ 5 »
Derniers Contes.......... 3.50
L'Eve future............. 5 »

Jean Viollis
Petit Cœur............... 2 »

H.-G. Wells
L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique........... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste................ 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs.... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir.................. 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps................. 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters.............. 3.50
Le Pays des Aveugles...... 3.50
Les Pirates de la Mer...... 3.50
Place aux Géants......... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune................ 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy et Colette Willy
Claudine en ménage........ 3.50

Colette Willy
La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes... 3.50

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.................. 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve.................. 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski.............. 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)................ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale.............. 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin............... 3.50

Aurel
Jean Dolent.............. 1 »
La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.................. 3.50
Lettres à Léon Bloy....... 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre............ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse................ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50

Albert de Bersaucourt
Études et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo.................. 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens........... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon....... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure.......... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II............... 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............. 3.50
Le Mendiant ingrat....... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I................ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.................. 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III.................. 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort............... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages.............. 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac...... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................. 3.50
La Maison de Madame Gourdan................... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre................. 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)............ 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger.............. 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel.............. 2.50
Les Poètes et la Poésie 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien................... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale.................. 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers........ 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 0.75

Paul Escoube
Préférences.................. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................. 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal.................. 3 50

André Gide
Oscar Wilde.................. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments.................. 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies.............. 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils.................. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre.................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse.............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém.............. 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, V^e^ série).................. 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration.............. 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon.................. 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 6

Alexandre Herzen
Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..................

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..................

Francis Jammes
Feuilles dans le vent........ 3.50
Ma Fille Bernadette........ 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine.............. 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*.................. 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos
Lettres inédites........... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne.......... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université.............. 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle.......... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)................ 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I.................. 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II.................. 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II.................. 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel.............. 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert.................. 3.50
Scarron et son milieu..... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet.................. 3.50

Henri Malo
Les Corsaires............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart............ 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II......... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière........... 3 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue............ 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.5
Stendhal et ses commentateurs.................. 3.5
La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.5

George Meredith
Essai sur la Comédie...... 2

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.5

Albert Mockel
Propos de Littérature...... 3

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.
Réflexions sur quelques Poètes.................. 3.
Variations sur la Vie et les Livres.................. 3.

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8e. 15

Charles Morice
Eugène Carrière........... 3.

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande.................. 3.

Gabriel Mourey
e Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
orrespondance........... 3.50
es plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50
ettres d'amour à Aimée d'Alton................ 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
apoléon raconté par lui-même, 2 vol........... 7

Gérard de Nerval
orrespondance........... 3.50
es plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo
e Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont
a Poésie française du Moyen-âge............... 3.50

Léon Paschal
sthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
es Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
nthologie populaire de la Grèce moderne......... 3.50

Edmond Pilon
rancis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
uses et Bourgeoises de jadis.................. 3.50
ortraits de Sentiment..... 3.50
ortraits tendres et pathétiques................ 3.50

Camille Pilon
aris sous Louis XV....... 3.50
aris sous Louis XV (II).. 3.50
aris sous Louis XV (III).. 3.50
aris sous Louis XV (IV).. 3.50
aris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
an-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 3.50

Georges Polti
es trente-six situations dramatiques............ 3.50

J.-G. Prodhomme
crits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome
scar Wilde............. 3.50

Henri de Régnier
iscours de Réception à l'Académie française....... 1 »
gures et Caractères...... 3.50
ortraits et Souvenirs..... 3.50
ujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
es plus belles pages de Rétif de la Bretonne...... 3.50

Cardinal de Retz
es plus belles pages du Cardinal de Retz........ 3.50

Arthur Rimbaud
es Illuminations.......... 2
ettres de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50
ne Saison en Enfer....... 2 »

William Ritter
Études d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol.................. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys........ 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits...... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............ 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............. 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............ 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol............ 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française.................. 3.50
Delphine Gay............ 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe......... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2 vol................ 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise............... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs........... 3.50

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)............. 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................. 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol................. 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite........ 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve.............. 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896.............. 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............ 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin........... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading...... 3.50
Les Origines de la Critique historique.............. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............. 3.50

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoit
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs........ 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours.......... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde........ 3.50
Lumières du Monde...... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole......... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée................ 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour.............. 3.50

Léon Deubel
Régner.................... 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée........... 2 »
L'Anémone des mers...... 2 »
La Gaule blanche......... 2 »
Le Puits d'Azur........... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs....... 3 50

Edouard Dujardin
Poésies.................. 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie...... 3.50

André Fontainas.
Crépuscules............... 3.50
La Nef désemparée........ 3.50

Paul Fort
L'Amour marin........ .... 3.50
Ballades Françaises....... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne......... 3.50
Idylles antiques........... 3.50
Montagne.................. 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux... .... 3 50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été....... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit................... 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements 3.50

Charles Guérin
Le Cœur solitaire......... 3.50
L'Homme intérieur........ 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins...... 2 »

Images tendres et merveilleuses 3.50
La Route fleurie.......... 3.50

Robert d'Humières
Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies.................. 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir....... 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3 50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images......... 3.50
Premiers Poèmes.......... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies........ 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême....... 3.50
Schéhérazade............. 3.50
Le Valet de cœur 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or................ 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes......... 3.50

Léo Larguier
Jacques.................. 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra 3 50
Poèmes.................. 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes............ 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe......... 3.50
Le Masque de Fer.......... 3.50
Le Sang de Méduse....... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve. 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave.............. 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes.......... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897........ 3.50
Les Quatre Saisons........ 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux...... 3.50

Albert Mockel
Clartés................... 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves......... 3.50
Premières Poésies........ 3.50
Les Stances 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir................. 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis............ 3.50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches........ 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes......... 3.50

François Porché
A chaque jour............ 3.50
Au loin, peut-être......... 3.50
Humus et Poussière....... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos....... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne....... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil................... 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures....... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I............... 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II............... 7 »
Poèmes, 1887–1892......... 3.50
Premiers Poèmes.......... 3.50
La Sandale ailée......... .. 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses....... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud................ 3.50

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve.......... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus.................. 3.50

Jules Romains
Odes et Prières........... 3.50
Un Être en marche....... 3.50
La Vie Unanime........... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries....

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour........ 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or.......... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.......... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I........................ 7

uvres de Albert Samain, II ... 7 »
uvres de Albert Samain, III ... 7 »

Cécile Sauvage

ndis que la terre tourne. 3.50
Vallon ... 3.50

Fernand Séverin

èmes ... 3.50

Emmanuel Signoret

esies complètes ... 3.50

Paul Souchon

Beauté de Paris ... 3.50

Henry Spiess

ansons captives ... 3.50
Silence des Heures ... 3.50

André Spire

rsets ... 3.50
rs les Routes absurdes .. 3.50

Laurent Tailhade

Poèmes aristophanesques .. 3.50
Poèmes élégiaques ... 3.50

Archag Tchobanian

Poèmes ... 3.50
La Vie et le Rêve ... 3.50

Touny-Lerys

La Pâque des Roses ... 3.50

R.-H. de Vandelbourg

La Chaîne des Heures ... 3.50

Emile Verhaeren

Les Blés mouvants ... 3.5
Les Forces tumultueuses ... 3.50
Les Heures claires ... 3.50
La Multiple Splendeur ... 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I ... 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II ... 7 »
Poèmes ... 3.50
Poèmes, nouvelle série ... 3.50
Poèmes, IIIe série ... 3.50
Les Rythmes souverains ... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées ... 3.50
Les Visages de la Vie ... 3.50

Francis Vielé-Griffin

Clarté de Vie ... 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron ... 3.50
Phocas le Jardinier ... 3.50
Plus loin ... 3.50
Poèmes et Poésies ... 3.50
Voix d'Ionie ... 3.50

Gabriel Volland

Le Parc enchanté ... 3.50

Walt Whitman

Feuilles d'Herbe, 2 vol ... 7 »

Théâtre

René Arcos

le Perdue ... 3.50

Aurel

ur en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel

éâtre I ... 3.50
éâtre II ... 3.50
éâtre III ... 3.50
éâtre IV ... 3.50

Marcel Collière

s Syracusaines ... 1 »

Georges Duhamel

Combat ... 3.50

Édouard Dujardin

tonia ... 3.50

Albert Erlande

Titan ... 3.50

André Gide

III. Le Roi Candaule ... 3.50

Maxime Gorki

ns les Bas-Fonds ... 3.50
s Petits Bourgeois ... 3.50

Remy de Gourmont

ith, suivi de Théodat ... 3.50

Fernand Gregh

élude féerique ... 1 »

A.-Ferdinand Herold

dromaque ... 1 »
Anneau de Çakuntalâ ... 3 »
s Hérétiques ... 1 »
Jeune Dieu ... 1 »
lisonseule ... 2 »
Sâvitri ... 1 »
Les Sept contre Thèbes ... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières

Les Ailes closes ... 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt ... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold

Prométhée ... 1 »

Charles Van Lerberghe

Les Flaireurs ... 1 »
Pan ... 3.50

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme ... 3.50

F.-T. Marinetti

Le Roi Bombance ... 3.50

Jean Moréas

Iphigénie, tragédie en 5 actes ... 3.50

Alfred Mortier

La Logique du Doute ... 1 »
Marius vaincu ... 2 »
Sylla ... 3 50

Gabriel Mourey

Psyché ... 3.50

Lucien Nepoty

Le Premier Glaive ... 1 »

Louis Payen

Les Esclaves ... 1 »
Siséra ... 1 »

Péladan

Œdipe et le Sphinx ... 1 »
Sémiramis ... 1 »

René Peter

La Tragédie de la Mort ... 1 »

Georges Polti

Les Cuirs de Bœuf ... 3.50

Rachilde

Théâtre ... 3.50

Paul Ranson

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants* ... 3.50

Ernest Raynaud

L'Assomption de Paul Verlaine ... 1 »

Henri de Régnier

Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains

L'Armée dans la Ville ... 3.50

Saint-Pol-Roux

La Dame à la faulx ... 3.50

Albert Samain

Polyphème. 2 actes ... 1 »

Paul Souchon

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes ... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
Le Tasse ... 2 »

Émile Verhaeren

Deux Drames ... 3.50
Philippe II ... 3.50

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle.......... 3.50

Julien Benda
Le Bergsonisme.......... 2 »
Sur le succès du Bergsonisme.......... 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre.......... 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne.......... .50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale.......... 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus.......... 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois.......... 0.75

Lucien Corpechot
René Quinton.......... 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Emerson
Les Forces éternelles...... 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme.......... 3.50
Comment naissent les dogmes.......... 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.......... 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert...... 3.50
De Kant à Nietzsche....... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique.......... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série.......... 3.50
Promenades philosophiques, 3e série.......... 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle...... 5 »
L'Inversion sexuelle....... 5 »
Le Monde des Rêves...... 3.50
La Sélection sexuelle...... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius.......... 3 50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats.......... 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur la Musique.......... 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb
La Fécondation chimique.. 5 »

Percival Lowel
Mars et ses Canaux....... 5 »

Louis Maeterlinck
Péchés primitifs.......... 3.50

Maurice Maeterlinck
La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu.......... 0.75

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier
Le Végétarisme.......... 0.75

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre.......... 0.75

Multatuli
Pages choisies.......... 3.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore.......... 3.50
Le Cas Wagner.......... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist.......... 3.50
Ecce Homo.......... 3.50
Le Gai savoir.......... 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie).......... 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies.......... 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes.......... 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie).......... 3.5

Georges Palante
La Philosophie du Bovarysme.......... 0.7

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.......... 1

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre.......... 0.7

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso.......... 0.7

Marcel Réja
L'Art chez les fous.......... 3.5

Claire Richter
Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.......... 3.5

G. de Rougemont
La Graphologie.......... 0.7

Jules Sageret
Henri Poincaré.......... 0.7
Paradis laïques.......... 3.5

Sénancour
De l'Amour.......... 3

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 3.5

Léon Tolstoï
Dernières Paroles 3.5

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.......... 0.7

A. Van Gennep
En Algérie 3.5
La Question d'Homère..... 0.7
Religions, Mœurs et Légendes.......... 3.5
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série.......... 3.5
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série.......... 3.5
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série.......... 3.5
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série.......... 3.5

H.-G. Wells
Anticipations 3.5
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat.......... 3.5
Une Utopie moderne....... 3.5

LES ÉCRIVAINS MILITAIRES FRANÇAIS
ET LA GUERRE

—

La guerre a *ramené* l'attention du public aux questions militaires. M. Prudhomme n'eût sans doute pas désavoué le libellé de cette phrase, cependant le lieu commun que j'exprime a une signification sur laquelle je veux insister un instant. Tandis qu'en France on avait tendance à se désintéresser de plus en plus des questions militaires, tandis que le grand public et même le public cultivé négligeaient, non sans leur témoigner quelque mépris, les livres militaires, il n'en était pas de même en Allemagne. C'est un fait sur lequel il vaut la peine qu'on s'arrête, car on y trouve un signe de la différence et même de la divergence de deux mentalités. La littérature militaire a été pour beaucoup dans la formation spirituelle de l'Allemagne contemporaine.

Dans son beau livre sur *l'Allemagne nouvelle et ses historiens*, M. Antoine Guilland signalait le fait. Voici en effet ce qu'il écrivait :

Aujourd'hui c'est l'Allemagne entière qui s'est transformée. La Prusse s'étend sur elle comme un immense camp qui n'a plus qu'une animation réglée et mécanique. La vieille Allemagne songeuse et romantique a été complètement étouffée sous le réalisme de la caserne. Pendant vingt ans, les lettres et les arts se sont tus. La seule littérature qui ait fleuri est la littérature militaire. Les grands ouvrages de l'époque sont, outre l'Histoire de Treitschke, les Discours et les Lettres de Bismarck, la correspondance de Moltke, les ouvrages du Grand Etat-Major et *la Nation Armée* de von der Goltz (1).

(1) A. Guilland, *l'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Paris, 1899, p. 305.

En France, depuis 1870, la transformation s'est opérée dans un sens tout différent, et, sauf pendant les débats parlementaires sur la durée du service militaire, le public s'est fort peu inquiété des choses de l'armée. Il ne s'en est inquiété que lorsqu'il s'est agi de questions politiques et les sympathies des uns et des autres ont été dictées plutôt par des convictions de partisans que par une étude raisonnée des problèmes débattus.

La guerre ayant surgi, la nation pacifique se ressaisit et sut faire face avec un élan magnifique, puis avec une opiniâtre ténacité, aux rudes nécessités du moment.

On s'étonna pourtant, et l'on s'étonne encore, d'avoir si peu prévu les événements; si l'on avait accordé plus de crédit à la littérature militaire, aux livres des officiers, on aurait été moins surpris, car il existe en France une littérature militaire de premier ordre qui fait le plus grand honneur au corps des officiers.

A l'heure actuelle, on entend encore dire chaque jour : qui aurait prévu cela? qui aurait pensé que les choses se passeraient ainsi?

Je voudrais montrer aujourd'hui que, si l'on avait prêté plus d'attention à la littérature militaire française, on aurait su beaucoup de choses que l'on ignore encore.

Il y a des gens qui ont « prévu cela », qui ont « pensé que les choses se passeraient ainsi », ce sont les officiers ; ils ont pris la peine de publier les résultats de leurs études et leurs prévisions, on n'a pas pris celle de les lire.

Avec une singulière injustice on cite plus volontiers, dans les travaux qui paraissent chaque jour, Clausewitz que Napoléon, dont il fut l'élève, et von der Goltz, Schlieffen ou Bernhardi que tels auteurs français qui les valent bien.

J'espère démontrer, en me fondant sur quelques ouvrages, pris au hasard plutôt que choisis, que les écrivains militaires français ont fait montre non seulement de beaucoup de science, mais encore de beaucoup de perspicacité.

§

Que le monde militaire se soit préoccupé des problèmes que soulevait une guerre possible avec l'Allemagne, cela est normal, car le seul ennemi que le Français ait eu à redouter depuis des années c'était l'Allemand. Tandis que le monde

politique, suivi en cela par le public, trouvait cette éventualité de plus en plus improbable, les écrivains militaires cherchaient à prouver que non seulement elle était probable, mais imminente et nécessaire. Qu'on se réfère à ce sujet aux articles du général Langlois et du général Bonnal, à la brochure du général Palat (1), aux ouvrages du général Maitrot, et la preuve sera faite. Mais, non content d'étudier les questions au point de vue purement technique, les écrivains-officiers se sont préoccupés de rechercher les causes profondes et d'examiner sous toutes ses faces la situation contemporaine.

Dans son livre sur *l'Evolution de l'Empire Allemand, de 1871 à nos jours*, le capitaine Serrigny, qui finit par conclure à la guerre probable, étudie l'Allemagne en économiste et en philosophe politique et démontre que tant sa situation intérieure que sa situation internationale l'inclinent de plus en plus à la guerre.

De son côté, le capitaine Andrillon, dans un ouvrage de premier ordre intitulé : *l'Expansion de l'Allemagne, ses causes, ses formes, ses conséquences*, examine les mêmes problèmes. On trouvera dans ce livre vraiment prophétique, paru peu de temps avant la guerre, tous les faits, toutes les raisons, tous les arguments que nous avons vu développer depuis onze mois dans la presse quotidienne et dans une infinité de brochures. La première phrase de l'introduction est déjà frappante :

> Aucun Français ne pourrait, sans être aussi vivement impressionné que nous-même, constater les grandes illusions de ses compatriotes sur l'Allemagne.

Ces illusions paraissent maintenant lointaines, mais ne sont-elles pas d'hier ?

> Les principales sources de la force d'expansion de l'Allemagne contemporaine sont les aspirations profondes, les sentiments, les croyances qui caractérisaient l'âme germanique, et les concepts généraux qui forment l'idéal allemand en matière de relations internationales.
>
> Ces sentiments, ces croyances et ces concepts généraux, qui inspirent l'attitude de l'Allemagne à l'égard des diverses collectivités humaines et engendrent ainsi, en partie, son mouvement d'expansion, sont : le concept d'unité nationale et le désir de l'unification

(1) *Les Probabilités d'une guerre franco-allemande.* Paris, 1913.

totale des peuples allemands; la croyance dans la supériorité de la race germanique et dans la destinée qui la conduit à dominer d'autres races; le culte de la force et de la guerre; les concepts de puissance nationale, de suprématie nationale; le mépris de tous les droits qui ne sont pas appuyés par la force, la recherche de la domination et la volonté de puissance. (1)

Répondant par avance à des objections, le capitaine Andrillon ajoute :

Il importe de remarquer que tous les systèmes de politique sociale et de politique internationale peuvent avoir des partisans en Allemagne; nous voulons seulement démontrer qne le système défini ci-dessus compose sa supériorité sur les autres par le grand nombre de ses adhérents et par ce fait que les maîtres de la pensée et de l'évolution allemandes l'ont adopté, le propagent et l'imposent au besoin. (2)

Je n'insisterai pas sur les doctrines du « pangermanisme » que l'auteur expose avec une admirable clarté; ces doctrines ont été mises surabondamment à la portée du public depuis quelque temps. Le malheur fut qu'il était trop tard pour qu'on en puisse tirer les enseignements qu'elles comportent au point de vue français. Outre l'état d'esprit des Allemands, qui les porte à envisager des solutions violentes à leurs difficultés, le capitaine Andrillon s'attache à prouver que l'expansion économique de l'Allemagne peut engendrer des causes de guerre. Chacun sait que l'opinion allemande prétend qu'elle est engagée dans une guerre *défensive*, et que l'Empire lutte contre des adversaires qui voulaient l'encercler. Il y a là un problème qui n'a pas échappé à la perspicacité du profond écrivain :

Il est possible, et même probable que les Etats menacés par l'Allemagne unissent leurs efforts pour résister ensemble au danger commun. Le chancelier de Bülow a fait connaître d'une façon particulièrement éloquente les suites que pourrait avoir cette résistance à l'expansion allemande : « Une politique qui aurait pour but d'enfermer l'Allemagne, disait-il au Reichstag le 15 novembre 1906, de construire un cercle de puissances pour nous isoler et nous paralyser serait une politique très dangereuse pour la paix. La formation d'un tel anneau n'est pas possible sans qu'on exerce une certaine pression; une pression crée une contre-pression; pression et contre-pression peuvent facilement produire des explosions... » (3). Ainsi,

(1) P. 4.
(2) P. 5.
(3) Pp. 140 et 141.

l'expansion économique de l'Allemagne est susceptible d'amener les plus graves conflits et même la guerre, d'une part, en raison de la nécessité de cette expansion pour la race germanique, et, d'autre part, en raison de la résistance à cette même expansion qu'opposeront à des degrés différents toutes les nations, et particulièrement l'Angleterre.

La crainte des maux terribles pourra-t-elle retarder ou détourner ce courant de la vie économique qui semble emporter le monde vers une conflagration générale? (1)

Comme je n'ai pas la prétention de faire une étude très cohérente, mais seulement de donner des indications, il me sera permis de sauter du coq-à-l'âne et de noter en passant un fait assez frappant que signale le capitaine Andrillon, en exposant la tendance qu'ont l'Allemagne et l'Autriche à se lier par une entente économique étroite :

... Bien des événements peuvent entraver l'évolution qui entraîne l'Autriche et l'Allemagne vers une entente économique ; cette entrave pourrait résulter, par exemple, de la résistance des Tchèques et des Hongrois.

Et l'auteur ajoute cette note :

Il importe de remarquer que, depuis septembre 1910, la Hongrie s'est considérablement rapprochée de l'Allemagne. (2)

Il en explique longuement les raisons. Le fait valait d'être noté, on sait aujourd'hui à quel point la Hongrie s'est rapprochée de l'Allemagne.

§

L'attitude des socialistes allemands a été un sujet d'étonnement pour la plupart des gens ; dans le monde entier, on s'était accoutumé, d'après des affirmations de leurs camarades de tous les pays, à les considérer comme les plus fermes soutiens de la paix, comme des gens décidés à empêcher à tout prix une guerre de conquête et d'expansion. Les écrivains militaires, mieux renseignés et voyant plus juste, n'ont jamais eu cette illusion.

La vérité, écrit le général Palat, est qu'en Allemagne le gouvernement jouit encore d'un prestige et d'une autorité dont rien n'approche en France. La récente discussion de l'affaire de Saverne n'a-t-elle pas montré qu'un blâme à peu près unanime du Reichstag

(1) P. 147.
(2) P. 232.

laisse absolument intacte la situation du chancelier et, *a fortiori*, des ministres tant qu'ils continuent de plaire à l'empereur ? Les protestations des socialistes allemands contre la guerre peuvent retentir en temps de paix. Au premier jour de la mobilisation, il rentreront dans l'ordre et ne seront pas les derniers à envoyer leurs balles S aux « camarades » de France... (1)

De son côté le capitaine Serrigny dit :

Les socialistes ont depuis longtemps oublié l'internationalisme ; ils se déclarent tout prêts à courir aux armes pour défendre l'intégrité du territoire ; les milices elles-mêmes n'apparaissent plus qu'à l'arrière-plan de leur programme, et l'exemple fourni par les événements qui se déroulent en ce moment au sein du parti socialiste autrichien suffiraient à démontrer au besoin que la doctrine humanitaire de Karl Marx est incapable de briser dans l'âme populaire le sentiment national. (2)

Le capitaine Andrillon prête aussi son attention à ce problème :

Il importe de remarquer, écrit-il, que tous les partis politiques oublient leurs divisions quand les intérêts supérieurs de l'Allemagne sont en jeu. Les socialistes ont, eux-mêmes, — par des paroles qui devraient être un avertissement et un exemple — dissipé les doutes qu'on avait voulu élever sur ce point spécial de la solidarité nationale.

L'auteur ajoute à propos du fameux article de M. Andler, sur *le Socialisme impérialiste en Allemagne :*

M. Andler considère à tort que c'est là une nouvelle tendance du socialisme allemand ; ce mouvement d'idées n'est, au fond, en effet, que le développement logique des concepts qui forment le fond de l'âme germanique ; cette attitude nationaliste et réaliste de la Sozial-Demokratie a toujours constitué la différence essentielle entre le socialisme allemand et le socialisme français. Le socialisme allemand a toujours été chauvin dans son essence ; les socialistes d'Outre-Rhin ont toujours regardé la race germanique comme représentant l'humanité, et même dans leurs manifestations les plus internationalistes, ils sont restés fidèles au précepte de Fichte : « Soyons Allemands patriotes, et nous ne cesserons pas d'être cosmopolites. » (3)

De ces quelques citations, qu'on pourrait aisément multiplier, il ressort que si quelques-uns ont été surpris et désillu-

(1) *L'Alliance franco-allemande ou la guerre*, p. 108.
(2) *L'Evolution de l'Empire allemand*, p. 294.
(3) *Op. cit.*, p. 64.

sionnés, on n'a dû éprouver aucun étonnement dans les milieux militaires.

§

Les dangers que faisait courir à la France l'émigration allemande ont aussi attiré l'attention des officiers écrivains :

L'émigration allemande en France favorise à un haut degré, dans notre pays, l'expansion économique de l'Allemagne avec tout le cortège des redoutables conséquences de cette expansion, et elle y facilite, en outre l'espionnage, la préparation de l'exécution de la guerre. (1)

Ainsi s'exprime le capitaine Andrillon, qui de plus insiste sur l'importance du rôle de l'espionnage.

Le rôle de l'espionnage sera considérable dans la prochaine guerre franco-allemande. Ce rôle, déjà très grand en 1870, a été en augmentant dans toutes les dernières guerres... Les guerres 1912-1913, dans les Balkans, donnèrent les mêmes spectacles et tout fait prévoir que le rôle joué par l'espionnage ira en grandissant dans les guerres de l'avenir où seront engagées des armées nombreuses et par suite susceptibles de renfermer dans leur sein un grand nombre d'individus victimes désignées des multiples manœuvres des espions. (2)

Le général Maitrot s'appesantit aussi sur les dangers que l'émigration allemande présente au point de vue militaire; il en étudie plus spécialement les conséquences dans les pays avoisinants la frontière de l'est, parce qu'il les connaît admirablement.

C'est dans la partie nord de la Woëvre, sur la rive gauche de l'Orne, dans la région de Conflans, de Briey, d'Audun-le-Roman qu'ont été découverts, il y a une quinzaine d'années, des gisements de fer d'une richesse incomparable : ce ne sont plus que puits de mines, hautes cheminées d'usines; l'agriculture a reculé devant l'industrie. Les Allemands se sont jetés en masse sur cette région où on a eu le tort de leur laisser acquérir de nombreuses concessions. Leur présence constituera un véritable danger en cas d'hostilité. (3)

La tâche des chefs allemands sera singulièrement facilitée par la présence, dans la Woëvre, d'un grand nombre de leurs nationaux. Toute la région en est infestée. Nous citerons plusieurs grandes fermes du pays qui sont occupées par des familles allemandes qui n'ont de cultivateurs que le nom. Ces fermes sont situées sur des points

(1) *Op. cit.*, p. 189.
(2) *Op. cit.*, p. 188.
(3) *Nos Frontières du Nord et de l'Est*, pp. 112-113.

admirablement choisis : embranchements de routes, plateau élevé dominant le pays Nous en connaissons deux en particulier, placées à l'extrême frontière,dont les tenanciers sont en relations constantes avec Metz. Toutes ces fermes sont des nids d'espions, et les Allemands y trouveront des hommes sûrs connaissant à fond le pays et qui guideront leurs colonnes sur tous les terrains. (1)

Tous ces éléments immigrés peuvent de plus entraver les opérations des armées françaises, en cherchant à détruire ou à endommager des ouvrages d'art.

Quant aux hommes nécessaires pour faire ces coups d'audace, les Allemands n'en manquent pas, ils n'auront que l'embarras du choix. Il y a leurs officiers d'abord, qui circulent comme ils l'entendent dans toute la région frontière, qui peuvent faire à loisir des reconnaissances, et qui, lorsque l'heure aura sonné, seront heureux de risquer leur vie dans une entreprise qui doit tourner au profit de la patrie. Il y a ensuite les trop nombreux Allemands qui se sont fixés dans cette région, et dont la plupart ont des missions secrètes qu'ils sauront accomplir le moment venu.

Nous sommes entourés d'espions et d'agents secrets et nous ne faisons rien pour nous en débarrasser. Nous l'avons déjà dit, nous le répétons et nous le redirons encore : les Français sont incorrigibles, la sévère leçon de 1870 ne leur profitera même pas. (2)

On souriait volontiers aux discours de ceux qui parlaient d'espionnage et on les taxait d'exagération; en serait-il de même aujourd'hui que les faits ont parlé et que, parmi les territoires qu'occupent, hélas ! encore les Allemands, il y a précisément la Woëvre. Le nom du général Maitrot reviendra souvent dans cette esquisse; cet officier supérieur mérite qu'on rende chaque jour plus largement hommage à sa haute clairvoyance patriotique et à sa science prophétique.

Le seul regret qu'on puisse exprimer est qu'il n'ait été trop souvent qu'une voix criant dans le désert : *vox clamans in deserto.*

§

La pénétration économique et l'espionnage vont toujours de pair chez les Allemands, il faut en temps de paix préparer les voies aux armées pour le jour où éclatera la guerre. Telle est la vérité qu'énonce dans son livre le capitaine Andrillon, en étudiant le cas de la Belgique.

(1) *Nos frontières du Nord et de l'Est*, p. 121.
(2) *Ibid.*, p. 133.

Si l'expansion allemande, écrit-il, se poursuit en Belgique, il faut craindre que la neutralité de ce pays ne devienne aussi illusoire pour la France que l'est celle du Luxembourg.

D'autre part, la supériorité numérique des Allemands — qui resterait sans emploi sur l'étroite frontière franco-allemande, hérissée de forts — la rapidité de leur mobilisation, leur doctrine de l'enveloppement paraissent leur avoir fait adopter comme plan, dans un conflit avec la France, de maintenir nos forces face à l'est par une attaque de front sur la ligne Verdun-Belfort, et d'accabler une de nos ailes par une attaque conduite à travers les territoires neutres, soit de la Belgique soit de la Suisse. (1)

Ecartant la marche par la Suisse, le capitaine Andrillon conclut à la violation de la Belgique en ces termes :

De tout ce qui précède,il résulte que le mouvement tournant politique et économique que l'Allemagne fait en pleine paix vers notre frontière du nord pourrait être le prélude du mouvement tournant stratégique qu'elle pourrait exécuter contre la France dans les guerres de l'avenir. (2)

L'attaque par la Belgique a été considérée comme un fait d'évidence par le général Langlois, par le général Cherfils comme par le général Maitrot, qui y a insisté à maintes reprises avec un luxe de détails et de preuves absolument convaincants. Je reviendrai aux écrits du général Maitrot dans un instant, je voudrais auparavant citer une page du lieutenant-colonel Mordacq, qui adopte les mêmes conclusions et qui résume les arguments militaires qui l'y amènent d'une façon vraiment lumineuse :

Quoi qu'il en soit, on peut constater que, malgré les avantages procurés aux Allemands d'après certains théoriciens par la fameuse base en équerre que dessine la frontière, les régions fortifiées constituées par Verdun, Toul, Epinal et Belfort rendent particulièrement difficile une *offensive stratégique rapide*. Voilà un résultat pratique des plus caractéristiques procuré par la fortification permanente. Reste à examiner, maintenant, si les Allemands ne possèdent pas d'autres moyens de réaliser cette offensive stratégique rapide, qui doit conduire à anéantir l'adversaire dans le minimum de temps. L'examen de la carte du terrain, le long de la frontière française, permet de répondre par l'affirmative.

Si, de Belfort à Longwy, le terrain, l'organisation défensive rendent particulièrement difficile la marche en avant d'une masse puis-

(1) *Op. cit.*, p. 249.
(2) *Id.*, p. 252

sante : celle destinée à donner le coup de bélier mortel, par contre, de Briey à Givet, s'étend, sur plus de 130 kilomètres, une région complètement dépourvue de fortifications et qui se prête très suffisamment à la marche d'un puissant groupe de 10 à 15 corps d'armée. Là, rien ne viendra endiguer le flot envahissant : au lieu des couloirs lorrains, à peine larges de 40 à 50 kilomètres, c'est une superbe avenue de 130 kilomètres que l'on pourra utiliser. Et si l'on est vainqueur, rien n'empêchera de poursuivre les vaincus jusque sous les murs de Paris et même au-delà.

Comment résister à une pareille tentation?... Cette attaque par la Belgique est donc bien tentante pour les Allemands. Mais il y a lieu de remarquer qu'elle n'est toutefois possible que si, au cours de l'exécution, les lignes de communications, destinées à alimenter cette masse en vivres et en munitions, ne sont pas susceptibles d'être coupées. Ce pourrait être, dès lors, non pas la victoire à laquelle on courrait, mais bien le désastre. Tel serait le cas, cependant, si les armées françaises, pendant ce temps, avaient toute latitude pour passer entre le Luxembourg et le Donon. De là depuis une vingtaine d'années, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, depuis que cette idée d'invasion à travers la Belgique hante de plus en plus les cerveaux du grand Etat-Major, l'extension donnée par les Allemands à la fortification. Et c'est ainsi que Metz et Strasbourg sont devenus de véritables régions fortifiées, que Metz a été prolongé par Thionville, Strasbourg par Molsheim et que toute la frontière entre Metz et Strasbourg a été de plus en plus *truquée*.

Prendre l'offensive partout, sur une étendue de 400 kilomètres, serait risquer d'être faible partout, et par conséquent de se faire battre. Le principe de l'économie des forces conduit à masser les gros bataillons là où on veut porter l'effort principal, c'est-à-dire entre la Sambre et Verdun. Au nord, à la frontière franco-allemande, on ne devra consacrer que le minimum de forces ; mais alors il faut faire appel au terrain, à la fortification, pour augmenter la capacité défensive des troupes : c'est bien ce que les Allemands ont réalisé (1).

En disant que l'effort principal des Allemands s'effectuerait entre la Sambre et Verdun, le lieutenant-colonel Mordacq semble admettre que l'offensive allemande s'effectuerait par les deux rives de la Meuse, c'est en effet ce qui s'est produit.

Mais l'offensive par la Belgique une fois admise, deux écoles se trouvaient en présence, l'une soutenait que les Allemands exécuteraient leur marche d'aile par les pays de la rive droite de la Meuse, l'autre se rangeait à l'opinion que cette marche

(1) Lieutenant-colonel Mordacq, *la Guerre au XXe siècle*, pp. 204 et suiv.

s'effectuerait sur les deux rives du fleuve, les masses principales passant par la rive gauche de la Meuse. C'est à la première hypothèse que paraissait se ranger le général Langlois, c'est ce plan qui est développé dans la fameuse brochure: *la Concentration Allemande d'après un document trouvé dans un compartiment de chemin de fer*, qui est certainement due à un officier de l'état-major français; en Belgique, le général Ducarne adoptait aussi ce point de vue. Par contre, dès 1882 le général belge Brialmont, l'auteur des fortifications de la Meuse, estimait que l'attaque allemande se produirait par la rive gauche du fleuve, et, fait remarquable, même après qu'il eut exécuté le système défensif des forts de Liège et de Namur en 1898, il maintenait sa solution de 1882 : « Une attaque par la rive droite de la Meuse, c'est-à-dire à travers l'Ardenne et le Luxembourg, est inadmissible, pensait-il, en raison des difficultés considérables du terrain, de la pauvreté et du manque de ressources de la région et de l'éparpillement des colonnes qui en seraient la conséquence. Malgré les places fortes de Liége et de Namur, l'attaque se fera donc par la rive gauche (1). » Le général belge Dejardin, reprenant la question en 1905, se rangeait à l'opinion du général Brialmont, ajoutant que le mouvement par l'Ardenne et le Luxembourg belge n'est pas un mouvement stratégique, parce qu'il n'a pas d'envergure. Envisageant les diverses hypothèses en présence, le général Maitrot écrit :

Nous nous en sommes tenus aux défenses de la Lorraine, nous avons fermé solidement la grande porte de notre maison, mais nous avons laissé entr'ouvertes les portes de côté : c'est par elles que l'ennemi entrera (2).

Et il développe plus loin le plan d'invasion des Allemands qui lui semble le plus probable :

L'offensive allemande partirait donc d'Aix-la-Chapelle, franchirait la Meuse entre Liége et Maestricht, passerait par Saint-Trond, Tirlemont, Ligny, Fleurus, Charleroi, Philippeville, Chimay et Hirson. Cette attaque tourne Maubeuge et entre en France par la vallée de l'Oise, la route la plus courte et la meilleure pour marcher sur Paris. On voit quelle importance il y aurait pour nous à posséder à Hirson un puissant ouvrage moderne, au lieu du fort sans importance et

(1) Cf. général Maitrot, *Nos frontières de l'Est et du Nord*, p. 18.
(2) *Id.*, p. 16.

démodé que nous y avons construit. En somme, on pénètre de Belgique en France par deux portes : celle de la Sambre à Maubeuge, celle de l'Oise à Hirson ; ni l'une ni l'autre ne sont fermées à l'heure actuelle. (1)

[Ecrit en septembre 1911.]

§

S'il ressort clairement de ce qui précède, et que j'aurais pu appuyer de cent autres citations, que le monde militaire ne se faisait d'illusions ni sur les desseins politiques ni sur les desseins stratégiques de l'Allemagne, on pourrait objecter que du moins il n'a presque rien prévu de la forme actuelle de la guerre et des grandes questions qui se sont posées impérieusement depuis le début des hostilités. Le grand public, qui s'intéressait peu aux écrits militaires, a tendance à croire que personne n'a jamais envisagé les problèmes qui lui apparaissent d'une amère nouveauté. Ici encore on est en droit de regretter qu'on n'ait pas attaché l'importance qu'ils méritaient aux travaux des écrivains militaires les plus qualifiés. L'état d'extrême préparation de l'Allemagne a été dénoncé maintes fois par eux tous.

De nos jours, écrit le général Foch, aussi savant écrivain que grand capitaine, l'évolution se continue dans l'Etat prussien devenu empire d'Allemagne ; c'est toujours la même idée, soigneusement entretenue, d'une lutte colossale à préparer ; une organisation constamment agrandie ; la création de corps nouveaux ; un développement professionnel et intellectuel largement assuré ; un commandement minutieusement sélectionné. Que l'avertissement soit là sur l'avenir qui nous attend (2).

En ce qui concerne l'organisation de l'armée, il est des questions qui sont trop brûlantes pour qu'on puisse y toucher sans risques ; il appartiendra à l'avenir de les discuter, mais il en est d'autres que l'on peut traiter et pour lesquelles on démontrera que, dans les limites où la prévision est possible, les officiers français n'ont pas failli à leur devoir. Sur l'évolution de la forme de la bataille, on ne peut pas ne point citer ces phrases du général Foch :

C'est ainsi que la *bataille-manœuvre* de l'époque napoléonienne et de 1870 se transforme en *bataille-opération* de plusieurs jours,

(1) *Nos frontières de l'Est et du Nord* pp. 21-22.
(2) Général Foch, *la Conduite de la Guerre*, p. 483.

que la décision du champ de bataille devient un fait stratégique, que l'union se fait plus intense entre la stratégie et la tactique. Quand, sous la pression de ce double besoin de l'attaque de front et d'une attaque de flanc grandement élargies, l'assaillant étend ses lignes au-delà des limites connues jusqu'à ce jour, il fait un nouvel appel à la puissance de l'armement *et à la fortification du champ de bataille* pour leur rendre toute la solidité nécessaire — le fantassin japonais ne se sépare pas de sa pioche — et pour pouvoir encore commander, le commandement recourt au télégraphe (1).

Le général revient à maintes reprises sur ces questions :

... Dans l'avenir comme dans le passé, il y aura des armées de manœuvre et des armées d'attaque de front : les premières amenant la décision que les autres préparent, qu'on appelle ces dernières avant-garde du système napoléonien, ou centre du système de Moltke. Aux premières, chargées de l'attaque décisive, on va évidemment tendre à augmenter les effectifs; aux secondes, à les réduire, tout en maintenant à leur front la solidité et l'inviolabilité indispensables, mais que peuvent fournir une forte artillerie, la fortification; de là résulte aujourd'hui l'emploi étendu *de l'artillerie de gros calibre, de l'artillerie blindée et de la fortification sur le champ de bataille.* C'est là ce qui explique la composition actuelle de l'artillerie des armées de campagne allemandes : à côté du canon léger à tir accéléré, on trouve dans tous les corps d'armée un groupe de batteries d'obusiers de 105 et, dans certains corps d'armée, des batteries à pied avec attelages, armées les unes de mortiers de 210 et destinées à attaquer les forts d'arrêts et nos petites places; les autres, le plus grand nombre, d'obusiers de 150, projectiles de 50 kilos environ, avec une forte charge d'explosif. Que demande-t-on à cette artillerie?

1° D'avoir raison de la fortification de campagne de l'adversaire ;

2° De renforcer celle qu'on voudra devoir organiser ;

3° D'avoir raison de l'artillerie de campagne de l'adversaire ;

4° D'écraser de feux incontestablement supérieurs l'objectif de l'attaque décisive. (2)

En terminant le chapitre dont sont extraites les lignes ci-dessus, l'auteur dit que la prochaine guerre

... montrera une organisation des armées allemandes et une dotation en engins spéciaux répondant au *but spécial* assigné à chacune d'elles et qui ressort *d'une manœuvre d'ensemble de toutes les forces.* Elle montrera en tous cas, une fois de plus, que cette *manœuvre projetée*, et préparée avec *plus de forces*, *des armes variées*, répar-

(1) Général Foch, *la Conduite de la guerre*, préface, pp. 9 et 10.
(2) *Id.*, pp. 45 et 46.

ties d'une *façon adéquate*, comporte des éléments de succès que n'aura pas une manœuvre *improvisée* à la dernière heure, *sans moyens spéciaux, en place* pour en renforcer les caractères. Pour faire échec à cette manœuvre nous devons nous aussi utiliser toutes nos troupes, quelle qu'en soit l'espèce, les répartir entre les armées et les doter de toutes les armes nouvelles, en raison du rôle spécial assigné à chaque armée dans une manœuvre offensive préparée dans le détail, ou dans une défensive organisée tout d'abord. Vainement invoquerait-on l'indétermination des données de la question ou les dimensions de l'espace pour ajourner la conception de cette manœuvre et l'organisation de la guerre de siège qu'elle comportera. (1)

J'aurais pu tenter d'esquisser la physionomie de la bataille selon les écrivains militaires, mais cela m'obligerait à m'étendre d'une manière inconsidérée ; je me contenterai donc de retenir seulement quelques-uns des problèmes qui sollicitent le plus l'attention du public. L'importance de l'artillerie dans la guerre moderne n'a échappé à aucun auteur. Voici ce que dit le général Foch sur le rôle de cette arme dans la préparation de la bataille :

Faire la brèche sur le front des attaques, ouvrir le chemin à l'infanterie, le tenir libre une fois ouvert, se sacrifier au besoin pour lui permettre de remplir son œuvre, surveiller les batteries et les contre-attaques de l'ennemi : telle est donc la mission de l'artillerie à ce moment.

Dans ce but, le plus grand nombre de batteries entrent alors en action vers le point d'attaque. *Il n'y en a jamais trop, il n'y en a jamais assez*. (2)

Le général Maitrot, qui s'est toujours montré si perspicace, attache une si grande importance à la question du matériel qu'il n'a cessé d'y revenir et d'insister pour que la France maintienne son matériel de guerre au moins à la hauteur de celui des Allemands. Son petit livre intitulé : *les Armées françaises et allemandes*, serait à citer en entier. En ce qui concerne l'artillerie légère, le général Maîtrot regrette qu'on n'ait pas introduit en France un obusier de campagne analogue à l'obusier de 105 de l'armée allemande.

Cette bouche à feu, écrit-il, est fort puissante et les Allemands ont une telle confiance en elle... qu'ils en ont doublé le nombre dans

(1) Général Foch, *Conduite de la guerre*, pp. 48-49.
(2) Général Foch, *les Principes de la guerre*, p. 323.

leurs corps d'armée... Les Allemands ont-ils eu raison ? J'estime que oui, et j'ajoute que non seulement leur obusier de 105 perfectionné et modernisé sera redoutable pour les hommes abrités, mais qu'il pourra encore effectuer le tir à démolir contre nos batteries de 75 et décimer les servants, malgré les boucliers, sans que celles-ci puissent riposter. Quand les obusiers allemands seront installés sous de grands défilements, derrière un village, un bois, un remblai de chemin de fer, ils seront insaisissables pour nos canons ; et ils ont au moins la même portée qu'eux, avec un obus de 14 kilos.

L'artillerie française a-t-elle des obusiers ? Non.

C'est un grave tort... (1).

Passant de l'artillerie légère à l'artillerie lourde de campagne, le général Maitrot poursuit son impitoyable enquête :

J'ai dit précédemment que le corps d'armée allemand comptait 144 pièces légères (108 canons de 77 et 36 obusiers de 105) et en plus des pièces lourdes sur lesquelles je me proposais de revenir.

Ces pièces lourdes sont servies par l'artillerie à pied : ce sont l'obusier de 150, le canon de 105 et le mortier de 210. (2)

Je reproduis ici un tableau de comparaison significatif : j'ajoute le poids des projectiles qui ne figure pas dans le tableau du général Maitrot, mais qu'on trouve dans le texte.

ARTILLERIE LOURDE DU CORPS D'ARMÉE ALLEMAND.

16 obusiers de 150 mm. portant à 7.400 m., lançant un projectile de 40 kilogs ; des canons de 105 mm. portant à 10.500 m., lançant un projectile de 18 kilogs ; éventuellement, 8 mortiers de 210 mm. portant à 8.500 m., lançant un projectile de 119 kilogs.

ARTILLERIE LOURDE DU CORPS D'ARMÉE FRANÇAIS

Zéro, à moins qu'on ne lui ait éventuellement affecté une ou deux batteries de Rimailho.

Après cette comparaison, qu'il qualifie d'édifiante et attristante, l'auteur ajoute :

Qu'on ne vienne pas me dire que les pièces lourdes des Allemands ne seront pas là pour commencer la lutte, qu'elles se traîneront en queue des colonnes. Erreur ! Je répète que ces pièces, bien que pesant 400 ou 500 kilos de plus que notre 75 mm., sont très roulantes et peuvent trotter sur les routes.

Enfin le général Maitrot examine la composition des parcs légers de siège des Allemands, qui comprennent, outre des

(1) *Les Armées françaises et allemandes*, pp. 35-36.
(2) *Id.*, p. 42.

obusiers de 150 mm., les mortiers de 210 mm. et les canons de 105 mm., des canons de 230 mm. et des mortiers de 280 mm.

Parlant ensuite des Autrichiens, sur le concours desquels les Allemands peuvent compter, le savant général dit :

Ils viennent d'adopter une artillerie lourde absolument remarquable et dans laquelle figure un mortier de 305 mm.

Dans son petit livre, le général Maitrot cite une page d'un écrivain allemand écrite en 1905 et concernant l'attaque du fort peut-être le plus puissant de la frontière française, le fort de Manonviller.

L'attaque sera confiée à une division d'infanterie à laquelle on adjoindrait, en plus de ses batteries légères de campagne, huit batteries d'obusiers lourds de 150 et quatre batteries de mortiers de 210. Sous les rafales des batteries de campagne, les parapets et les batteries découvertes seront intenables, le service des pièces impossible. Pendant ce temps des projectiles explosifs de 40 et de 120 kilogs arrivent à de courts intervalles, produisant leur effet destructeur sur les œuvres vives de la fortification. Quand bien même les abris seraient à l'épreuve d'un tel tir, ces obus, qui éclatent avec le fracas du tonnerre et répandent un nuage de fumée et de gaz délétères, frapperaient les gens de paralysie à tel point qu'aucune force terrestre ne serait capable de les porter en ligne au moment de l'assaut.

L'écrivain français ajoute :

L'auteur n'admet pas que le fort de Manonviller puisse, dans ces conditions, résister plus de quatre jours. Que serait-ce aujourd'hui avec les canons de 130 et les mortiers de 280 contre lesquels les pièces françaises ne peuvent rien à cause de leur trop faible portée? (1)

L'expérience est venue confirmer ces tristes présages ; si mes souvenirs sont exacts, le fort de Manonviller n'a pu tenir que 40 heures. Concluant son étude sur l'artillerie, le général Maitrot le fait dans ces termes :

Ma conclusion est la suivante : c'est que, de toutes les puissances de l'Europe, la France est la seule qui n'ait rien voulu faire pour son artillerie lourde. Pourquoi? Ceux qui avaient cet objet dans leurs attributions ont manqué à leurs devoirs s'ils ont été avertis, et, s'ils ne l'ont pas été, la responsabilité remonte à ceux qui ont négligé de le faire en temps voulu. (2)

(1) *Les Armées françaises et Allemandes*, p. 54.
(2) *Id.*, p. 56.

§

S'il est un sujet qui soit à l'ordre du jour c'est bien la question des munitions. Ici encore on est en droit de dire que les écrivains militaires ont multiplié leurs efforts pour attirer l'attention sur l'importance de cette question, il n'en est presque pas un qui n'y ait insisté à fois réitérées. Fidèle à la méthode suivie dans cet article, je continuerai ma mosaïque de citations, car c'est là le meilleur moyen d'être convaincant.

Comme nous l'avons vu, le général Foch insiste à maintes reprises sur la nécessité d'un feu d'artillerie puissant et nourri; dans la conclusion de son livre sur *les Transformations de la guerre*, le commandant Colin dit de son côté :

L'abondance des munitions et approvisionnements de toutes sortes, et surtout du matériel nécessaire aux transports et communications, exerce une grande influence, trop souvent méconnue, sur l'issue des batailles et de la guerre. (1)

Le général Maitrot, que nous retrouvons de nouveau dans ce sujet, a examiné la question avec sa pénétration coutumière :

Le général Langlois avait déjà conclu au chiffre de 3.000 coups par pièces par une autre voie (2), et le général Rouquerol, d'après les renseignements de la guerre de Mandchourie, avait évalué à 2.000 coups par pièce la contenance de l'échelon de ravitaillement à affecter à chaque batterie. En y ajoutant les 300 coups par pièces existant dans la batterie, on aboutit à un chiffre, 2.300, qui montre que le total général de 3.000 n'a rien d'excessif.

C'est le chiffre auquel je me rallie, et encore j'ajoute que, *dès le début de la mobilisation nos arsenaux et l'industrie privée devront être mis en mesure de fabriquer des projectiles d'une façon intensive*. Pour être sûr d'avoir assez de munitions, il faut en avoir trop. (3)

Ces citations sont tellement formelles qu'il est inutile de les accumuler, je donnerai donc pour terminer l'opinion du général Canonge, qui écrit :

En somme, la conclusion est formelle : il faut s'attendre dans la prochaine guerre à une consommation colossale de munitions d'artillerie et d'infanterie, et par suite se mettre à même d'y pourvoir (4).

(1) Colin, *les Transformations de la guerre*, p. 300.
(2) Le général Maitrot arrive au même chiffre d'après les enseignements balkaniques.
(3) *Op. cit.*, p. 64.
(4) Général Canonge, *Histoire et art militaires*, tome III.

§

Lorsque, il y a un an, la guerre éclata, l'opinion générale fut qu'elle serait de très courte durée, et qu'au bout de quelques semaines on en verrait la fin. Les raisons que l'on en donnait étaient de différents ordres, mais toutes semblaient s'accorder dans leurs conclusions. Une grande bataille, disait-on, annihilera les forces des adversaires, le vaincu ne pourra pas se reconstituer d'autre part, la guerre amenant avec elle un complet arrêt de l'industrie et du commerce, les forces économiques des différents pays engagés arriveraient vite à épuisement. Je passe sur cent autres arguments du même ordre qui n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif et qui sont tous puisés dans les œuvres de pacifistes notoires, comme Norman Angell ou Jean de Bloch, qui prouvaient l'impossibilité de la guerre par l'absurde.

Ces preuves, hélas ! étaient de mince valeur, nous le savons aujourd'hui par expérience. Mais, que pensaient de cela les écrivains militaires, les seuls vraiment compétents, les seuls aussi qu'on ne lisait pas. Les Allemands eux-mêmes avaient la certitude que la guerre serait courte, au moins en ce qui concerne le théâtre franco-allemand des opérations. Leur plan, d'une rigueur mathématique, comportait la mise hors d'état de la France, en un mois et demi, ce qui, du reste, ne les empêcha pas, pour parer à l'imprévu, de prendre toutes les dispositions utiles. L'état-major impérial avait, en tout cas, prévu que la guerre pourrait se prolonger avec l'un des deux adversaires, avec la Russie. Comment donc était-on arrivé, en France, à se convaincre de la brève durée de la campagne? Il y a là un problème psychologique intéressant.

Aucun de nous, écrivait le général Maitrot, n'est forcé de croire nos adversaires, et, personnellement, j'estime que la nation qui a opposé, en 1870, avec des enfants, des moblots, la résistance acharnée que chacun sait, aux bandes victorieuses des Teutons, cette nation-là ne sera pas abattue en un mois et demi. Pour avancer de pareils faits, les Allemands ont dû faire erreur, ils se sont, sans doute, souvenus de 1806 et de la fuite éperdue de leurs armées devant les Français.

Les batailles d'Iéna et d'Auerstaedt sont du 14 octobre, et le 28, deux semaines après, l'Empereur entrait dans Berlin, aux acclamations des habitants. Le même jour, le prince de Hohenlohe et Blücher capitulaient en rase campagne ; les Français avaient ramassé

160.000 hommes à la course. Quand les Allemands auront accompli de pareilles prouesses, ils pourront se promettre, alors seulement, qu'ils abattront la France en un mois et demi (1).

Si, d'une part, l'Allemagne s'exagère la facilité de sa tâche, les Français ne doivent pas non plus espérer mettre l'adversaire teuton hors de combat sans d'énormes difficultés.

La situation actuelle de la France, tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire, lui impose une attitude défensive vis-à-vis de l'Allemagne ; mais ce serait une grave erreur d'en conclure à la nécessité de condamner l'armée française à des opérations militaires d'un caractère exclusivement défensif. Il semble superflu de rééditer tous les arguments connus en faveur de la supériorité de l offensive sur la défensive ; le seul moyen d'en ménager le bénéfice à l'armée française est dans le recul de sa concentration, à une distance correspondante à l'avance probable de l'Allemagne. Il faut renoncer définitivement à cette sensibilité maladive qui fait redouter l'envahissement du territoire national comme une calamité telle que tout doit être tenté pour en éviter le retour ; ce n'est, en réalité, qu'une blessure d'amour-propre qui n'a rien de mortel. Les questions de sentiment sont de mauvais auxiliaires dans la solution des problèmes que pose l'état de guerre, et mieux vaut un mal connu, dont les suites ne sont pas sans remède, qu'une sécurité illusoire qui peut entraîner des malheurs irréparables (2).

Avec une juste connaissance des éléments du problème, le général Kessler prévoit donc l'invasion et en accepte l'idée, il conçoit que, par sa situation générale, la France sera condamnée à la défensive au début de la guerre. D'autre part, il semble bien que l'évolution même des formes de la guerre tende de plus en plus à allonger la durée des opérations.

Le défenseur, ou simplement celui des deux adversaires qui renonce momentanément à l'offensive, s'abrite, s'enfonce en terre ; on cherche à se protéger par le défilement, tout au moins à se rendre invisible. La bataille est rarement une simple rencontre en plein champ, mais bien l'attaque et la défense d'une position fortifiée..... De plus en plus la manœuvre débordante, puis enveloppante, se montre le salut de l'assaillant. Et comme le défenseur a plus de facilité que par le passé pour la parer, c'est encore en forçant son jeu de l'enveloppement que l'offensive s'efforce de réussir. Pendant cette course à l'aile ou au deux ailes, où se recherche l'acte décisif, le front traverse une crise ; *à force de s'étendre, il s'amincit et s'affaibli-*

(1) *Op. cit.*, p. 79.
(2) Général Kessler, *la Guerre*, p. 34.

rait par trop si une habile utilisation des propriétés nouvelles de l'armement et de la fortification improvisée ne permettait de lui rendre une solidité convenable. En même temps d'ailleurs les intervalles libres entre les unités ont pu grandir, sans pour cela devenir praticables à l'adversaire. Comme conséquences, le front et la durée de la préparation se sont étendus dans des proportions inconnues; il en est de même de la bataille dans son ensemble.....Si la décision capitale se poursuit généralement à l'aile, il faut néanmoins continuer l'attaque sur le front, si formidable soit-il, y rechercher des décisions partielles sous peine de le voir sans cela se vider des troupes qui l'occupent, allant renforcer l'aile menacée. Les combats de nuit ont été un moyen fréquemment pratiqué pour approcher des positions que leurs feux rendaient inabordables de jour. *Les combinaisons de la guerre de siège ont également reparu avec l'artillerie à tir courbe, les grenades à main, l'organisation des communications abritées, l'obligation de faire vivre les hommes plusieurs jours parfois à proximité de l'adversaire.....* Comme conséquence de ce qui a été exposé précédemment, la rencontre générale des armées opposées s'est étendue d'une façon notable dans le temps et dans l'espace, rompant les unités classiques de lieu et de temps. (1)

Les progrès de l'armement, les masses engagées amènent une modification des formes mêmes de la guerre et de la bataille, cela les auteurs militaires l'ont bien signalé et les événements ont répondu à leur attente, ont satisfait à leurs pronostics, seule l'ignorance du public, et j'entends par là de tous ceux qui ne sont pas des militaires, a pu créer certaines illusions ou pour mieux dire certaines désillusions. La guerre longue, la guerre d'usure semblent à chacun des faits extraordinaires, d'imprévisibles événements auxquels on se soumet avec étonnement. Une meilleure instruction militaire de la nation eût sans doute évité de telles méprises. En étudiant les moments matériels de la bataille de demain, le lieutenant-colonel Montaigne parvient à cette conclusion :

De sorte qu'il est bien possible que la grande bataille des nations dégénère en une barbare bataille d'usure où la victoire restera au peuple qui sera le mieux en état d'alimenter le combat, à celui qui, dans la fournaise, pourra jeter le dernier soldat. La bataille se décidera par épuisement. De fait, toute la tactique de la guerre de siège, à qui l'on aime comparer la prochaine guerre de campagne, ne tend-elle pas à réduire

(1) Général Foch, *Des Principes de la Guerre*, préface, pp. 6, 7 et 8.

l'ennemi à merci par la ruine progressive et systématique de toutes ses ressources? (1)

Pour terminer cette longue étude, que je pourrais plus justement appeler une anthologie des écrivains militaires français, je citerai encore quelques fragments fort intéressants sur cette question de la durée de la guerre. Consacrant une étude à ce sujet, après avoir émis diverses hypothèses, le lieutenant-colonel Mordacq conclut en ces termes :

En tous cas, un gouvernement prévoyant et énergique disposera de tous les moyens nécessaires, matériels et moraux, pour continuer la lutte après une première défaite, et, à plus forte raison, un premier succès ; toutefois, il ne saurait prendre trop de précautions pour s'assurer, dès le temps de paix *sa liberté d'action la plus complète.....* Mais ces mêmes gouvernants ont, dès le temps de paix, encore un autre devoir à remplir : c'est de ne pas laisser répandre, dans la nation *l'idée que la prochaine guerre se terminera sûrement après la premiere grande bataille......* Bien au contraire, on ne saurait trop rappeler à la masse si ignorante, si mal renseignée, si peu éduquée au point de vue de cette guerre, que les armées européennes actuelles, tout au moins les armées françaises et allemandes, se valent sensiblement en tant que nombre, instruction et commandement. L'on ne devra donc pas désespérer après une bataille malheureuse. La victoire finale reviendra certainement *au peuple le plus tenace*, à celui qui saura supporter, avec le plus d'énergie et surtout le plus longtemps, les épreuves de tous genres qu'entraînera, à sa suite, la guerre du vingtième siècle.

Telle est l'éternelle antienne que devraient répéter sans cesse instituteurs, professeurs, officiers et hommes politiques. (2)

A la suite de cette conclusion du lieutenant-colonel Mordacq se trouve une note du général Langlois, qu'on se reprocherait de ne pas reproduire intégralement :

Les Allemands, sachant que la mobilisation de l'armée russe sera forcément lente, ont tout intérêt, dans l'éventualité d'un conflit, à brusquer les choses contre nous et à nous écraser avant que les forces russes soient en état d'entrer en ligne. Faire croire à l'armée, à la nation qu'il nous faut absolument accepter, dès le début, une grande bataille qui serait décisive et terminerait la guerre en quelques semaines, n'est-ce pas faire le jeu de nos adversaires?

Bien loin de nous prêter au jeu de notre adversaire, nous ne devons accepter la bataille *décisive* que toutes forces réunies. Nous

(1) Lieutenant-colonel Montaigne, *Vaincre*, t. II, pp. 160-161.
(2) Lieutenant-colonel Mordacq, *la Guerre au XXe siècle*, pp. 297 à 299.

devons avoir la conviction profonde que la lutte doit et peut durer jusqu'au moment où seront prêtes à agir avec nous nos troupes d'Algérie, ainsi que les armées alliées et amies de l'Angleterre et de la Russie; alors, et alors seulement, ce sera la guerre à outrance: celle-ci ne se bornera vraisemblablement pas à une seule grande bataille de quelques jours; elle durera longtemps et la victoire restera au plus tenace.

Voilà ce qu'il faut faire pénétrer dans tous les cœurs français; voilà ce qu'on ne saurait trop dire ni trop répéter; voilà ce qu'il faut écrire dans tous les journaux, surtout dans les plus populaires; voilà ce qu'il faut enseigner dans nos écoles et dans nos régiments : *la victoire au plus tenace.* Telle est la vérité.

Maintenant qu'on est convaincu que la nation française peut absolument se fier à ses officiers, non seulement à leur courage, comme ils l'ont prouvé sur le champ de bataille, mais encore, comme je crois l'avoir démontré, à leur savoir et à leur perspicacité, me sera-t-il permis de terminer en empruntant à l'un d'eux un avis qui sera certainement profitable :

> La guerre une fois entamée, le général investi du commandement et possédant la confiance de la nation doit agir en toute liberté. Le gouvernement doit non seulement respecter, mais assurer cette liberté de l'action militaire. Ce n'est pas en intervenant dans les opérations de guerre, mais en poursuivant parallèlement les opérations politiques, qu'il hâte le succès.
>
> Plus les armées sont à l'étroit dans les théâtres d'opération, plus les manœuvres décisives sont difficiles, et plus les grands résultats peuvent être dus à des interventions, à des renversements d'alliances. L'action diplomatique a plus d'importance que jamais (1).

Ici encore, la perspicacité de l'écrivain militaire ne s'est pa trouvée en défaut, les événements ont vérifié l'hypothèse, ca le gouvernement a eu la sagesse de confier l'armée aux géné raux et de poursuivre l'action diplomatique; en continuan dans cette voie, il assurera le triomphe de la France.

GEORGES BATAULT.

(1) Commandant Colin, *les Transformations de la guerre*, p. 297.

LES ALLEMANDS

ET LA

SCIENCE DE L'ESPRIT MALADE

—

Du coin où se niche mon poste de secours de première gne, je sens la douceur de la terre de France. L'été ruisselle couleurs.

Des bois déchiquetés, du sol criblé de trous où la tranchée allonge, monte une poésie pleine de grandeur.

Dans la mystérieuse et paradoxale solitude du paysage pour possession duquel il se bat, le soldat se rend compte de sa ialité par rapport au sol. Il redit à sa façon ces vers de *olyphème :*

> J'étais alors le fils bien-aimé de la terre.
> La terre était à moi, la terre était ma mère ;
> Et quand je m'étendais sur elle quelquefois...
> Il me semblait sentir une vague caresse
> Du fond du sol sacré répondre à ma tendresse.

Et la profanation s'est accomplie. Ils sont là, en face, infecnt notre pays. Ils sont là sur cette France jalousée dont sprit leur a toujours échappé comme un rayon de soleil happe aux doigts gourds qui veulent le saisir.

Ils sont venus comme un flot sale. Et voici que la France se ttoie.

Je compare cet envahissement à celui de notre pensée dont finissaient par ternir la limpidité.

La mentalité allemande nous submergeait. Elle avançait, utale, affirmant, démolissant ; elle avançait par masses ofondes, elle avançait au pas de parade. Les savants — ou

plutôt ceux qui font profession de science — inconsciemmen
dominés par le culte de la force, acceptaient avec complai
sance les idées d'outre-Rhin. Elles étaient pour eux les fruit
mystiques de l'Arbre de la Science. Comme dans les jardin
de Freia, ils sont flétris, ces fruits enchantés.

§

Ce n'est pas un réquisitoire que je veux écrire contre un
partie de la science allemande. Songeant au rôle de l'émot
vité et de l'imagination sur les jugements en apparence le
plus objectifs, je me méfie des sentiments de dégoût qu
m'inspire la barbarie des armées boches.

Mon camarade Jean Marnold, dans une étincelante chroniqu
a fustigé certains qui parlent de Wagner aujourd'hui... comm
ils n'en parlaient pas avant et qui, pour admirer Beethove
éprouvent le besoin d'affirmer qu'il naquit à Louvain. J'ai
avec une curiosité amusée des éreintements cocasses de Goeth
et vu les jugements les plus étranges portés sur l'œuvre d
Nietzsche.

Je veux donc me tenir avec prudence.

Ma place actuelle, loin de pousser aux exagérations, caln
l'esprit. A cent pas de l'ennemi, on n'écrit ni pour faire de
littérature, ni pour soutenir des idées personnelles.

Je demeurerai sur le terrain de ma spécialité. J'obéis ai
à une invite de M. La Chesnais. Dans son article sur *le Ne
tralisme en Norvège*, il dit des Allemands :

> Avec méthode, ils étaient parvenus à régenter le monde de
> science et presque le monde de la pensée. L'importance de la positi
> qu'ils s'étaient acquise avait fini par les faire croire lorsqu'ils s'
> firmaient créateurs, même là où parfois ils ne l'avaient pas été.
> suis naturellement incapable de démontrer que telle est la situati
> Je pense seulement que c'est une opinion qui est assez courante,
> effet, parmi les intellectuels français et que j'ai entendu soutenir
> des spécialistes au courant des travaux allemands et parlant de l
> spécialité.

§

La médico-psychologie nous permettra de voir que «
chez nous principalement sont venues à l'Allemagne les id
nouvelles et les initiatives importantes ». (L. Reynaud, *H
toire générale de l'influence française en Allemagne*.)

Pinel, Esquirol, Taine, Ribot sont à ce secteur de

cience ce que Pasteur est à la bactériologie, Claude Bernard la physiologie, Charcot à la neurologie, Laennec à l'auscultation ; ce que lord Kelvin, Lippmann, Pierre Curie et Sabaer sont à la chimie.

Les « professeurs » allemands de psychiâtrie ont absorbé os idées... et nous les ont rendues avec un ou deux k. S'ils 'étaient pas très sûrs de la paternité de leurs idées, nous les n avons convaincus tout à fait, car « nous avons une si âcheuse tendance à nous diminuer nous-mêmes que les pports les plus évidents du génie français ont été longtemps onsidérés comme des inventions germaniques ». Nos professionnels de la science ont joué vis-à-vis d'eux le rôle que Pascalon, Bravida, Escourbaniès et autres jouèrent vis-à-vis e Tartarin. Ce dernier — plus malin qu'on ne croit — savait ien qu'il n'avait pas tué tous les lions de l'Atlas, mais comnent n'en aurait-il pas été persuadé quand ses concitoyens le ui affirmaient avec une si chaude conviction ?

La psycho-pathologie est une science entièrement dominée ar le génie des races gréco-latines.

L'Antiquité nous a légué des descriptions sur lesquelles les iècles sont passés — comme sur le Parthénon — sans en ltérer la justesse et l'harmonie. Dans la période pré-scientique, les explications divines de la Folie ont cette poésie qui evêt la mythologie des anciens. Les légendes de Méléagre, 'Oreste, d'Hercule, d'Ajax, de Niobé, de Salmonée, l'histoire es filles de Prœtus, roi d'Argos, que Junon jalouse frappa de èpre — c'était sans doute sa façon de jeter du vitriol — et ui, se croyant changées en vaches, se mirent à mugir, posèdent un savoureux intérêt.

Dans ces contes de fées des civilisations primitives, les berers guérissaient les filles des rois — c'est ainsi que Mélampe uérit les filles de Prœtus — ; ils utilisaient une plante sacrée, 'ellébore, que, selon les rites, les malades allaient cueillir ux-mêmes à Anticyre, petit village de la Thessalie, — comien de variétés de plantes sacro-saintes va-t-on cueillir dans es Anticyres dorés que sont bien des maisons de santé conemporaines !

Puis, avec Hippocrate, se créa une science claire, précise, qu'enrichirent des savants qui furent aussi des philosophes : Erasistrate, Hérophile, Asclépiade, Cœlius Aurélianus, Galien ;

et, quand la civilisation antique passa le flambeau à la civilisation arabe, une vive lumière éclairait la Médecine Mentale.

Les siècles — jusqu'à l'entrée du XIXe — ne feront que l'obscurcir.

Tout ce qu'on pouvait en effet savoir sans le secours de l'anatomie pathologique et de l'observation prolongée dans des asiles spéciaux, les savants gréco-latins l'enseignaient.

Ils connaissaient l'*épilepsie*, ils discutaient clairement sur l'*hystérie* — et, s'ils ne savaient au juste à quoi l'attribuer, nous ne sommes guère plus avancés aujourd'hui, où chaque neurologiste soutient sa théorie personnelle —. Ils ont décrit magnifiquement la *mélancolie* et l'*excitation maniaque*.

Quand Arétée écrit : *Melancolia in una re aliqua est lapsus, constante in reliquis judicio. Animi angor in una cogitatione defixus atque inhærens*, on se représente facilement ces aliénés déprimés, tristes, qui se croient ruinés ou déshonorés, et dont la caractéristique est la concentration pénible de l'esprit *in una cogitatione defixus atque inhærens*. C'est le mélancolique.

Le maniaque est aussi nettement dépeint avec son exaltation joyeuse et incohérente.

On les voit tels qu'ils sont avec tous leurs symptômes physiques, que ces remarquables observateurs n'avaient garde d'oublier : le mélancolique avec le ralentissement de ses fonctions organiques, du pouls et de la respiration, la diminution des sécrétions, la sécheresse et la décoloration de la peau, la contraction douloureuse de la physionomie : le maniaque, au contraire, avec sa figure épanouie, ses yeux brillants et l'exaltation de sa vie physique.

Le génie gréco-latin ne s'est pas contenté de la description extérieure; il a deviné le rôle des organes dans l'aliénation mentale et il a appliqué un traitement approprié où, à côté de l'isolement, du repos et de la psychothérapie, les purgatifs et le régime tenaient une place convenable.

A cette œuvre, pendant de longs siècles rien ne sera ajouté.

Les poétiques légendes païennes sont remplacées au Moyen Age par les plus grossières superstitions, où les dieux sont devenus des démons grimaçants, où les sorcières racornies succèdent aux bergers gracieux.

La Renaissance elle-même ne met aucun rayon de ses clartés dans la science qui nous occupe.

La folie intéresse fort peu ses plus grands médecins, à qui le joug de l'intervention divine paraît léger.

Paul Zacchias, « proto-médecin du pape et des Etats romains », les anglais Sydenham et Willis comme le fin et sage Ambroise Paré — ne sont nullement choqués par l'ingérence des mauvais anges et conseillent avec tranquillité la thérapeutique violente. Willis écrit : « Prima indicatio curatoria disciplinam, minas, vincula æque ac medicinam requirit. Furiosi nonnunquam citius per supplicia et cruciatus, quam pharmacia aut medicamentis curantur » (*Regis. Traité de Psychiatrie.*)

Et nous sommes pourtant en 1670, dans le dernier tiers d'un siècle si classique et si clairvoyant !

Le XVIII[e] siècle se laisse embuer par les idées de Boerhaave sur la malignité du sang et de l'atrabile et, au point de vue mental, ne retire aucun bénéfice des beaux travaux de Morgagni, qui crée l'anatomie pathologique ; si bien que, résumant ce qui était au moment où la France va illuminer les esprits comme elle éclaire les peuples, Régis écrit :

A Paris, depuis un arrêt du Parlement en date du 16 septembre 1660, tous les fous passaient d'abord par l'Hôtel-Dieu, où deux salles leur étaient réservées. La salle Saint-Louis, celle des hommes, contenait dix lits à quatre places et deux petits lits ; la salle Sainte-Martine, celle des femmes, contenait six grands lits et six petits lits. Quelques places de ces salles étaient réservées aux hydrophobes. C'était là que s'exécutait le traitement consistant invariablement en douches, bains froids et saignées répétées, avec adjonction d'hellébore, de purgatifs et d'antispasmodiques. Lorsque, après quelques semaines, les malades n'étaient pas guéris, et on comprend combien un pareil régime était peu fait pour les rendre à la raison, ils étaient considérés comme incurables et distribués de là, soit aux Petites-Maisons, devenues plus tard l'Hospice des Ménages, soit à la Salpêtrière, soit à Bicêtre. Là, mal nourris, couverts de haillons, chargés de chaînes et de colliers de fer, confinés dans d'infects cabanons destinés jadis aux criminels, couchés sur la paille pourrie, respirant un air méphitique, ils traînaient une vive misérable, exposés à la vue du public qui, les jours de fête, était admis, moyennant rétribution, à se repaître de leur spectacle et à les agacer comme les fauves, à travers les barreaux de leur cage.

Et voilà qu'au début du XIXe siècle la pathologie mentale renaît ; voilà que le temple légué par l'antiquité reparaît débarrassé de tout ce qui en écrasait les lignes harmonieuses. Des savants français à l'époque de la Révolution lui redonnent sa luminosité et ajoutent à sa stabilité. Ils font de lui un merveilleux édifice transparent et puissant, comme une cathédrale de Reims pour laquelle on aurait retrouvé la parure rêvée et presque réalisée avant le grand incendie de 1481. Sur cet édifice, les Professoren d'outre-Rhin vont s'acharner ; mais, plus heureux que notre basilique, ses dégâts seront faciles à réparer.

Les deux architectes de génie sont les Français Pinel et Esquirol ; et, s'il faut citer avec eux des hommes d'avant-garde, nous ne pouvons nommer que des Latins ou des Anglais. En même temps que Pinel, en effet, Daquin en Savoie, Chiaruggi en Italie, William Tuke en Angleterre réclamèrent et obtinrent pour les aliénés, le droit à une assistance douce et maternelle. Mais, indiscutablement, la grande école du monde fut le service des aliénés de Bicêtre, dont Pinel prit la direction en 1793 et à la tête duquel Esquirol lui succéda. Ils demandent la construction d'asiles spéciaux où les fous seront traités comme des malades ; ils dessinent eux-mêmes les plans de ces asiles. Ils tracent d'une main sûre les limites des diverses psychoses. Ils se débarrassent de toute métaphysique, montrent que l'aliénation est liée à des altérations cérébrales et insistent sur la corrélation fonctionnelle du cerveau et des organes splanchniques.

Et l'œuvre harmonieuse de l'antiquité reparaît agrandie, perfectionnée par eux et leurs élèves.

La *mélancolie*, *la manie*, *les délires aigus* des maladies infectieuses, les troubles psychiques de la grossesse, le *délire alcoolique* — toutes affections que le génie gréco-latin avait isolées et dont il avait donné d'impeccables descriptions — renaissent débarrassées de leur fatras. L'anatomie pathologique permet à Bayle et à Calmeil de découvrir la *paralysie générale*, cette terrible faucheuse des cerveaux les plus précieux, qui tua Maupassant, Nietzsche, Schumann et peut-être Baudelaire. L'observation prolongée des aliénés révèle le masque de raison sous lequel se cachent certains délires et Trélat peut enrichir la nosologie de ce qu'il appelle la *Folie*

ucide. Pour le même motif l'évolution de chaque psychose se précise : on voit, on surveille les récidives, on s'arrête sur les manies et les mélancolies qui se répètent par crises et que Falret baptise *folie circulaire ;* on reconnaît que parfois chez le même individu alternent des crises de manie et de mélancolie : c'est ce que Baillarger nomme la *folie à double forme*.

Et voici que peu à peu, toujours grâce à des savants français, l'édifice, dont la charpente n'est pas modifiée, se complète. Nos aliénistes nous apprennent le rôle de l'hérédité et de la *dégénérescence*, pèsent l'influence de *l'auto-intoxication*, donnent à l'Europe une *législation* justement admirée, ébauchent une *psychopathologie judiciaire* si remarquablement développée aujourd'hui.

Jusqu'à l'époque immédiatement contemporaine, l'Univers s'abreuve à la source française.

L'impérialisme allemand et ses victoires de 1866 et 1871 vinrent tout changer, tant il est vrai que le monde s'incline devant la force et que la pensée scientifique elle-même a souvent l'âme d'une grue.

L'Allemagne entreprit au nom de sa dolichocéphalie divine de redresser les esprits.

Elle y porta sa discipline militaire et sa métaphysique fumeuse — ce n'est peut-être pas par un simple hasard que le casque à pointe a la forme d'un éteignoir.

Nous allons trouver dans son action la coexistence des contrastes si spéciaux à cette « race mystérieuse et étrange, à la fois primitive et compliquée » (Gomez-Carrillo), brutale et mystique, orgueilleuse et plate, positive à l'excès et sentimentale jusqu'à la stupidité « qui réunit, en des oppositions déconcertantes l'extrême civilisation matérielle et l'extrême barbarie morale ».

Nous verrons la science allemande dominée au même degré par le besoin de *détailler* à outrance et le besoin de *généraliser* à l'excès.

Dans les deux cas, les services rendus seront moindres que les dangers présentés.

§

On a dit et redit que l'Allemagne n'eut guère d'idées géniales et qu'elle utilisa, « commercialisa » les idées des autres.

Pasteur découvrit la microbiologie, mais Koch, Neisser, Eberth, Weichselbaum dénichèrent les microbes qui portent leur nom. Bichat créa l'histologie, mais Virchow sut l'exploiter et les techniciens d'outre-Rhin la doter de colorants parfaits. Il faut rendre aux Allemands ce mérite que, dans les secteurs de la science qui demandent surtout du métier et de la patience, ils ont obtenu des résultats remarquables. Spécialisés, encellulés, se donnant bénévolement de la myopie, ils en sont arrivés à... mettre le nez sur les petites choses et à les voir merveilleusement. Patients, ils n'ont pas hésité à préparer... de 606 façons différentes un médicament déjà trouvé par les Français et rendu par eux très praticable. Dans son dernier ouvrage : *Hors du joug allemand*, Léon Daudet écrit :

« Enfermé dans son laboratoire, tel chimiste étudie telle série de corps, numérotés selon la progression des éléments qui le composent. Il accomplit ce travail mécaniquement, j'allais dire militairement. Chaque produit est ensuite dirigé vers un laboratoire de toxicologie, de physiologie, de pharmacie où il est aussitôt expérimenté sur un animal ou sur un homme. Ainsi ont pris essor les innombrables spécialités de la pharmacopée germanique. Une fois sur dix mille il y a un résultat, un médicament véritable. Mais aussi que de faux, de nocifs, de dangereux produits en circulation ! »

Dans la science de l'esprit, ce travail de découpage n'est guère productif. C'est s'illusionner singulièrement que de croire que l'intelligence et les sentiments se mesurent et se pèsent avec précision.

On connaît le fiasco de la prétentieuse psycho-physiologie allemande encombrée d'un bazar d'instruments compliqués aussi ridicules que les outils variés dont s'arme un alpiniste de théâtre.

Les aliénistes d'outre-Rhin se fatiguent la vue sur des détails... auxquels ils donnent des noms nouveaux — ce qui est un procédé usité par beaucoup de savants pour avoir l'air d'inventer quelque chose ; — c'est ainsi que la tendance bien connue qu'ont les dégénérés et les hystériques à raconter des histoires abracadabrantes est baptisée *confabulation* par Kahlbaum et Hecker, *délire de confabulation*, par Bonhöffer et Neisser... et *pseudologia phantastica*, par beaucoup d'autres ! Le délire chronique devient une *paranoïa* et certain

démences irrégulières, des *schizophrénies*. Les vieillards qui radotent et dont l'imagination brinqueballe sont pour Wernicke atteints de *presbyophrénie*, terme qui veut littéralement dire : psychopathie de la vieillesse... ce que les Français appellent tout bêtement — et clairement — la *démence sénile*.

Alphonse Karr disait que la botanique était l'art d'insulter les fleurs. Que devrions-nous dire de cette façon de traiter l'esprit ?

Sous l'influence des Allemands — trop aidés, hélas ! par le snobisme de nos savants — la médecine est empoisonnée de noms baroques à allure hermétique qui me font penser tantôt à une déformation d'esprit cousine de la mentalité des « Précieuses ridicules », tantôt tout bonnement à la marotte qu'ont les paysans de donner des sobriquets.

Malheureux dans le découpage des parties essentiellement psychologiques de l'aliénation mentale, les professeurs tudesques ont mieux réussi dans la description des symptômes physiques. Ces chasseurs de symptômes ont, par exemple, très remarquablement étudié les troubles des actes musculaires ; ils ont appelé *apraxie* (de α privatif et πραττειν exécuter) l'impossibilité d'exécuter des actes adéquats à un but, et, dans la bibliographie de ce syndrome, nous ne trouvons guère que des noms germaniques, Liepmann, Bonhoeffer, Herzog, Heilbronner, Pick, Kleist, Hartmann, Kurt, Goldstein.

Certains malades sont incapables de reconnaître par le toucher seul la forme et la nature des objets. Cette impuissance a été excellemment décrite par Freud sous le nom d'*agnosie*, par Wernicke et Meynert qui la baptisèrent *asymbolie*.

Mais, de même que la multiplication des spécialités allemandes, à côté d'un produit utile, a jeté dans la circulation cent produits nuisibles qui encombrent la thérapeutique, de même la chasse aux symptômes portés trop vite au rang de personnages indépendants, dotés de titres ultra-grecs, à côté d'identifications heureuses, embarrasse la nosologie de choses indigestes aussi gênantes pour l'esprit que les réseaux barbelés pour la marche.

Les Allemands collectionnent avec sollicitude et le diamant et la gangue. Ce sont des faiseurs d'inventaires de première force et leurs index bibliographiques sont indiscutablement complets. Il est bon de compulser leurs répertoires ; l'esprit

curieux a même la satisfaction de choisir, dans cette forêt embroussaillée où la fleur rare voisine avec la branche sèche, les plantes nécessaires à son œuvre.

Nous devons ajouter que tout ce qui est *made in Germany* est présenté en vitrine avec ce sens de la réclame si... *über Alles* et que ce qui est étranger — surtout français — est relégué dans l'arrière-magasin. Il est vrai que c'est là qu'on fait les trouvailles.

§

Si la science allemande se complaît à la spécialisation à outrance, nous avons fait entrevoir qu'elle est poussée irrésistiblement aux synthèses exagérées, aux explications mystiques, aux métaphysiques fumeuses.

Les agglomérations de petites choses forment, à distance, un tout apparent et la mosaïque a l'air d'une substance homogène.

Les Allemands ont voulu nous faire prendre leur mosaïque pour du marbre.

Ils éprouvent une sorte de besoin pathologique de tout ramener à une idée, comme ils ramènent tout au Kaiser, comme ils ramènent tout à la supériorité de leur race. Leur impérialisme intellectuel est cousin germain de la monomanie et tout cristallise chez eux autour de l'idée dominante — je dirais presque, obsédante. Imbibés par cette idée, ils veulent l'imposer... et fatalement prennent l'allure de Calchas — avec cette différence qu'ils regardent sans rire le Calchas voisin. Leur toge se change en robe de prêtre, leurs affirmations ressemblent à des révélations et voici que — plus *Deus ex machina* que jamais — apparaît le vieux Dieu allemand... celui des ceinturons et des canons.

A l'époque de Pinel et d'Esquirol, au moment où les aliénistes recréaient une science précise, lumineuse et utile, il fallait être du pays de Fichte pour faire la trouvaille de Langermann qui, s'agenouillant devant les théories spiritualistes de Stahl, affirma avec sérénité que le péché était la cause première de la folie. Son élève Ideler et le célèbre Heinroth n'hésitèrent pas à déclarer que le seul traitement prophylactique était l'attachement aux vérités de la religion chrétienne — thérapeutique simplifiée qui n'aurait pas fait l'affaire des usines Bayer.

Georges Bohn, à propos du biologiste Hans Driesch et de sa théorie de l'entéléchie, a fait voir comment l'embryologie allemande est passée de l'impérialisme de Weissmann au dogmatisme, comment « la métaphysique des biologistes allemands est venue trop souvent encrasser le cerveau des embryologistes et faire dévier, au moins momentanément, leurs recherches dans des voies stériles (1) ».

L'étude des essais de synthèse faits par les professeurs d'outre-Rhin en médico-psychologie va nous paraître comme une expérience de laboratoire confirmant cela.

Pour que des cerveaux français aient pu les gober, il a fallu une réceptivité étrange développée par la défaite de 1870, par un snobisme inconscient semblable à celui des Wagnériens et des Nietzschéennes.

Léon Daudet, qui fut interne des Hôpitaux, nous dit :

La vogue de Wagner en France a pris naissance d'abord dans les milieux scientifiques, notamment dans les salles de garde des Hôpitaux et chez les jeunes gens de nos Ecoles qui, à l'époque, allaient compléter leurs études dans les laboratoires allemands... Quelques-uns de mes amis, les plus intelligents, les plus laborieux, étaient ainsi complètement germanisés, proclamaient ouvertement la supériorité de la culture allemande en science et en art. Leur exemple était contagieux. A l'époque dont je parle, tout adversaire de la métaphysique allemande ou de Richard Wagner était considéré comme un imbécile avec lequel il n'y avait pas même lieu de discuter. Une aristocratie intellectuelle était composée de ceux qui avaient fait le pèlerinage de Bayreuth, suivi les cours de Erb, de Wundt, des élèves de Virchow, ou fréquenté les laboratoires de Kölliker; un grand nombre d'entre nous parlaient couramment la langue allemande, lisaient Gœthe dans le texte et récitaient les livrets de *Tristan et Yseult* et de la *Walkyrie* en s'extasiant : c'est du Dante (2) !

On devine si la mentalité universitaire allemande profita de cet état d'esprit.

Ceux qui enseignaient et enseignent la Psychiatrie à Berlin, à Munich, à Vienne, ont donc essayé sans vergogne de chambarder nos traditions et nos classifications.

§

Les Français avaient décrit splendidement la « mélancolie »

(1) Voy. *Mercure de France*, 15 mai 1915.
(2) *Hors du joug allemand.*

et la « manie », psychoses dont nous avons assez parlé au début de ce travail, pour qu'on s'en fasse une idée, et que les gréco-latins connaissaient fort bien. L'une, caractérisée par l'expansion joyeuse de l'esprit, s'accompagne d'agitation, d'aspect florissant; l'autre, due à la concentration pénible de l'esprit, se traduit physiquement par de l'amaigrissement de l'anémie, de la stupeur, du ralentissement des fonctions organiques.

Elles n'apparaissent pas toujours isolées, sous la forme d'une crise unique. Souvent, elles récidivent ou alternent.

De même que l'individu normal est d'humeur plus ou moins variable, tantôt triste, tantôt joyeuse; de même que, retournant le joli mot d'Amiel, « les états d'âme sont des paysages », de même un malade peut présenter des troubles mentaux consistant en crises récidivantes ou alternantes de mélancolie ou de manie.

Armés d'une langue claire, Baillarger et Falret avaient ainsi ajouté à la nosographie mentale la *folie circulaire* et la *folie à double forme*...et Bouvard et Pécuchet eux-mêmes auraient certainement compris.

On savait que la « manie » et la « mélancolie » peuvent guérir et disparaître avec les lésions organiques — stomacales, intestinales, rénales, hépatiques, artérielles, etc... — causales. C'était de constatation facile... et ce n'était pas neuf puisque, étymologiquement, mélancolie veut dire « bile noire », puisque mon poilu d'ordonnance, quand il est anormalement triste (c'est rare aux tranchées), me déclare qu'il « se fait de la bile », puisque les pédagogues ont fait un sort des plus enviables au mens sana in corpore sano.

Les cas de mélancolie et de manie liés à la grossesse ou à des altérations utérines, et que l'intervention chirurgicale a pu guérir, sont nombreux. Le Congrès des aliénistes et neurologistes du Puy, en 1913, a consacré deux séances à discuter du rôle de la chirurgie dans le traitement de la folie, et vous trouverez un exemple de guérison dans *la Flamme*, de V. Margueritte — si je m'en souviens bien dans mon peu littéraire poste de secours.

Les aliénistes français n'ont pas voulu dire que les affections mentales de ce genre étaient toujours guérissables, mais simplement qu'on entre dans la folie par trois portes : l'héré-

lité, l'infection et l'intoxication, et que, suivant l'apport plus u moins grand de l'une ou l'autre de ces trois causes, la guéison est plus ou moins possible.

C'était trop joli, trop clair, trop consolant, trop conforme l'observation dépouillée d'ergotages, trop latin en un mot... t voici que sur cette joyeuse clarté s'est posé l'éteignoir — 'allais dire le casque — du Herr Professor, de Munich, Kræelin. (J'en fais grand K.)

« Ce n'est pas çà..., affirme ce dernier. La manie et la nélancolie sont psychologiquement semblables. » Il est vrai u'elles sont apparemment comme la nuit et le jour, mais, en egardant la chose en soi, elles sont de même essence — après out, la nuit n'est que la continuation du jour. — De plus, lles récidivent toujours.

En vain lui objectez-vous les observations de malades qui, uivis depuis vingt, trente ans, et d'avantage, n'ont eu qu'une nique crise... Ils *doivent* récidiver... et, s'ils meurent avant, 'est qu'ils n'ont pas eu le temps de récidiver.

Et Molière est mort !

D'autre part, entre deux crises, il n'y a jamais d'intervalle ntièrement lucide, ce que les anciens désignaient par interalla perfectissima. En cherchant bien, on doit trouver des ignes d'aliénation chez le sujet qui, tout en se conduisant ormalement, a eu jadis une crise de manie ou de mélancolie.

Et je pense à la boutade d'un de nos grands maîtres d'il y vingt ans qui disait : « Déclarez qu'un homme est fou... vec un peu d'observation vous ne risquez rien. Mais avant 'affirmer dans un certificat qu'un homme est sain d'esprit, renez des précautions extrêmes, car c'est là la chose la plus angereuse que je connaisse. »

Il n'y a donc plus de manie et de mélancolie simples, d'après ræpelin. Il n'y a qu'une psychose inguérissable où les crises 'excitation et de dépression se succèdent ou alternent... et le naître munichois d'élever à la place de la manie, de la mélanolie, de la folie circulaire, de la folie à double forme, une sychose terrible et absorbante qu'il appelle la *folie maniaque-dépressive*. O qu'en termes galants...

C'est pire que le péché originel. Le ciel perdu n'est plus etrouvé. C'est du noir jansénisme. C'est la négation des cases organiques guérissables. C'est la prédestination.

C'est — soyons correct — du dogmatisme allemand.

Et voilà que derrière le chef d'état-major de Munich s'ébranle la cohorte des disciples appliqués, voilà que, surenchérissant, les Feldwebel de la Psychiatrie dénichent des *formes mixtes* (1) où l'on est, au même moment, triste et gai, voilà qu'au pays des couleurs d'aniline on nous sort des graphiques bleus et rouges où la topographie de tous ces états est dressée, comme pour un tir d'artillerie; voilà que les sergents-majors — pardon les Feldwebel — font, de la récidive, la caractéristique essentielle de la plupart des psychoses; voilà par conséquent que la folie maniaque dépressive englobe les vésanies les plus traditionnelles; voilà que l'*alienatio germanica* est au-dessus de tout... C. Q. F. D. *Barbara celarent*....

Je ne charge pas: C'est de la science tudesque essentiellement professorale et je vous assure que cela n'a rien à voir avec l'humour d'outre-Rhin, ce *Witz* berlinois où l'on revient lourdement sur la même plaisanterie, où on la répète avec énergie, où on la mâche et remâche pour la plus grande joie des maxillaires.

Et vous comprenez que Mérimée ait pu — c'était pourtant avant 1870 — écrire, dans ses lettres, que « rien n'est plus enrageant qu'un professeur allemand qui croit avoir une idée ».

Ce qui s'est produit pour les états maniaques et mélancoliques s'est produit pour une autre psychose qui affecte surtout l'esprit des jeunes sujets et qu'on a appelée la *démence précoce*.

Cette affection, avec ses formes variables, avait été étudiée sous un autre nom par les auteurs français, Morel surtout, et on connaissait bien l'histoire de ces enfants, souvent d'une intelligence vive prometteuse de grands succès, dont, vers l'adolescence, l'esprit se fanait comme une fleur trop vite éclose.

Les Allemands nous ont rendu le service d'appuyer sur ces

(1) Régis, le maître français si clair, si consciencieux, qui tient compte de toutes les idées et les discute professoralement, écrit justement au sujet de ces formes mixtes : « Il faudrait, pour qu'on puisse vraiment parler d'état mixtes, que l'exaltation expansive du maniaque et la concentration pénible du mélancolique coexistent réellement. Or, il n'est pas possible à un individu, on le comprend, d'être à la fois sous l'influence d'un psychisme de tristesse et de gaîté. A la rigueur il peut pleurer mentalement et rire mimiquement, ou à l'inverse; mais il ne peut, au même instant, pleurer et rire mentalement.

cas et d'augmenter la place, trop restreinte, qu'ils occupaient dans nos traités — ils ont évidemment oublié de dire qu'ils en avaient puisé les idées chez nos classiques. — Quoi qu'il en soit, nous avons attendu que la démence précoce nous revienne d'Allemagne pour l'étudier comme il convient — invention française, fabrication allemande —. Alors les maîtres français y ont immédiatement porté les lumières d'une méthode logique et d'une observation indépendante et, avec Régis, beaucoup d'aliénistes ont décrit deux variétés de *démence précoce* : celle qui frappe les jeunes sujets à l'occasion d'une infection, et qui est guérissable ; celle qui manifeste, à l'époque trouble de la puberté, une dégénérescence irrémédiable.

Mais, les « Professoren » ont voulu imposer leur conception d'une démence précoce à peu près totale dans son évolution et véritablement tentaculaire, pour employer un mot qui leur plaît. Ses pseudo-inventeurs n'ont pas hésité à la faire empiéter sur la gigantesque folie maniaque — dépressive, si bien — et c'est le calme et indulgent Régis qui parle — qu' « à l'heure actuelle, pour beaucoup d'auteurs allemands, la Psychiatrie tout entière se réduit pour ainsi dire à deux grandes entités : « la démence précoce » et la « folie maniaque dépressive » .... *mal séparées d'ailleurs l'une de l'autre* ».

Notons ici encore la brutalité de cette doctrine, son pessimisme, puisque l'hérédité pèse terriblement sur tous les déments précoces... allemands. *Immeritus lues delicta majorum.*

§

Il nous reste enfin à parler des théories du fameux médecin viennois Freud, qui fit à sa *psycho-analyse* une formidable réclame.

Elle fut d'autant plus facilement acceptée dans les pays de kulture tudesque qu'on peut la considérer comme l'aboutissant médical des philosophies allemandes de l'inconscient.

Nous savions depuis longtemps, n'est-ce pas ? que la partie subconsciente de notre mentalité est infiniment plus vaste que la partie consciente; nous savions le rôle de l'éducation, l'action de la société sur les manifestations de l'instinct. Nous n'avions pas besoin de lire les pages de Loti sur l'Inde, ou les romans de d'Annunzio, pour deviner l'importance de l'instinct sexuel, sa résistance, ses fruits heureux et ses productions

anormales ; nous avions lu de talentueux travaux sur sa « sublimation », sur sa transfiguration dans les religions, sur son influence dans la coloration des œuvres poétiques, sur la parenté du mysticisme et de la sensualité ; nous savions qu'il faut le rechercher à l'origine de bien des psychoses — les anciens n'avaient-ils pas donné à l'Hystérie le nom de l'utérus ?

Nous connaissions tout cela, et aussi que quand cet instinct, ou trop fort, ou perverti ou « sublimé » (dans le sens chimique), est en cause, le traitement de la psychose consiste à le découvrir pour mieux le vaincre, à le canaliser, à le transformer. A ce sujet, les spécialistes insistaient sur la nécessité d'étudier les rêves et les idées fixes des malades.

Un Français nous parlerait-il de tout cela, nous ne l'écouterions que s'il évitait l'air dogmatique et nous lui ririons au nez s'il avait la prétention de créer une science nouvelle.

Mais, si ces mêmes choses nous arrivent d'outre-Rhin — ô miracle ! — nous nous les laissons enfoncer dans la tête avec la docilité d'un de ces bonshommes qu'on voit aux réclames de la quatrième page des quotidiens.

Freud a donc insisté sur la domination de l'instinct sexuel et, après ce que nous avons dit tout le long de cet article, on se doute qu'il fait tout dépendre de cet instinct. Avec de l'imagination on peut trouver une caractéristique sexuelle à tous nos actes.... puisque — et nous donnons généreusement cet argument à Freud —.... tout se résume en somme dans l'ovule et le spermatozoïde.

Et Freud de découvrir de la sexualité : dans le geste du gosse qui tète, dans la succion des doigts, dans la plupart des acquisitions sensorielles, dans le fonctionnement de notre épiderme, etc...

Peut-être a-t-il interrogé nos péripatéticiennes...

Puis, il a piqué dans ses « découvertes » des noms évocateurs.

Cet instinct rendu vivant, personnifié, est l'objet d'Education : *Widerstand ;* de Répression : *Verdrangung ;* de Transfert : *Ubertragung* ; de Condamnation : *Verurtheilung*.

Ça vous a de suite un petit air dramatique qui réussit toujours auprès de la foule scientifique chatouillée par ce symbolisme qui rappelle les vieux livres où la Haine, la Pudeur, la

onté et d'autres dames moyenâgeuses s'occupent à d'inté-
essants exercices.

C'est là un procédé inconsciemment commercial appliqué ar le savant autrichien... et c'est, somme toute, une preuve e la valeur du Subconscient chez lui... puisque ce subcons-ient commercial déforme sa mentalité.

La théorie n'en est pas plus lumineuse pour cela et le clair égis en arrive lui-même, en l'exposant, à prendre un style ébuleux... comme la Germanie.

La très originale (?) Psychologie de Freud, dit-il, repose sur une onception dynamique de la vie psychique considérée comme un ystème en évolution de forces antagonistes ou composantes, dont le ujet ne connaît qu'une faible partie, faite d'éléments conscients, par pposition aux éléments inconscients, beaucoup plus nombreux et urtout plus actifs dans le déterminisme de notre activité mentale.

Ces forces inconscientes, au pouvoir potentiel ou kinétique, sont ttachées à des *complexes*, idées plus ou moins compliquées, nulle-ent logiques et toujours empreintes d'une tonalité affective pro-oncée qui en mesure l'énergie. Les complexes président, à notre su, au cours des phénomènes de conscience......

La psychothérapeutique consiste dans la translation de l'incons-ent dans le conscient, c'est-à-dire dans la mise en lumière des omplexes pathogènes. Le malade, après de patientes recherches de part du médecin, revit l'événement originel, généralement dans n sursaut émotif que ressent également le psychothérapeute (trans-rt, Ubertragung) et peut alors reconnaître le complexe, le considé-er en face et le combattre efficacement avec l'appui moral du prati-en.

De tels efforts pour dire que l'instinct nous mène plus ou oins, qu'il y a lutte entre les tendances et le devoir et que, our vaincre les tendances, il faut savoir les reconnaître et s disséquer, vous rend de suite sympathique un homme!

Rendons cependant cette justice à Freud qu'il a su montrer usqu'à quel point l'organisme peut être imprégné par un trau-natisme sexuel de l'enfance et qu'il a insisté à juste titre sur a nécessité d'examiner attentivement les rêves et l'automa-isme cérébral des sujets.

L'influence des émotions sexuelles du jeune âge — qu'il a arquée d'un trait lourd qui cependant rend plus visible le essin — a été exprimée dans bien des romans et, si nous par-ons seulement d'*Imago* de Carl Spitteler, c'est que cet écri-

vain de la Suisse allemande — si sympathique désormais aux Français — a bénéficié de la réclame faite à la psycho-analyse.

Dans une interview de Thiebault-Sisson publiée dans *le Temps* du 1er mars 1915, C. Spitteler raconte en effet cette suggestive anecdote :

Une aventure qui n'ajouta pas peu à ma notoriété fut celle-ci : Dans mon roman *Imago*, j'avais pris pour sujet l'influence exercée sur un homme pendant tout le cours de sa vie, par la femme qu'il a aimée la première, dont il a été séparé par la vie, qu'il retrouve ensuite mariée, mère de famille et quelconque. L'originalité de ma thèse consistait en ceci : c'est que, tout en constatant qu'elle ne répondait nullement à l'image que s'est tracée d'elle, pendant les années d'éloignement, le héros de l'histoire, elle demeure quand même pour lui un idéal qu'il place au-dessus de tout et sur lequel il règle tous ses actes et toutes ses pensées. Il existait alors en Autriche un médecin nommé Freud, qui s'était acquis, comme père de la « psycho-analyse », une célébrité formidable en Allemagne et dans la Suisse allemande. Il prétendait que toutes nos maladies ont pour origine un instinct sexuel perverti, contrarié, ou qui domine à son insu le malade, et qu'il suffit de connaître cet instinct pour guérir l'affection qui en est résultée.

Freud, à la lecture de mon livre, s'écria que j'avais merveilleusement mis en lumière — sans m'en douter, ai-je besoin de le dire? — un des cas les plus extraordinaires que la psycho-analyse pût relever. Il en prôna partout la lecture : il donna même *Imago* pour titre à la publication périodique où s'enregistraient ses observations et celles de ses élèves et cette singularité fit la fortune de mon livre.

Je n'insisterai pas outre mesure.

Je terminerai en faisant constater combien la théorie de Freud nous rapproche — par son exclusivisme et la fatalité de l'instinct sexuel — de la théorie mystique de Langermann, pour qui la folie était le péché, le premier des péchés humains ayant été la trahison d'Eve.

§

Nous pouvons maintenant conclure en toute certitude.

La science allemande oscille de la religion du détail à la religion de la généralisation.

Il y a dans ses théories un égocentrisme hypertrophié, une systématisation progressive qui mènent insensiblement au délire des grandeurs. Elle use de l'affirmation brutale — fac-

eur d'ailleurs puissant de suggestion; — elle détruit avec olupté; enfin elle dissimule la pauvreté de la pensée derrière es mots-paravents.

Comment une telle science a-t-elle pu s'imposer?

C'est qu'elle a trouvé un terrain favorable.

La science est encombrée, en effet, de professionnels qui 'ont rien moins que la vocation.

A cette foule scientifique, les parvenus de l'esprit en impoent toujours. Plus on est obscur et professoral, plus on a de hance d'être considéré comme un maître supérieur.

Il passe pour sublime à force d'être obscur, disait le poète ilbert. La signature fait passer la marchandise. On accepte out avec humilité d'un *Maître;* à plus forte raison d'un *Herr rofessor, Excellenz;* de plus, pour les médiocres, la clarté a n grave défaut parce qu'elle ne permet pas d'ergoter. La ménode de des Esseintes a du bon parce qu'elle est originale à a façon. Dire que le blanc est noir, c'est avoir une apparente ardiesse d'esprit. Cela est si naturel que je me souviens voir entendu un de mes amis dire, en parlant d'un excellent hilosophe : « Il expose quelquefois les choses avec tant de larté qu'on se demande si ce n'est pas de la naïveté. » La eligion scientifique aime les mystères et les dévots sont plus ombreux que les apôtres.

Ajoutez que les bigots éprouvent le besoin d'afficher leur oi et de la publier — la publication étant d'ailleurs un procédé e réclame licite. — Les *découvertes* et les *systèmes* allemands eur procurent la facilité de salir du papier.

Les découvertes, les techniques nouvelles occupent les ratteurs d'éprouvette, et ceux qui méprisent les « laïusseurs » e la médecine peuvent s'amuser toute une vie à « vérifier » es procédés de Wassermann, de Hecht, etc... ; les « collecionneurs » de la psychologie ont le droit de perdre leur emps à compter, avec la gravité désirable, — comme des portsmen — le temps des réactions, à poser sur la langue des nalades des cubes minuscules imprégnés de substances amères u salées microscopiquement dosées, à soupeser des poids de illiput mis sur les mains du sujet... C'est si inoffensif... et, si ar hasard çà devient une passion, c'est autant de gagné, puisue, dans *Cousin Pons*, Balzac dit que la manie (dans le sens e marotte) est un moxa que l'on se pose à l'âme...

Pour les « orateurs », les hommes à idées générales (si dangereux), les Professeurs tudesques sont une bénédiction. Quand ils établissent les théories fameuses de l'entéléchie, de la psycho-analyse, du plasma ancestral inviolable, de la fatalité de la folie, quels beaux motifs de sermons ils donnent aux poètes du métier ! Affirment-ils ? On peut nier. Détruisent-ils ? On peut reconstruire, et révolutionnaires et conservateurs s'agitent. Avant Kræpelin la « manie » et la « mélancolie » étaient deux psychoses tellement connues, tellement demeurées invariables depuis l'antiquité que semblait épuisée la faculté de publier sur elles. Et voilà que soudain le maître de Munich les annexe comme la Bosnie-Herzégovine !... Vous devinez tout le remue-ménage des psychiâtres... Dans la fourmilière secouée, fourmis de s'agiter... et de se donner l'illusion d'agir... Réserve et territoriale se mobilisent. Nous avons couru nous-même et fait une enquête... pour démontrer la réalité de ce qui existait depuis Hippocrate.

Comment voulez-vous qu'après cela nous ne soyons pas indulgents pour Herr Kræpelin ?

Et ne croyez pas que cela arrive seulement aux psychiâtres auxquels vous pourriez trouver de multiples excuses.

Voici un exemple tout à fait savoureux emprunté à la chirurgie, science de précision d'où l'agitation mystique devrait être bannie.

Herr Professor Bier — celui qui aux appointements kolossaux alla soigner jadis le Kamerad Sultan — imagina, il y a quelques années, une méthode de guérison des plaies chroniques, qu'on appela immédiatement la *Méthode de Bier*.

Il imagina donc que le sang veineux, qui des extrémités remonte au cœur et de là aux poumons, est un sang, non pas seulement appauvri en oxygène, mais encore *enrichi de produits utiles*. Il aurait puisé dans sa course à travers l'organisme les *anticorps* sécrétés par les tissus contre la suppuration d'une plaie par exemple ou contre toute infection locale.

Je ne discuterai pas la valeur de l'idée, mais Bier la mit en pratique en appliquant à la racine des membres malades une bande élastique destinée à faire stagner le sang veineux dans la région affectée. Il obtint des résultats — on en obtient par toutes les méthodes en médecine — mais ce qui fut amusant ce fut l'application qu'on fit de sa méthode dans nos Universités.

Dans la plupart des services de nos hôpitaux, on lia à qui mieux mieux des bandes pour donner aux membres la teinte « lilas » obligatoire.

Certains obtinrent un tour de main... comme pour le café. Et on publiait ! Si ça réussissait, autant de gagné ! si ça ratait, ça faisait tout de même un joli article ! Dans le premier cas on faisait partie de l'avant-garde scientifique. Dans le second cas, on n'avait pas l'air d'être un gobeur. Ah ! le bon camarade que ce Bier !

Sa méthode fut essayée pour toute sorte d'affections. Sérieusement, on la proposa... pour faire pousser les cheveux. On construisit un masque... pour congestionner les poumons des tuberculeux... en les empêchant de respirer.

J'ai failli proposer la méthode pour guérir du tœnia.

La « congestion passive » fut à la mode... et ce qu'il y a de plus attendrissant, on ne s'aperçut pas de la congestion, essentiellement passive, des cerveaux.

Le *Bierisme* (oserions-nous dire), le *Kroepelinisme*, le *Freudisme* sont en médecine ce que le *Schopenhauerisme* (ouf !), le *Kantisme* sont en philosophie, le *Wagnerisme* en musique, le *Nietzschéisme* en littérature.

Leur science de seconde main, dit Verhaeren des Allemands, est excellente pour attirer les hommes médiocres, et toutes les petites Universités de province peuvent se donner l'illusion d'être remplies de savants.

Et ceci me rapelle une histoire qui servira de conclusion.

J'ai lu, au cours des pérégrinations de mon régiment, un livre sur l'Amérique centrale, dans lequel il est dit que les Allemands ont enlevé aux Anglais la fourniture des chaussures aux Indiens du Guatemala, Nicaragua, san Salvador, Honduras et Panama. Eux, qui savent faire accepter la camelote dans des contenants clinquants et de mauvais goût, ils ont simplement donné à l'Indien chaussure à son pied.

En effet, l'Indien de l'Amérique centrale a les pieds plats.

Les Anglais s'étaient toujours refusés à modifier la forme de leurs chaussures.

Les Allemands se sont précipités.

Ne voyez là aucune comparaison qui puisse attrister la foule scientifique !

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

LE SOUVENIR D'ESCHYLE

—

Certes, l'orgueil est grand où je prends l'assurance
De dépasser la terre où vous êtes couché,
Et d'aller, défiant le temps et la distance,
Eschyle, au fond des nuits à tâtons vous chercher.

Vain espoir, je le sais. Tant de siècles séparent
Les jours où votre bras, armé pour les aïeux,
Repoussait l'escadron chevelu des Barbares —
Des jours où traîne en moi l'ennui d'un siècle vieux ;

Tant d'âge est entre nous que si, par aventure,
Un regard de vos yeux jusqu'à moi s'abaissait, —
Comme un vaisseau privé de voile et de mâture
Mon regard dans ses flots déferlés sombrerait.

La mer de l'infini pour jamais nous exile...
Quel Dieu m'a mis au cœur de venir vous chercher ?
Souffrez pourtant, souffrez que, pour une heure, Eschyle,
Je rampe dans votre ombre et j'ose vous parler.



Vous étiez, si j'en crois l'histoire, homme assez rude.
L'ennemi, dès vingt ans, sous vos coups refoulé,
Vous avait fait une âme dure — et l'habitude
Tenait l'habit de guerre autour de vous bouclé.

Et, de vrai, vos héros sont durs. On les évoque
Puissants et courroucés, hâves, fauves, hagards,
Promenant, à travers leur cuirasse ou leurs loques,
Des spectres inconnus aux fulgurants regards —

Il me semble les voir ici. — C'est Prométhée
Au bord des flots couché, tel un noir compagnon
Des aigles, et levant, là-haut, vers l'Empyrée,
La rigueur d'un dédain qui répond toujours non.

C'est, déjà chancelant sur le trône de Perse,
C'est Xerxès écoutant, dans son palais désert,
Le bruit que fait la gloire, au loin, qui se disperse,
Bruit pareil aux rumeurs d'un torrent qui se perd.

Et c'est enfin, foulant aux pieds le sol de pourpre,
Puissant et désarmé tel un grand taureau noir,
Agamemnon, le roi des rois, le porte-foudre,
Qu'un sort inexorable amène à l'abattoir.

Les meurtres intestins, l'inceste, l'adultère,
Les vieux crimes humains qu'on nomme en pâlissant
Se disputaient le cœur de vos rois solitaires
Et, vainqueurs ou vaincus, tous marchaient dans du sang.

Mais un jour le flot pur des larmes de l'enfance
Déborda brusquement votre cœur trop rempli
Et, sur le cher tombeau où leur cœur se fiance,
A votre Electre en pleurs Oreste répondit.

Accouplant leurs douleurs comme deux tourterelles,
Vous avez consenti qu'en éternels versets
Se répondît, pleurât leur amour mutuelle
Où le nouvel espoir jaillit du vieux regret,

Eschyle, et c'est pourquoi, guerrier toujours en armes,
Qui m'avez révélé par ce sanglot surpris
Cette fraternité qu'on étreint dans les larmes,
Je vous aime à jamais et d'un amour sans prix.

Car mieux qu'Orphée en proie à la dent des Ménades,
Que Pindare, chanteur de victoires, et mieux
Qu'Homère, conduisant aux rives de Troade
Les exploits des héros dominés par les dieux,

Mieux encore qu'Hésiode, en sa paume terreuse
Offrant aux dieux l'honneur de son jeune froment,
Que Sophocle, aussi grand que la mer lumineuse,
Que le doux Théocrite accueillant les amants,

Je vous aime, ô chêne éternel du sol attique,
Car toujours mon amour, en disant votre nom,
Va chercher, à travers le poète tragique,
Le héros anonyme et fier de Marathon.

Mai 1914.



Mais, plus qu'en aucun jour de ma jeune existence,
J'invoque votre appui surhumain en ces jours
Où de noirs ennemis jusqu'au cœur de la France
Portent l'affront d'un flot qui croît, qui croît toujours.

Souffrirons-nous longtemps l'opprobre ?— Ah! Je veux croire
Que les nôtres, plus forts, en peu de jours, sauront
Ramener, frissonnante et vierge, la victoire
Dans la ville où, partout, les clochers sonneront.

Qui ne mourrait heureux pour la patrie heureuse ?
Eschyle, ainsi que vous pour le vieux sol armé
Je songe en frissonnant à la route poudreuse
Où mes pas dans vos pas jusqu'au bout vont marcher.

5 septembre 1914.

HENRI DÉRIEUX.

LA CONQUÊTE ALLEMANDE [1]

(1897)

On s'est ému, on s'est presque scandalisé. Une Germanie plus inquiétante se révèle. Les Anglais lisent le *Made in Germany* de M. Williams; les Français devraient lire *le Danger Allemand*, de M. Maurice Schwob.

C'était une forteresse et une école ; on y découvre maintenant une usine immense, des docks énormes. On se doute aussi que cette forteresse, cette usine, cette école ont entre elles des liens, et constituent les aspects divers d'une même et solide Allemagne. On apprend que les victoires militaires par lesquelles cette nation s'est fondée sont peu de chose au-

(1) C'est vers 1895 — il y a vingt ans — que l'opinion anglaise a pris conscience claire des dangers dont l'accroissement simultané de la marine, du commerce et de l'industrie allemands menaçait les monopoles ou quasi-monopoles vitaux de la Grande-Bretagne. M. Balfour et Lord Rosebery ont été des premiers à *alarmer* la nation britannique. L'ouvrage capital a été publié par Mr Ernest E. Williams, sous le titre fameux de *Made in Germany*. C'est un ensemble saisissant de faits. Le succès de ce livre a été considérable. Par contre, *le Danger allemand*, livre analogue de M. Maurice Schwob, directeur du *Phare de la Loire*, qui soulevait la même question et l'examinait du point de vue français, a été en France ignoré et résorbé.

Vers la fin de 1896, MM. William E. Henley, poète et directeur de la *New Review* (dans laquelle avaient paru les articles de E. Williams), demanda à M. Paul Valéry une étude d'ensemble sur l'accroissement de la puissance germanique. Cette étude parut en français dans le numéro 92 de la *New Review* de Londres, le 1er janvier 1897, et c'est elle que nous publions aujourd'hui. Nous la reproduisons, bien qu'il ne soit pas dans nos habitudes de donner des textes déjà publiés en français, même à l'étranger, parce qu'il nous paraît intéressant de montrer que, vingt ans avant les événements actuels, des Français avaient pénétré la belle âme que les Allemands viennent de manifester devant le monde... émerveillé, et aussi parce que l'apparent paradoxe de la thèse de l'auteur se vérifie comme une vérité incontestable. M. Henry-D. Davray, dans ses *Lettres anglaises* (*Mercure de France*, février 1897, n° 86, p. 418), a rendu compte de cette étude, où, « en terminant, M. P. Valéry nous fait entrevoir, avec une tranquillité à faire frémir, le ravissant avenir réservé à la race humaine après la stricte application de l'organisation méthodique. — N. D. L. R.

près des victoires économiques que déjà elle emporte ; déjà bien des marchés du monde sont plus à elle que les territoires qu'elle doit à son armée.

On aperçoit ensuite que l'une et l'autre conquête font partie du même système. La tonnante et la silencieuse se superposent. On comprend que l'Allemagne est devenue industrielle et commerçante comme elle devint militaire — délibérément. On sent qu'elle n'a rien épargné. Si l'on veut s'expliquer cette grandeur nouvelle et sans fantaisie, on imagine une application constante, une analyse minutieuse des sources de la richesse, une construction intrépide des moyens de la produire, une rigoureuse topographie des lieux favorisés, et des chemins favorables, et, surtout, une *obéissance entière*, une *soumission de tous les instants* à quelque conception simple, jalouse, formidable — stratégique par sa forme, économique par son but, scientifique par sa préparation profonde, et par l'étendue de son application. Tel nous saisit l'ensemble des opérations allemandes. Si l'on revient alors à ce qui se voit et se touche, aux documents, aux rapports diplomatiques, aux statistiques officielles, on peut admirer à son aise la perfection des détails après la majesté des grandes lignes, et jouir de savoir comment — lorsque tout ce qu'il était possible de connaître a été connu, lorsque tout ce qu'on pouvait prévoir est prévu, lorsque le mécanisme de la prospérité est déterminé, — une action douce et brutale, générale, continue, est étendue à tous les points du monde par tous les points de l'Allemagne pour faire *revenir* le maximum de richesses de tous les points du monde à tous les points de l'Allemagne.

Cette action n'est pas, comme les nôtres, une somme d'actions individuelles toujours indépendantes, souvent contraires, protégées aveuglément par l'Etat, qui disperse son influence entre elles, qui ne peut aider à l'une sans affaiblir l'autre — c'est une puissance massive et agissant comme les eaux, tantôt par le choc et par la chute, tantôt par une irrésistible infiltration. Une discipline naturelle relie l'action individuelle allemande à l'action du pays entier, et ordonne les intérêts particuliers, de sorte qu'ils s'additionnent et se renforcent mutuellement, au lieu de se diminuer et de se contrarier ensemble. Cela va jusqu'à supprimer toute concurrence entre Allemands dès que l'étranger — l'ennemi — est en présence.

Et c'est alors une sincère union, un échange de sacrifices utiles, un concours d'énergie et d'habileté pour la victoire commune qui produit, outre la victoire, une liaison remarquable entre les industries combattantes et entre les diverses « armes » de l'armée économique du Vaterland. Nous luttons contre cette armée comme des bandes sauvages contre une troupe *organisée*.

Cette action n'est pas, comme les nôtres, hasardeuse. Elle est savante. Toutes les sciences sont inclinées à la servir. Elle est guidée par une soigneuse psychologie, et, désormais, elle fait mieux que de s'imposer : elle se fait désirer. Il faut que le client de l'Allemagne bénisse le marchand allemand, et jusqu'aux traites allemandes. Il faut même que ce client devienne un ami, un propagateur — calcul qui est d'une élégance profonde. Or, ce client est bien connu. Ce client, qui se croit libre, et vit dans l'innocence, est analysé sans le savoir, sans qu'on le touche. Il est classé, défini parmi toute sa ville, avec toute sa province, et tout son pays. On sait ce qu'il mange, ce qu'il boit, ce qu'il fume, et comment il paie. On médite sur ses désirs. A Hambourg ou à Nuremberg, quelqu'un a peut-être tracé des courbes qui représentent l'exploitation de ses plus petites manies, de ses plus minces besoins. Il se verrait — lui qui se sent vivre si personnellement, si intimement — là confondu, par le nombre, avec des milliers d'autres personnalités qui *préfèrent* la même liqueur, la même étoffe que lui. Car on sait là-bas plus de choses sur son propre pays qu'il n'en sait lui-même. On connaît mieux que lui le mécanisme de sa propre existence, ce qu'il lui faut pour vivre, et ce qui lui faut pour amuser un peu sa vie. On connaît sa vanité, et qu'il rêve d'objets de luxe, et qu'il les trouve trop chers. On lui fabriquera ce qu'il faut, le champagne de pommes, les parfums tirés de tout. Le client ne sait pas combien de chimistes songent à lui ! On lui fabriquera exactement ce qui doit satisfaire, à la fois, sa bourse, son envie, ses habitudes, et on réalisera pour lui quelque chose d'une perfection moyenne. C'est par une obéissance servile à son désir complexe qu'on s'emparera de lui.

Pour créer ce produit fabuleux, à la fois de bon marché et de luxe, facile à se procurer, conforme à la tradition ou à la mode, tout un peuple de savants fourmille dans les innombra-

bles détails des industries. Il n'est pas d'objet auquel il ne trouve un substitut moins coûteux. Il n'est pas de substance nouvelle dont il ne trouve l'emploi, pas de science dont il ne découvre l'application industrielle. Et l'Allemagne, en peu d'années, s'est couverte d'usines, de voies ferrées, de canaux. Sa marine, elle aussi, faite de toutes pièces, s'est déjà placée au second rang. Elle a des navires admirables, des chantiers de construction toujours occupés, des bassins, d'immenses ports intérieurs. Elle a d'étonnants voyageurs, dont les informations et les exploits sont dignes de la diplomatie et de la science. Elle a des agences de renseignements dans toutes les contrées, des ligues de négociants qui supportent ces agences, des ligues de compagnies de transports qui soutiennent le trafic de ces négociants.

Les livres que j'ai cités contiennent le détail de cette gigantesque *affaire*. Ils conduisent dans les fabriques et sur les marchés. Ils rapprochent des nombres qui émerveillent. Ils déroulent d'un trait la suite des années, et, par cet épuisement subit du temps, montrent tout à coup l'agrandissement fantastique de l'existence allemande... La sensation qu'on en reçoit est si forte qu'elle mène à conjecturer l'avenir. L'esprit ne peut s'arrêter à la dernière année entrée dans la statistique et dans le compte. Il prévoit *machinalement* une extension encore plus vaste — il imagine une suite, un arrêt, une chute, une décadence... Abandonné par les faits, il continue, et suit quelqu'une de ses lois particulières.

⁂

Ici commence la recherche purement spéculative, l'interrogation toute intellectuelle. C'est l'endroit où celui qui s'est livré aux études et aux enquêtes que je viens de rappeler ne manque pas de chercher dans ces phénomènes d'expansion allemande une indication plus générale. C'est le moment des *idées*, des comparaisons, des ébauches de théories. Tous ces efforts, ces ruses, ces travaux publics, ces machinations, ces faits si patiemment dirigés, et leurs résultats, doivent, il me semble, susciter en nous — à côté de nos amertumes nationales — l'admiration spéciale que nous impose toujours un mécanisme efficace, un succès désiré et atteint de raison en raison par le plus sûr chemin. La certitude d'une conséquence

contient quelque chose d'enivrant — lorsqu'elle apparaît le résultat d'une action préméditée. Dans le cas présent, cette action est générale, et elle produit régulièrement un résultat général, toujours au-dessus de tous les accidents et mécomptes particuliers.

Ainsi, dans le succès allemand, je vois, avant tout, celui d'une *méthode*. C'est la méthode qui excite mon admiration. Supposons qu'un homme ordinaire se propose une tâche difficile — considérable — mais possible. Ne lui donnons aucun *génie*, aucune trouvaille inattendue, aucune illumination — mais seulement une patience inusable, un désir constant, une raison moyenne — mais douée d'une confiance infinie à l'égard de la raison. *Cet homme fera le nécessaire*. Il réfléchira sans passion, il fera « des dénombrements si entiers, et des revues si générales » que tous les objets et tous les faits pourront le servir, et finiront par entrer dans son calcul personnel. Il n'est pas de chose qui ne lui paraîtra favorable ou défavorable, et qu'il ne faudra utiliser ou neutraliser. Rien d'indifférent. Il observe aussi le cours des événements, leur *pente*. Il comptera, il classera, puis viendra l'action. Même prudence. Puis la victoire... Mais cet homme aurait trop à faire. C'est tout un peuple ! Chaque détail est habité par des centaines de personnes. Chaque tentative est appuyée par toute la masse — et cette masse est naturellement disciplinée. Ici, le vice social de l'intelligence, qui est l'indiscipline, disparaît. Il reste un merveilleux instrument : l'intelligence disciplinée. Et ce n'est plus qu'un instrument.

J'ai pris l'exemple d'un homme ordinaire, afin de mettre en évidence la puissance presque impersonnelle de la conduite méthodique, et pour mieux faire apprécier la grande sagesse qui consiste à ne pas spéculer sur la chose rare, sur l'accident.

Il y a donc enfin une nation qui a fait, dans l'ordre économique, l'expérience de la raison continuelle, c'est-à-dire de la méthode, et l'expérience ne lui réussit pas trop mal. Elle montre que les phénomènes les plus importants de la vie peuvent servir de base et de matière à des combinaisons suivies. Ils ne sont pas au-dessus des calculs humains. On peut y toucher. Mais l'Allemagne seule pouvait inaugurer ce système. Chez elle, il n'est pas nouveau, il n'est pas surprenant, il est orga-

nique. Il a seulement changé d'objet. La Prusse a, d'abord, étécréée méthodiquement. Puis elle a créé l'Allemagne contemporaine. Le système a, d'abord, été politique et militaire. Ensuite,ayant rempli sa destinée,il est devenuéconomique sans difficulté, par une simple application de lui-même. L'Allemand moderne, fait par ce système, le continue et l'approfondit.

Si, venant de lire *le Danger Allemand* ou le *Made in Germany*, on porte sa pensée encore chaude et tout excitée sur l'histoire militaire de la Prusse, depuis Frédéric le Grand jusqu'au maréchal de Moltke,on ne peut se soustraire à l'impression de similitude, à l'idée de système dont je viens de parler. On verra ainsi combien il y a peu d'exagération dans les suggestions précédentes. On trouvera de part et d'autre un développement analogue; on trouvera des *préparations parfaites*, une exécution généralement suffisante — et toujours des résultats. Je note que certains de ces résultats, mauvais en eux-mêmes, ont fini par tourner en bien, car tous ont été minutieusement utilisés dans la suite —et la défaite même a donné l'expérience, comme un *minimum de gain*. Ceci est un procédé régulier, et c'est pourquoi je le note.

Qu'on pénètre maintenant dans le détail du système militaire prussien, on reconnaîtra de plus en plus aisément les principaux caractères de la « Méthode ». C'est dans la préoccupation stratégique qu'il faut la chercher. La tactique est affaire d'individus ; elle comporte tous les accidents de la guerre. Mais l'étude du futur, la prévision étendue aussi loin que possible, les probabilités soigneusement pesées, tout ce qu'il faut pour affaiblir le hasard — pour éliminer les aventures, telles sont les remarquables qualités de la méthode militaire, « Made in Germany ». Et la guerre elle-même ne doit plus éclater, s'arrêter, se poursuivre au gré des seuls événements ou des passions. Elle se fera par raison. Elle se fera pour diminuer un concurrent, pour avoir des ports. Ce sera une opération de haute industrie, avec son organisation financière, son capital, son amortissement, ses assurances— et surtout ses actionnaires— car les indemnités et les milliards conquis iront sur tout le sol allemand se répandre, et payer de nouveaux canaux, de nouveaux tunnels, de nouvelles universités — de quoi se refaire, et recommencer en beaucoup plus grand.

Sur le terrain de lutte — qu'elle soit économique ou militaire — une sorte de théorème général domine l'action méthodique, c'est-à-dire l'action allemande. Ce principe est assurément simple. C'est une pauvre déduction logique, ou presque rien. Le voici : « De toute façon, le vainqueur est plus fort que le vaincu. » Cette tautologie doit faire réfléchir les amateurs de combats à armes égales, car on peut l'exprimer ainsi : « Il n'y a jamais d'armes égales. » L'égalité des combattants est une vieille idée *supérieure*. C'est une superstition incompréhensible... Du principe énoncé se tire aussitôt la règle pratique de toutes les luttes : *Il faut organiser l'inégalité.* Militairement, on cherchera donc l'arme la plus parfaite, la marche la plus rapide, le sol le plus favorable, etc. — mais, de tous ces moyens, le plus sûr, le plus évident est le nombre — c'est-à-dire, l'inégalité mathématiquement visible, et réellement invincible, quand l'excès est suffisant, quand il y a derrière une tête d'armée une profondeur inépuisable de réserves, de landwehr, de landsturm. Commercialement, l'inégalité se fondera sur le bon marché. Le problème à résoudre — et qui est résolu dans la plupart des cas — sera de pouvoir fabriquer toujours un produit moins cher que le produit *attaqué*. La science, les combinaisons de transport, les falsifications de toute sorte s'y emploieront. Là où l'art militaire eût fait converger les armées, et peser les gros bataillons, l'art commercial se sert du plus petit prix qui agit comme le plus grand nombre, supprime la résistance, et chasse à coup sûr l'adversaire.

L'organisation de la prépondérance militaire est l'œuvre du grand état-major. C'est dans la conception de ces bureaux célèbres que l'exemple le plus éclatant de méthode se découvre. Ce sont véritablement des usines de victoires. On y rencontre la division du travail intellectuel la plus rationnelle, l'attention d'esprits spéciaux constamment fixée sur la variation des moindres circonstances profitables, *l'extension de cette recherche à des sujets qui d'abord paraissent étrangers aux études techniques*, la science militaire agrandie jusqu'à la politique générale — jusqu'à l'économie — car « la guerre se fait de toutes parts ». La méthode est sévèrement appliquée à tous les pays. On soumet chaque territoire à une analyse totale, science par science. On va de la géologie, qui donne la nature du sol, la richesse foncière, ses cultures, ses voies, ses défenses naturel-

les, jusqu'à l'histoire, qui fournit les éléments de la connaissance psychologique et politique, et qui enseigne les dissensions intérieures, les idées indigènes. Tous les pays sont ainsi classés, correctement définis. Ils sont réduits à des groupes d'abstractions propres à tous les calculs, et ces grands lambeaux de la terre, qui sont des ensembles si compliqués, où fourmillent tant de particuliers divers, où les mœurs semblent si irréductibles, deviennent des *objets de pensée*, des *quantités maniables*, des poids marqués, qu'on pourra comparer, qu'on saura devoir être plus lourds ou plus légers dans la balance de la guerre. Chaque nation est alors considérée comme une machine produisant de l'énergie militaire, et peut s'ajouter, se retrancher, varier, au gré du connaisseur.

Ces vues si générales sont les mêmes dans l'état-major commercial. Poursuivons cette exposition dans le domaine de l'action. Le parallèle se maintiendra.

Suivant la même méthode ont été créés des instruments d'une puissance et d'une précision incomparables, sans lesquels le travail de l'armée serait infructueux. Tel est le service des renseignements. On peut penser que le document militaire et le document économique proviennent souvent des mêmes agences. L'unité de la méthode le suggère. Du reste, justement parce qu'il y a méthode, le document économique est très précieux pour les militaires — et, parfois, le document militaire utile à certains industriels. De la même importance double est le service des transports. La mobilisation rapide, nécessaire pour assurer la présence du nombre efficace sur le terrain, exige de méticuleuses études réglant la vitesse et la distribution des transports. Les conditions de sûreté, de temps, de ravitaillement sont élaborées et discutées dans leurs plus petits détails. Sur eux se fonde toute la campagne future.

Le commerce allemand est servi comme l'armée par une organisation savante des transports. Si les troupes doivent arriver les plus nombreuses, les produits doivent arriver avec le moins de frais. Ce sont alors mille conventions particulières, des facilités de toute nature, des sacrifices mutuels qui assurent cette mobilisation économique. Et plus on étudie l'ensemble du système stratégique, édifié par le grand état-major, plus on voit dans le système de production et de trafic adopté par la nation allemande une autre forme de la même tendance, et

plus on est porté à concevoir une action une, dont les moyens sont divers, dont le succès est *régulier*, dont le but est clair, simple, énorme. La puissance brute et certaine s'avance, parce qu'elle ne néglige rien, parce qu'elle divise soigneusement toutes les difficultés, de sorte qu'elle puisse porter tout son poids sur chacun des petits fragments. Elle paraît dans la paix plus effrayante que dans la guerre.

Le maréchal de Moltke personnifie le système. Il en a été le directeur et l'exemple. Il semble que le plus profond de ses desseins ait été de ne pas mourir indispensable. Voilà ce qui le distingue des grands généraux antérieurs. C'est la seule chose qu'il ait inventée. Ce fut avant tout un homme de confiance, l'ingénieur de la sécurité et de la force allemandes. Le désir absurde du merveilleux, qui transfigure toute l'histoire militaire, s'arrête à lui. Lui, mérite un enthousiasme très spécial. Les éléments de son succès sont chez Frédéric, chez Napoléon, et dans la guerre de Sécession pleine de nouveautés. Il prend partout son bien, qui est sa méthode, et la trouve toujours là où la victoire paraît un fruit régulier. Au fond de son esprit réside un petit nombre d'idées presque grossières, transcendantes ou morales ou politiques — de ces idées qui rendent leur détenteur si redoutable pour les autres, si entier, si incapable de nouveautés en lui-même, et de variations sublimes. Mais il s'était informé de tout. Il arrive presque vieux aux affaires, ayant suivi toute la politique du siècle, ayant vu toute l'Europe, jugé les armées, approfondi en amateur les guerres contemporaines, mieux que ceux-là même qui les conduisaient. Cet homme devient stratège. Il fait table rase des idées militaires de son temps. Il n'use que des idées scientifiques et des progrès matériels de ce temps. Il les combine avec le meilleur de la stratégie du passé — c'est-à-dire, avec ce qu'il sera éternellement rationnel de faire, à la guerre. Il voit dans l'emploi des chemins de fer l'extension des fameuses marches rapides de Napoléon. Il reprend et perfectionne l'exploitation de toutes les ressources d'un pays envahi. Il fait la guerre où il faut, il terrorise les habitants pour briser le courage général. Il multiplie les moyens d'information, il écoute les indications de l'opinion, celles de la finance, les rumeurs, les journaux, le sentiment des neutres... Il est sans passion, sans génie, et dans les papiers. Le champ de bataille n'est

pas son champ de bataille : il faut se le représenter dans une chambre d'une petite ville occupée, travaillant avec son fidèle état-major. Laborieusement, il répare les accidents, et les déchirures du malheur des *autres*. C'est une figure sans bouche, et toute cousue, une bâtisse militaire. Une fois pourtant, en 1870, il jette sa perruque sèche en l'air en recevant une dépêche.

De cette vie particulière sort un enseignement complet. Elle correspond exactement à ce que nous savons de l'Allemagne vivante : cet esprit en ce qu'il a de *personnel* — c'est-à-dire de systématique — s'y retrouve jusque dans l'organisation socialiste. Pour ce héros glacial, *le véritable ennemi c'est le hasard*. Il le poursuit, et sa force réside dans la méthode uniquement. De là naît une étrange idée. La méthode requiert une véritable médiocrité de l'individu, ou plutôt la grandeur seulement des dons les plus élémentaires, tels que la patience, l'attention départie à tout, sans choix, sans enthousiasme. Enfin, la puissance de travail. Cela accordé, on obtient un individu qui viendra toujours et inévitablement à bout de n'importe quel homme supérieur. Ce dernier verra d'abord ses idées triomphantes ; puis limitées avec une ironique précision ; puis, lentement modifiées, perfectionnées selon une logique sans faute comme elle est sans interruption. L'homme du second ordre retire des expériences faites par les Napoléon, les Lee, les Sherman, les préceptes les plus sûrs. Il applique à leurs actes une critique scientifique imperturbable. Il se refuse à compter sur lui-même, ce qui le rend plus fort que les grands inventeurs. Il rejette méthodiquement les ressources subites, les bonheurs irréguliers. Le temps, qui épuise toutes les chances, et use les supériorités foudroyantes, le temps le porte. Enfin, *il ne meurt pas* : après lui, d'autres hommes secondaires existeront sûrement, imiteront sa carrière, qui leur convient le mieux, et les élève le plus. Lui disparu, tout demeure : c'est une grande force pour la nation.

Ces considérations peuvent servir à expliquer la distribution des hommes et de leurs valeurs dans la nation moderne. L'Allemagne actuelle montre une supériorité dans les résultats pratiques et dans le total de son action. Mais il semble que la qualité individuelle des agents soit médiocre, stable, et d'ail-

leurs parfaite pour l'accroissement général. Là, les temps héroïques sont passés : on les a délibérément fermés. Ils servent parfois de réclame, et apparaissent dans certaines phrases utiles, mais cela les éloigne encore. Les grands philosophes sont morts, les grands musiciens ont disparu comme une dynastie incomparable chassée. Les grands savants spéculatifs eux-mêmes n'ont plus lieu. Ils laissent la place à une science anonyme, pressée, sans critique générale, sans théories nouvelles, fertile en brevets d'invention. Et, de tout ce que ces individus supérieurs avaient trouvé, l'on ne retient plus que ce qui est imitable — ce qui, imité, *multiplie* les ressources de médiocres successeurs.

Voilà, pourtant, la chose nouvelle. Tout un corps national agit d'ensemble. Les énergies concurrentes s'arrangent, et se portent vers l'extérieur. Les entreprises de la nation se font successivement et dans chacune chacun pousse de son mieux. Les classes de la société et les professions diverses prennent tour à tour l'importance suprême. Aussi, dans l'histoire de ce siècle, l'Allemagne semble s'être conformée à un plan soigneusement concerté. Chaque pas fait par elle agrandit son existence. D'ambitions en ambitions, elle s'est faite, et la symétrie de ce progrès donne une apparence artificielle à chacune de ces tentatives. Par exemple, elle *fait* son domaine à coups de guerres précises. Puis, elle impose à l'Europe cette paix armée que tous les autres Etats s'imaginent anormale. Puis, elle met son industrie et son commerce sur le pied de guerre. Puis, elle crée sa marine militaire et marchande simultanément. Puis, elle se cherche tout à coup des colonies... La fameuse affaire des Carolines a paru, comme mainte autre entreprise allemande, un coup de foudre. C'était un détail de quelque grand projet. De même nature fut la retentissante dépêche de l'empereur au président Krüger. L'Angleterre et le monde s'émeuvent. On s'aperçoit alors que le Transvaal est déjà profondément germanisé ; on se rappelle les vues du Baron von Marshall sur Delagoa Bay et Beïra : tout un travail apparaît (1). Et les livres récents ont, de même, brusquement

(1) En janvier 1896, on chantait au Cap :
« Strange German faces passing to and fro
What have you come for, we should like to know ?
Looking mysterious as you join the train
Say, now, you Uhlans, shall we meet again ? »

éclairé le développement intense de tout l'empire, premier fruit de la guerre méditée faite à la richesse du monde entier.

Il ne faut pas se dissimuler que, pour les vieilles nations supérieures, la lutte deviendra de plus en plus malaisée. Elle a pris un caractère tel que les qualités mêmes qui étaient considérées parmi elles comme le plus favorables à leur vie, et comme les principaux moyens de leur grandeur, deviennent des motifs d'infériorité. Ainsi, l'habitude dechercher la perfection de l'objet fabriqué, l'encouragement donné à la concurrence intérieure, l'amélioration de la vie des ouvriers sont autant d'obstacles à la lutte... Mais la question est bien plus étendue.

L'Allemagne doit tout à une chose qui est la plus antipathique du monde à certains tempéraments — particulièrement à l'Anglais et au Français. Cette chose est la *discipline*. Il ne faut pas la mépriser. Elle porte d'ailleurs un autre nom : En matière intellectuelle, elle se nomme méthode, et je l'ai déjà beaucoup nommée de ce nom-là. Un Anglais ou un Français peuvent inventer une méthode. Ils l'ont prouvé. Ils peuvent se soumettre à une discipline; c'est également prouvé. Mais ils préféreront toujours autre chose. Pour eux c'est un pis-aller, un moyen momentané, ou un sacrifice. Pour un Allemand, c'est la vie même. Il se trouve, de plus, que l'Allemagne est un être récent en tant que nation. Or, tous les peuples qui arrivent à l'état de grandes nations, ou qui reprennent ce rang à une époque déjà pourvue de grandes nations, plus anciennes et plus complètes — tendent à imiter subitement ce qui a demandé des siècles d'expérience aux nations aînées — et s'organisent entièrement suivant une méthode délibérée — de même que toute cité délibérément construite s'élève toujours sur un plan géométrique. L'Allemagne, l'Italie, le Japon sont de telles nations recommencées fort tard sur un concept scientifique aussi parfait que l'analyse des prospérités voisines et des progrès contemporains pouvait le fournir. La Russie offrirait le même exemple si l'immensité de son territoire ne mettait obstacle à l'exécution rapide d'un projet d'ensemble.

On trouve donc en Allemagne à la fois un caractère national naturellement propice à l'organisation et à la division du travail, et un état neuf, qui a voulu égaler et puis surpasser les états plus anciens. Il faut, en somme, reconnaître qu'elle a

montré dans cette tâche une énergie et une suite peu communes.

J'ai tenté de faire voir le mécanisme de cette grande action, en rapprochant sa forme militaire de sa forme économique; mais on serait arrivé aux mêmes conclusions en prenant des exemples dans d'autres domaines. La science allemande aurait pu me servir aussi bien. Là aussi règne le principe de segmentation, de classification, de discipline imposée aux objets de la connaissance. Là aussi, des instruments merveilleux multiplient le rendement ; des laboratoires plus spéciaux les uns que les autres, des bibliographies infinies, des enseignements de *omni re scibili*, des hommes oubliés pour toute leur vie dans la profondeur de questions imperceptibles constituent une science nationale, tout à fait solidaire avec le pays qui les alimente généreusement.

Nous pouvons ainsi considérer d'une façon abstraite cette question de la méthode. Tout le monde imagine, dès que ce terme est prononcé, une sorte de recette ou de règle pratique pour passer d'un certain état à une autre déterminée. Tout le monde y voit l'exclusion de certaines tentatives et l'observation stricte de certaines prescriptions adoptées une fois pour toutes dans une réflexion primordiale, et qu'on juge suffisante. Et il faut que tout le monde se pénètre de la puissance d'une telle chose. Il est facile de faire voir qu'à l'aide de procédés de cette nature les hasards d'une entreprise sont réduits à leur minimum. Les surprises sont prévues. Une bonne méthode contient une réponse à tous les cas possibles, et cette réponse est le moins possible influencée par la soudaineté de l'événement et du problème. Mais de toutes ces qualités, les plus intéressantes sont les suivantes : une méthode bien faite réduit beaucoup les efforts d'invention. Elle permet aux recherches de s'ajouter. Exemple : un industriel veut fournir d'un certain produit un pays déterminé. Au lieu *d'inventer* la forme de l'objet, il s'enquiert. Cette forme lui est *donnée* par le goût du consommateur futur. Il s'adresse ensuite aux savants qu'il paie, pour diminuer scientifiquement le prix de revient, etc. A la fin, l'objet étant fabriqué, transporté, vendu, on observera que cet objet a successivement requis l'emploi de presque toutes les connaissances humaines, et qu'il a emprunté de chacune ce qui lui était nécessaire pour la satisfaction relative du client, et absolue du fabricant. Rien de plus

simple que cette opération, et cependant ce n'est guère qu'en Allemagne qu'elle est totalement et rigoureusement appliquée. Il s'agit, comme on le voit, de se conformer sévèrement à la nature des choses et de ne rien négliger. C'est une question de logique. Il faut faire le nécessaire; et, tandis que le fabricant sans méthode fera un mauvais syllogisme et une mauvaise affaire en affirmant, je suppose, que tout bon produit doit se vendre, donc..., etc., un autre plus avisé conciliera la logique et la fortune en ne laissant pas dans le vague et au hasard la définition du *bon* produit. Il ira la chercher dans le cœur lisible du client.

En Allemagne, d'ailleurs, ces procédés si justes sont plus faciles à appliquer que dans tout autre pays. J'ai parlé de discipline. Elle y est native, et la force de la discipline est de déterminer la place des hommes et le cercle complet de leur action. Dans l'armée comme ailleurs, il s'agit que chacun puisse faire tout ce qu'il peut. Cela ne s'obtient que par une contrainte, et la limite imposée *à priori* à chacun est justement fondée sur le meilleur rendement de l'individu. Si un soldat doit rester à son rang, c'est que, détachée, son action personnelle est moins énergique. Une bande de mille hommes est de beaucoup moins forte qu'un bataillon de cinq cents. Le détail le plus frappant dans l'armée allemande, si réglée, si prévue dans ses moindres organes, est la culture artificielle de l'initiative limitée. Le soldat, comme le capitaine, *doivent* faire ce qui leur paraît bon, de tel moment à tel autre du combat : il y a comme une savante dégradation des libertés successivement permises à chaque degré. Les résultats de la discipline ressemblent à ceux de la méthode. Par elle, les efforts individuels se multiplient. Elle donne à tout cas particulier une solution simple et sûre. Elle force absolument de trouver tout ce qui peut se trouver. Elle ne demande que l'obéissance, et *jamais rien d'extraordinaire*. Elle diminue le rôle du hasard.

Le lecteur m'a, peut-être, accusé d'exagération. A quoi je répondrai que, si les choses — même en Allemagne — ne se passent pas tout à fait comme je les ai présentées, elles vont se passer ainsi. Je dirai aussi que je n'ai fait que confronter ce qui est connu de tout le monde, et conclure. Le lecteur aura, peut-être, éprouvé un sentiment de gêne et de malaise,

en me voyant attribuer une prépondérance écrasante à cette méthode si fatale à toute fantaisie, si morne, en somme. Je ne lui cacherai pourtant pas mon opinion. Je crois que nous n'assistons qu'au début de la méthode. Je voudrais en montrer le rôle possible,— hypothétique,si l'on veut. Nous l'avons vue triompher dans le domaine politique, militaire, économique, scientifique... Le lecteur s'est réfugié dans le domaine de l'esprit. Il aime à penser que la métaphysique, les arts, la littérature, et la plus haute partie de la science demeurent inviolés, et garantis par l'exceptionnalité des hommes qui s'y illustrent, et des hommes qui s'en enivrent. La méthode scientifique, par exemple, ne garantit pas au savant l'invention d'une théorie, la création d'une nouvelle image du monde. Elle augmente ses chances sans doute. Elle se borne à contrôler ce qui est *déjà* trouvé. Mais c'est par des chemins non reconnus et par des événements non dominés que l'idée vient. On a fait la théorie de maint phénomène, mais il nous manque encore la théorie de la théorie. En littérature, en art, c'est la même apparence de spontanéité, la même obscurité d'origine, la même absence de procédés généraux. Les phénomènes de choix, de substitution, d'association sont scrupuleusement méconnus. Toutefois, je parie qu'au dedans de tous ceux qui font quelque chose et la poursuivent, une méthode quelconque se crée et grandit. Tous les grands inventeurs d'idées ou de formes me semblent s'être servis de méthodes particulières. Je veux dire que leur force même et leur maîtrise est fondée sur l'usage de certaines *habitudes*, et de certaines conceptions qui disciplinent toutes leurs pensées. Chose étrange, c'est justement l'apparence de cette méthode interne que nous appelons leur *personnalité!* Il importe peu, du reste, que cette méthode soit ou ne soit pas consciente... Voilà donc une grande recherche possible, et voilà un livre, *l'Art de Penser*, qui n'a réellement jamais été écrit. Les premiers auteurs de la logique formelle ont sans doute poursuivi ce but, mais ils ne sont arrivés à découvrir qu'un merveilleux instrument d'analyse — et non de trouvailles.

Supposons ce livre écrit. Et je ne vois aucune raison pour qu'il ne le soit pas. Supposons, si l'on veut, que plusieurs de ces grands esprits dont j'ai parlé, après avoir usé de méthodes intimes, soient arrivés à la conscience de ces méthodes

5

(le cas s'est produit) et les aient, dans la mesure du langage, divulguées. On verrait alors s'étendre au domaine intellectuel les mêmes procédés que l'Allemagne applique à la vie sociale. On verrait en littérature des collaborations méthodiques avec division du travail et le reste. Balzac l'a tenté. On verrait en art l'artiste appliquer directement son travail à chacun des sens, à chacune des nécessités psychologiques de son public, et viser directement son homme. Wagner l'a fait.

Mais par un tel ouvrage serait portée à son extrême justesse cette loi curieuse qui fait naître l'homme de génie pour... les autres. On n'est beau, on n'est génial que pour les autres. Le Japon doit penser que l'Europe était faite pour lui. Et, en vertu d'un raisonnement déjà fait par l'Allemagne, on verrait sans doute le triomphe définitif de toute la médiocrité terrestre. La méthode dans toutes les choses conduirait à une grande économie d'individus supérieurs. Et quel curieux résultat, si les résultats de ce nouvel ordre de choses étaient de toutes façons plus parfaits, plus puissants, plus agréables, que ceux d'aujourd'hui!

Mais — je ne sais pas. Je ne fais que dévider des conséquences.

PAUL VALÉRY.

PETITS INDÉSIRABLES

—

Les atrocités relevées à la charge des hordes allemandes ont
té, comme il convient, consignées dans un rapport officiel,
leur relation, faite avec les garanties voulues d'authenti-
ité, servent aux neutres contemporains, et serviront aux
énérations à venir à apprécier d'une façon équitable les pro-
uits de la Kultur germanique. Protestation, en somme, plato-
ique contre des massacres hideux et des destructions stupides.
lais au milieu de tous ces méfaits, quelqu'un, tout à coup,
gnala le cas spécial des femmes violées par la soldatesque
nnemie et appelées de ce fait à mettre au monde, dans les
élais physiologiques, des enfants franço-boches.

Etions-nous condamnés à la même impuissance devant un
rfait si spécial? Fallait-il que « nos filles et nos compagnes »
dignement violentées fussent obligées de nourrir dans leur
ropre sein le souvenir vivant de la minute de turpitude,
llait-il que cet ennemi, dont le nom même nous fait horreur,
ous contribuions à le reproduire, à le multiplier? Fallait-il
ue la souillure de son sang vînt adultérer, empoisonner à
mais les qualités de notre race pour la défense desquelles
ute une génération s'était levée comme un seul homme? Au
oment même où le cas fut signalé au public, ce fut dans
ut le pays de France un élan passionné, spontané, d'indigna-
on. Le bon sens populaire se révolta en un mouvement
uasi unanime, et, sans s'arrêter à aucune considération de
étail, il affirma qu'une telle monstruosité était intolérable,
u'il existait une opération dénommée avortement, et que les
roduits à venir de tant de grossesses imposées par le viol
e devaient jamais voir le jour.

C'était, en même temps qu'un cri de pitié pour les victimes, le cri de guerre d'une race qui, levée pour la défense de sa personnalité, de sa liberté et de son honneur, entendait ne se laisser arrêter par aucune sensiblerie. L'honneur outragé, le sang de la race pollué, c'est-à-dire l'avenir compromis par le contact infame d'un ennemi qui s'avérait bestial par ses méthodes, immonde avec jactance, perfide par système, dénué de toute bonne foi (le peuple au chiffon de papier!) ne respectant rien de ce qui fait la beauté de toute civilisation, et poussant la stupidité de son orgueil jusqu'à des limites inconnues aux sauvages eux-mêmes, tout cela constituait des arguments irrésistibles. Et le mouvement d'opinion fut tel qu'un député crut devoir proposer une loi spéciale pour la circonstance : il fallait permettre officiellement aux femmes devenues mères malgré elles de se libérer de leurs indésirables fardeaux sans risquer de s'attirer de fâcheux démêlés avec la justice. L'urgence d'une telle loi ne fit sur le moment aucun doute pour personne ; ce n'était que la consécration toute naturelle d'une opinion générale exaspérée, dans le feu de la lutte la plus âpre, la plus sauvage qui se soit encore jamais vue.

Mais, entre la proposition de loi et son vote, la réflexion intervint. Des sages de la nation, des esprits pondérés, qui eux avaient récupéré (ou simplement conservé) tout leur sang-froid, remarquant ce qu'il y avait de scabreux dans la future loi, crièrent casse-cou, le Saint Père le Pape (en dépit de sa stricte neutralité) exprima sa réprobation indignée par la plume de quelques écrivains catholiques, et les gens de lettres, gens du monde et autres notoriétés firent chorus. Si bien que la Chambre renonça à discuter seulement la question : on estima que l'accident arrivé à ces malheureuses femmes, pour regrettable qu'il fût, ne méritait pas tant de discussions, et la conclusion fut que les lois actuellement existantes doivent être considérées comme répondant pour le mieux aux exigences les plus légitimes.

Ainsi, à l'heure actuelle, après avoir passionné pendant un temps l'opinion publique, la question de la naissance des franco ou des belgo-boches est retombée, semble-t-il, dans la pénombre de l'indifférence générale. Au moins est-elle close officiellement. L'un après l'autre, les préfets des départements envahis ont porté à la connaissance de leurs adminis-

és les conclusions pratiques de cette affaire. M. Mirman, réfet de Meurthe-et-Moselle, a le premier fourni les précisions ficielles par voie d'affiches :

« Après consultation demandée à des compétences médicales, des professeurs de puériculture, ceux-ci s'étant prononcés ettement contre le « sacrifice de l'enfant », l'administration l'assistance et de l'hygiène a cru devoir prendre toutes esures pour réagir contre les tendances à l'avortement et à nfanticide.

« En conséquence : la loi permet à la femme violentée d'être sistée dans la mesure où elle le serait par le jeu normal de loi de 1913 sur les femmes en couches, et de la loi de 1893 ır l'assistance médicale gratuite, *sans avoir à recourir* à ıcune des formalités réglementaires. On a décidé en outre de ciliter l'abandon de l'enfant, dans des conditions de secret solu, et de faire disparaître toute trace d'origine de l'enfant, ut en permettant à la mère de le retrouver.

§

La question est donc ainsi close, au point de vue pratique : partie *raisonnable* du pays, qui s'est décidée pour la con-rvation du produit franco-boche, a prévalu, au moins pro-soirement, contre la partie impulsive, passionnée, qui exi-ait sa suppression. Mais, pour quelles raisons a-t-elle pré-lu ? Cette solution représente-t-elle la meilleure solution, lle de la sagesse profonde ? Ou bien n'aurait-elle prévalu que ur des motifs éphémères destinés à se modifier ou à dispa-ître dans un temps plus ou moins éloigné ?

Nous avons aujourd'hui tout loisir de contempler spécula-ement l'ensemble du débat. La question posée : faut-il ou n laisser naître le produit franco-boche ? dépasse l'intérêt une actualité passagère. Pour beaucoup, c'est une question op essentiellement scabreuse, et sur laquelle il convient de sser. On évite de parler publiquement de certaines fonctions inférieures » et il y a une pudeur sociale qui exige la plus ande discrétion en de telles matières. Tel n'est pas notre ntiment.

La question franco-boche est avant tout une affaire d'intérêt cial, général, une affaire humaine. Elle intéresse à la fois le ntiment et la raison de chacun, l'avenir de la société, l'inté-t de la race : à ces titres divers, elle mérite qu'on l'examine

dans son ensemble en pesant les arguments mis en avant et les objections qui leur furent opposées.

Deux opinions extrêmes sont en présence : celle des *interventionnistes*, qui estiment licite ou même désirable la suppression de l'enfant issu du viol austro-boche, et celle des *abstentionnistes*, qui estiment que le viol ne fait rien à l'affaire et que la femme *doit* mener à bonne fin sa grossesse, la vie d'un embryon humain étant, en tous les cas, une chose sacrée.

La première opinion, celle des interventionnistes, procède, nous l'avons vu, d'une impulsion irraisonnée. Elle représente la révolte spontanée, passionnée, du sentiment populaire devant la divulgation des crimes boches. Avec son bon sens immédiat, mais aussi avec la passion frémissante du lutteur qui a fait l'abandon de sa vie à une cause qu'il tient pour essentielle, l'homme du commun estime que nulle insulte n'est plus intolérable que celle-là. Il a fait l'abandon de tout au monde pour défendre son honneur, sa liberté, sa personnalité, et pendant ce temps sa femme, sa mère, ses sœurs s'emploieraient de gré ou de force à la reproduction, à la multiplication de l'ennemi abhorré ? C'est en vain qu'on lui parle des « droits sacrés de l'embryon ». Son petit bon sens ne lui impose pas une telle conception. Dans son ignorance simpliste, il se refuse à voir le doigt de Dieu dans le geste immonde du Teuton polluant de son frai tout ce qui, femme ou fille, tombe à sa portée. Faute sans doute d'une éducation suffisante, il se refuse à admettre que le geste d'une brute avinée et sadique comporte quoi que ce soit de sacré.

Mais derrière cette passion ardente, qui est la façade du parti interventionniste, il y a des raisons qu'il est nécessaire de préciser. Elles peuvent se résumer en deux catégories : les unes sont d'ordre strictement individualiste, les autres invoquent un intérêt social ou de race, celles-ci faisant appel à la science et à la logique, celles-là au sentiment de chacun.

Voici à peu près comment on peut résumer l'argumentation des interventionnistes :

Certes, depuis la plus haute antiquité, depuis qu'il y a des hommes et des guerres, le viol fut un accident qui accompagna presque toujours ces grands bouleversements sociaux, mais les résultats de ces viols n'avaient jamais posé devant la conscience publique un problème d'une actualité aussi brû-

ante. La conséquence de l'acte bref n'avait jamais été susceptible de provoquer l'intervention de la société, et cela pour deux excellentes raisons. D'une part, la science médicale n'était pas en état d'intervenir utilement ; d'autre part, ces viols n'étaient en somme que des gestes exceptionnels, et le nombre des victimes restait négligeable. Mieux valait, en effet, laisser aboutir une grossesse, même désastreuse, que d'assassiner, sous prétexte de la délivrer, une malheureuse femme déjà suffisamment éprouvée par les hasards de la guerre. Or, il n'en est plus de même aujourd'hui : nul n'ignore que l'avortement ne reste une manœuvre dangereuse qu'entre les mains des ignorants et des maladroits ; la médecine est en mesure de déterminer aseptiquement, c'est-à-dire sans danger, soit l'accouchement avant terme, soit l'avortement proprement dit, et elle le pratique en effet chaque jour le plus régulièrement du monde dans tous les cas où une raison médicale dûment établie commande d'interrompre le cours de la grossesse.

Nous exigeons donc que nos femmes bénéficient de ce progrès de la médecine. Nous ne pouvons supporter cette idée que celle des nôtres qui, par tel soir tragique, a subi les affres d'un tel acte devra mûrir son fruit jusqu'au terme physiologique, et perpétuera à jamais sa honte et sa douleur par la vivante image qu'elle-même entretiendra, afin que chaque jour, à chaque instant et jusqu'au dernier de ses jours, les affres du soir tragique se dressent vivantes, implacables devant ses yeux. Est-il possible de garder son sang-froid en pensant à l'existence d'une famille française où l'intrus boche, reconnaissable toujours à sa tête carrée, à son tempérament obséquieux et félon, viendra se dresser à jamais comme un créancier implacable ? Que de drames en perspective, que d'interminables calvaires !... Et nous hésiterions à user du moyen simple et pratique qui s'offre à nous, pour couper court à tant de désastres ?...

Mais il ne s'agit pas seulement de tant d'existences de femmes brisées, de tant de familles empoisonnées à jamais. Il y a quelque chose de plus grave : la viciation, la dégénération du sang français.

Il appartenait en effet à notre époque d'effectifs immenses de donner à cet accident du viol des proportions formidables, « kolossales », telles qu'on n'en avait jamais observé jusqu'à

ce jour. La quantité des femmes atteintes est difficile à évaluer, mais si l'on pense au nombre considérable de celles qui sont d'ores et déjà connues, si l'on tient compte de cette vérité élémentaire que les attentats de cette nature sont presque toujours tenus secrets par les victimes elles-mêmes, on conviendra que, de par sa seule importance numérique, la grossesse résultant du viol teuton crée une question d'intérêt général.

Pour imprécises en effet que soient encore les lois de l'hérédité, il est une chose du moins qui ne peut être mise en doute par personne, c'est que les produits d'une telle fécondation, pratiquée dans de telles conditions, donneront une proportion considérable d'anormaux, de pervers, d'épileptiques et de dégénérés de toute sorte : il est impossible que les enfants ne se ressentent pas de leur origine paternelle.

Raisons sentimentales et individualistes d'une part, raisons scientifiques et de portée sociale d'autre part : tel est donc l'arsenal dialectique des interventionnistes.

Avant de discuter la valeur de ces arguments, observons que la conclusion qu'ils impliquent, le principe de l'intervention, en dépit de son apparence généreuse et logique, est en réalité d'esprit profondément révolutionnaire. Quelque vertu qu'on veuille lui attribuer, la conclusion pratique a nom « l'avortement » et l'avortement est pour nous une vieille connaissance. Des discussions déjà anciennes ainsi que les idées couramment admises s'accordent à tenir cet acte pour un péril social. Prêché sous le couvert des théories néo-malthusiennes, l'avortement a provoqué, particulièrement depuis les vingt ou trente dernières années, toutes les réprobations et toutes les vindictes sociales : poursuites par la police, condamnation par la cour d'assises, mise au pilori par la moralité publique. Depuis que la diminution de natalité s'est avérée comme un péril national, l'avortement fut considéré par les patriotes fervents (professionnels ou non) comme l'acte antipatriotique par excellence. Les idées néo-malthusiennes n'ont jamais eu droit de cité dans le pays ; les lecteurs détournaient d'elles leur attention, le théâtre leur refusait toute publicité ; c'était une chose inavouable. Et voici qu'aujourd'hui, par un curieux renversement d'optique, certains énergumènes voudraient nous présenter ce même acte comme hautement désirable,

comme essentiellement patriotique! Ainsi la langue d'Esope...

Je sais bien que le mouvement interventionniste n'était nullement un mouvement néo-malthusien en principe, et que la plupart des enthousiastes ignoraient jusqu'au nom de Malthus, mais il n'en reste pas moins que leur effort tendait à rendre licite l'avortement. Leur céder en cette circonstance, n'était-ce pas rompre avec la saine tradition, n'était-ce pas ouvrir la porte à tous les abus? Comment pourrons-nous par la suite poursuivre les fauteurs d'avortement si une fois seulement nous avons reconnu de façon officielle que leurs criminelles manœuvres peuvent avoir une excuse? Le respect de l'œuf humain fécondé est un dogme sacro-saint qui ne doit être ni discuté ni entamé. Si nous permettons aujourd'hui l'avortement pour cause de paternité indésirable, demain nous devrons le permettre parce que les conditions de la procréation auront été reconnues défectueuses, ou encore parce que le père éventuel aura cessé de plaire. Bref, nous tomberions bien vite en plein gâchis, en pleine anarchie.

Tel est le sentiment qui correspond à l'opinion généralement admise. Je ne sais si cette opinion répond à la réalité d'une façon inattaquable. Peut-être part-elle d'un principe douteux en admettant comme un axiome que les femmes ne pensent qu'à se débarrasser de leur progéniture. Peut-être fait-elle trop bon marché d'une chose qui s'appelle l'instinct maternel, qui a toujours été et restera toujours la meilleure sauvegarde de l'enfant. D'aucuns soutiennent avec énergie que la rigueur des lois sur le chapitre avortement n'a le plus souvent d'autre effet que de conduire la femme grosse dans l'officine d'une matrone où elle est grugée et où elle risque de se faire mutiler. Ils affirment que si une femme refuse délibérément toute maternité, il n'y a pas de disposition légale qui puisse la contraindre à élever un enfant malgré elle, et qu'elle a sous la main mille et un moyens de se débarrasser de sa progéniture sans que le juge d'instruction y trouve à redire.

Quoi qu'il en soit, le mouvement interventionniste était indubitablement d'essence révolutionnaire. La sagesse et la science officielles sentirent de suite qu'il était de leur devoir d'utiliser leur autorité à la défense de la tradition menacée.

Ainsi, même au cas où la thèse des interventionnistes eût

été tout à fait inattaquable, elle eût quand même suscité la résistance sociale la plus énergique, car il serait sans exemple qu'une motion révolutionnaire s'imposât ainsi d'emblée. Et, devant la thèse interventionniste, se dresse, victorieuse, l'antithèse abstentionniste. L'innovation révolutionnaire est venue briser son élan contre le bloc du *statu quo*.

§

L'opinion des abstentionnistes nous est connue, d'une part grâce aux discussions qui passionnèrent un moment le pays, d'autre part grâce aux enquêtes que certains périodiques publièrent à ce sujet. L'enquête de la « Revue », entre autres, nous fournit un exposé de cette opinion. Par une intelligente attention, toutes les catégories sociales ont fourni leur réponse : hommes et femmes de lettres, hommes et femmes du monde, savants, biologistes, médecins, magistrats, prêtres et pasteurs. Seule, la catégorie des victimes, c'est-à-dire des mères malgré elles et de leurs maris, n'a pas été appelée à donner son avis. On ne saurait regretter trop vivement cet oubli. En tous cas, il est à remarquer que si la qualité révolutionnaire de la motion qu'ils ont à combattre provoque généralement l'indignation des correspondants, chacun la justifie par des raisons différentes. Il y a accord parfait pour la conclusion : «l'avortement ne doit être toléré sous aucun prétexte » ; mais, ainsi qu'il fallait s'y attendre, les prémisses qui lui servent de base varient avec les idées de chacun.

Tous ou presque s'expriment d'un ton qui n'admet pas de réplique. Bien peu pensent à se demander quelle peut être l'opinion des victimes elles-mêmes. Et l'on voit ce spectacle d'hommes ou de femmes du monde ou de lettres posant avec le calme le plus serein les affirmations d'ordre scientifique les plus effarantes.

Pour celle-ci les lois de l'hérédité n'existent pas : l'éducation fait tout. Pour une autre le père n'a généralement aucune importance : il suffira que la mère (un cœur de Française !) élève son enfant dans la haine du boche, et les menaces terribles de l'atavisme se trouveront du coup conjurées.

Même, une brave dame va jusqu'à développer avec le plus grand sérieux cette idée que le viol de tant de femmes, loin de devoir être considéré comme un cataclysme contre lequel il faut lutter, mérite au contraire toute notre sympathie admira-

tive. Tant de femmes ont trouvé là une occasion d'être femmes, c'est-à-dire mères !

— « Pour les vierges, dit-elle, aussi paradoxale que puisse paraître l'affirmation, je crois que, pour celles surtout qui ont un certain âge, cet enfant, *si leur situation de fortune le leur permet*, elles le garderont auprès d'elles, elles l'élèveront. ON NE SONGE PAS ASSEZ EN GÉNÉRAL AU MANQUE D'AFFECTION DONT SOUFFRENT LES VIEILLES FILLES. »

Pour un peu, ce docteur Pangloss en jupons remercierait le Kaiser de la délicate attention et du beau travail de sa soldatesque.

Nombreuses enfin sont celles qui croient résoudre l'angoissante question en répondant que les femmes n'ont qu'à garder leurs enfants, que ce sera leur façon à elles d'être blessées, qu'ainsi elles paieront le tribut à la patrie pendant que leurs frères et leurs pères se font tuer ou mutiler. Un peu plus, on dirait à ces malheureuses qu'elles n'ont que ce qu'elles méritent, qu'il est honteux à elles de venir encore se plaindre et ameuter les populations autour de leur misère. Un enfant ? cela vaut-il qu'on fasse tant de tapage ?.

Mais venons-en à la partie sérieuse de l'argumentation. Le donjon de l'abstentionnisme c'est l'axiome : *la vie d'un fœtus est sacrée*. Affirmation catégorique, absolue, qui se suffit à elle-même, qui n'admet pas la discussion et qui sert de réplique victorieuse à toute considération, à tout raisonnement, à toute récrimination : la vie d'un fœtus est sacrée. C'est l'impératif catégorique de notre vieil ami Kant, qui n'était pas un boche, lui, mais un Allemand. C'est le commandement qui n'a pas besoin d'être expliqué ni justifié. C'est un principe qui tombe du ciel, tout simplement.

Il en tombe, à tout le moins, par le canal de la très sainte Eglise catholique ; nombre de gens qui ne se croient plus religieux ont conservé le respect absolu de ce principe, sont restés imbus de la foi en son intangibilité. Un écrivain français, qui veut bien se faire auprès de ses compatriotes l'interprète de la volonté du Christ, a pris soin naguère de nous exposer la formule de la parfaite orthodoxie en cette matière. La religion catholique et romaine affirme donc de façon absolue que le phénomène physiologique de la gestation est une chose sacrée, et que nulle considération humaine n'autorise à interrompre

une grossesse, dans quelque condition qu'elle ait été commencée. Ce n'est nullement par respect des phénomènes naturels que la religion en use ainsi : on sait de reste que les mêmes fidèles qui professent un culte si ardent pour le phénomène naturel de la gestation ont au contraire le plus parfait mépris pour le phénomène non moins naturel de l'impulsion amoureuse, qui détermine la fécondation. C'est que, dans le premier cas, il y a déjà une âme immortelle en question, dans l'utérus maternel, tandis que, dans le second, l'âme immortelle n'est point encore incarnée. Saisissez le « distinguo ». Car la religion catholique a décidé que c'est le moment précis où la cellule détachée d'un ovaire est convenablement fécondée qui détermine l'existence d'une âme immortelle.

Quoi qu'il en soit, nulle puissance au monde n'a le droit de terminer avant l'heure physiologique le travail commencé de la gestation. La religion n'admet pas qu'on sacrifie la vie de l'enfant, sous quelque prétexte que ce soit. Et ceux de nous qui ne connaissaient pas ces particularités du dogme ont appris avec stupeur que, pour la très sainte Eglise Romaine, la mère doit mourir avec l'enfant, je veux dire avec l'embryon, plutôt que de consentir au sacrifice de celui-ci, dans le cas d'une pressante indication chirurgicale. Je sais bien qu'il est avec le ciel des accommodements. Dans la pratique, on tempère ce rigorisme médiéval par une humanité plus intelligente, mais les principes sacro-saints n'en demeurent pas moins intangibles : il n'appartient pas à l'homme de détruire l'œuvre de Dieu.

Il est bien évident que cet axiome : « La vie de l'embryon est sacrée », constitue un argument inexpugnable pour tous ceux qui, bons catholiques, ont juré devant les autels de n'avoir jamais d'autres avis que celui de la cour de Rome. S'il plaisait à celle-ci de dresser telle affirmation arbitraire prise au hasard, elle pourrait de même lui conférer une autorité absolue, puisque le croyant n'a qu'à s'incliner et à se taire.

Mais il n'en est pas de même pour le non-croyant. La France ne possédant plus, à l'heure actuelle, de religion officielle, il est bien évident qu'une telle question doit être résolue avec notre intelligence, avec notre cœur si l'on veut ; mais nous ne saurions l'admettre aveuglément par un simple acte de foi.

De toute évidence, la vie d'un embryon est une chose essentiellement respectable. Il est parfaitement inutile d'invoquer pour cela des raisons divines : les animaux, qui passent le plus généralement pour manquer de religion, savent suffisamment respecter les intérêts de leur progéniture, le simple instinct maternel y suffit. Une société qui n'aurait pas le respect de ses nouveau-nés risquerait fort de ne pas figurer longtemps sur la carte du monde.

La vie de l'enfant doit donc être respectée, mais dans la mesure où elle n'entre pas en conflit avec des intérêts supérieurs. Notre législation reconnaît la légitimité de l'avortement, dans tous les cas notamment où la vie de la mère se trouve compromise par la continuation de la grossesse. Bien des choses sont respectables, qui cependant pourront être sacrifiées dans des circonstances déterminées. La vie de l'individu adulte, elle aussi, est respectable, mais elle ne pèse pas lourd quand elle entre en conflit avec les intérêts de la société.

Il semble légitime d'admettre pour le fœtus une identique évaluation. La vie du fœtus ou de l'embryon devra être respectée aussi longtemps qu'elle n'entrera pas en un conflit irréductible avec des intérêts supérieurs : intérêt de la mère d'une part, intérêt de la communauté d'autre part.

Ainsi l'axiome des abstentionnistes selon lequel la vie d'un embryon doit être sacrée, inattaquable pour un catholique, apparaît pour tout autre comme parfaitement dénué de valeur. Il y a là une question d'espèce qui peut et doit se discuter, comme toute chose au monde : il n'y a rien de sacré, il n'y a pas d'intangibilité absolue ni de veto par principe. La solution de la question ne saurait être modifiée par un argument de cette nature : il ne tranche pas la question, il la laisse entière.

§

Il n'en est pas de même pour l'argument hérédité. Les intérêts supérieurs de la société sont-ils menacés par le produit franco-boche? Oui ou non, y aura-t-il adultération, viciation du sang français (ou belge) si nous laissons mûrir en liberté les produits du viol germanique ? — Assurément non! affirment tout d'abord et d'une façon péremptoire les énergumènes de l'abstentionnisme. D'abord, parce que, si le père apporte sa part d'hérédité, la mère (française ou belge) apporte

aussi la sienne et que, si l'enfant doit nous être odieux de par son père, il a droit, au contraire, à toute notre affection de par son ascendance maternelle.

D'autres disent avec moins de simplesse : un enfant qui sera élevé dans un milieu français avec une mère française (qui veillera bien entendu à lui inculquer la haine fondamentale du boche !) ne pourra être qu'un excellent Français : en d'autres termes, les lois de l'hérédité n'existent pas. Le milieu est tout, la race n'est rien. L'atavisme d'affinement et de civilisation que nous autres Français nous tenons d'un long passé d'art et d'une évolution millénaire, cette évolution même, qui est peut-être la principale chose qui nous sépare de notre ennemi boche encore barbare et pédant qui a la fourberie, la cruauté, le sadisme du primitif. Tout cela n'existe pas, n'a aucune raison d'être — cela peut être résolu par une question de gouvernante.

Certes il y a dans toutes ces réponses une intention patriotique très louable; malheureusement, les bons sentiments et la bonne volonté ne suffisent pas dans un problème de cette nature.

Que penserait-on des efforts d'une brave poule qui, ayant couvé un œuf de canard, prétendrait élever son jeune pupille dans la haine de l'élément aquatique et de la gent coincouinante ?

Seul peut-être parmi les interviewés, M. Yves Delage s'est donné la peine de voir la question dans sa terrible complexité : sociale, biologique, pathologique, morale, que sais-je encore ? Homme de science authentique, il ne pense pas un instant à nier les lois de l'hérédité ; selon lui, pourtant, l'opinion abstentionniste se justifie par cette considération que, dans la circonstance, les lois de l'hérédité ne doivent pas déterminer ici des résultats uniformément désastreux. Sa réponse, plutôt abstentionniste au total, vaut d'être exposée sommairement.

Que le savant membre de l'Académie des sciences nous permette de lui faire toutefois quelques modestes objections.

— « Tout d'abord, déclare-t-il, je ne crois pas que cette infusion de sang allemand offre un danger quelconque pour la race française. L'histoire et l'éthnographie nous apprennent que les peuples ont, pour la plupart, subi de pareilles mésaventures sans en avoir éprouvé aucun danger physique et moral. »

Il ne semble pas que les données de l'histoire et de l'ethnographie puissent être appliquées ici : si quelques reitres avaient pu par ci par là violer des femmes, il ne s'agissait nullement d'une opération faite en grand, méthodiquement, comme elle le fut par les Boches.

« *Il se peut*, poursuit M. Delage, qu'il en résulte des avantages comparables à ceux que recherchent les éleveurs, lorsqu'ils croisent des races pour les améliorer l'une par l'autre, rejetant seulement celles qui présentent d'incontestables infériorités. »

Les éleveurs qui croisent des races n'abandonnent pas au hasard le soin d'accoupler les animaux en se disant : *il se peut* qu'il en résulte quelque chose de très bien. Ils apportent au contraire le plus grand soin à trier leurs géniteurs, et ils n'oublient pas combien un choix maladroit peut devenir désastreux.

M. Delage ne l'ignore pas : aussi prend-il soin d'ajouter que, selon lui, *la race germanique n'est pas de celles qui présentent d'incontestables infériorités*. Il reconnaît explicitement que les Allemands sont présomptueux, brutaux, féroces, serviles, bons valets et mauvais maîtres, qu'ils ont, du haut en bas de l'échelle, une propension singulière au mensonge, marchant dans la vie avec une fausse barbe et un faux nez dès que leur intérêt l'exige. Mais il croit que ce sont là les effets de l'éducation et de l'atmosphère délétère créée par leurs dirigeants; *il ne pense pas* qu'il y ait là rien d'héréditaire.

Toutefois, il reconnaît une tare plus essentielle à la race boche, tare qui consiste « dans une certaine lourdeur d'esprit, dans l'absence complète de sens psychologique, dans cette incapacité absolue de comprendre le point de vue des autres ». Mais il conclut (avec quelque désinvolture) qu'il n'est pas besoin d'être un Voltaire ou un Diderot pour occuper dignement sa place dans son pays.

En somme, les Allemands sont remplis de défauts, mais pour la plupart ces défauts ne seraient pas héréditaires : ils seraient seulement dus à l'atmosphère, à l'éducation. Redoutable question de psychologie sociale. Sans entrer dans la discussion de cette matière, il paraît licite d'affirmer qu'un peuple a l'éducation et le gouvernement qu'il mérite. La folie

pangermaniste, l'abjecte mentalité boche, telle que nous la décrit fort bien M. Delage, est-elle autre chose que l'épanouissement magnifique, grâce à des circonstances heureuses, du caractère allemand, tel qu'il s'affirme au cours de l'histoire? Certes, il y a ici, comme partout, une série d'actions et de réactions; mais enfin, le grand Frédéric, qui se présente avec un certain recul, avait déjà élevé à la hauteur de principes nationaux la fourberie, le cynisme et la bestialité dont s'enorgueillissent les modernes Boches.

Ce n'est point incidemment que l'on peut traiter de pareilles questions de psychologie ethnographique, mais il semble que l'on peut admettre de nous à eux deux catégories de différences : 1° en tant qu'ils sont des Germains et nous des Latins composites, en ce qu'ils sont la patrie de Luther et du caporalisme prussien; 2° en tant qu'ils sont des parvenus, des barbares mal dégrossis n'ayant ni goût, ni race, ni hérédité, mais susceptibles d'en acquérir d'ici quelques générations.

Biologiquement, il paraît donc à tout le moins fort hasardeux d'opérer un croisement avec de tels individus. A vrai dire, il est vraisemblable que la race boche en pourra tirer une certaine amélioration, mais on peut affirmer, sans trop de présomption, que, sauf exception toujours possible, la race française ne pourra qu'y perdre.

Cependant, il ne faut pas oublier que nous n'avons jusqu'à présent discuté qu'une partie de la question. En réalité, il ne s'agit pas de savoir ce qu'il faut penser de croisements entre Françaises et Allemands; il s'agit non de mariages, mais de viols, et de viols perpétrés par des soldats qui, selon les renseignements les plus vraisemblables, se trouvaient pour la plupart en état d'ébriété alcoolique.

Dans ces conditions, et pour autant que l'état alcoolique peut être affirmé, M. Delage devient nettement interventionniste, au nom de la science et du patriotisme intelligemment compris. — « Il est aujourd'hui démontré, dit-il, que, en dehors de l'alcoolisme chronique, dont les effets sur la progéniture sont depuis longtemps connus, la crise d'alcoolisme aigu exerce une influence funeste sur le produit de la conception. Les enfants qui naissent neuf mois après le réveillon de Noël, les libations du mardi gras ou les réjouissances du

14 juillet fournissent une proportion anormale de tares physiques et psychiques. »

Il suffit en effet de feuilleter les communications aux sociétés savantes, les thèses et autres ouvrages purement scientifiques écrits, sans arrière-pensée, à un moment où il n'était pas question des viols boches, pour se rendre compte que la dégénérescence des enfants procréés par des parents en état d'ivresse aiguë ne saurait être sérieusement contestée.

Citons : Mairet et Combemale : *Influence dégénérative de l'alcool sur la descendance* (Académie de médecine, 1888).

Grenier : *Descendance des alcooliques.* Thèse de médecine Paris, 1887 : « L'influence morbide des parents est maxima quand la conception a lieu au moment de l'ivresse de l'un ou l'autre conjoint. »

Ladrague, Baudran, Nicloux, etc... apportent des conclusions dans le même sens.

Il resterait donc, pour donner à l'argument sa valeur exacte, à apprécier exactement combien de ces violeurs de femmes furent en état d'ivresse, aiguë ou chronique. Peut-être trouverons-nous cette statistique établie minutieusement un de ces matins dans quelque in-folio d'outre-Rhin ?

Quoi qu'il en soit, on peut conclure que l'hérédité des produits franco-boches constitue une menace redoutable. Les uns nous fourniront des dégénérés alcooliques : épileptiques, amoraux, aliénés, etc., les autres nous amèneront des sujets parfaitement indésirables : pédants, perfides, cruels, menteurs et balourds. Il restera à la société de demain la joie d'exercer sur de tels produits l'influence de ses méthodes d'éducation. Il restera aux psychologues de demain, selon la remarque ingénieuse de Paul Adam, la joie d'entreprendre une curieuse étude, *celle de l'influence qui prédominera dans l'adolescent ainsi préparé.* — « Nos professeurs de psychologie expérimentale (conclut-il gaiement !) pourront écrire des observations d'un haut intérêt. »

§

Cependant, beaucoup, parmi les abstentionnistes, veulent bien reconnaître comme légitime la répulsion des femmes et des familles à garder auprès d'eux les produits franco-boches. Mais la mise à mort d'un être vivant, fœtus ou embryon, leur inspirant une répulsion insurmontable, ils proposent une

solution destinée à satisfaire toutes les exigences : l'envoi de l'enfant à l'assistance publique.

Cette solution lumineuse répond à tout : la mère sera délivrée à jamais, en même temps que la société se sera épargné une mauvaise action, c'est-à-dire une action révolutionnaire. Telle est d'ailleurs la solution adoptée par l'administration.

Est-elle au-dessus de toute objection ?

Reconnaissons, d'abord, qu'elle est empreinte d'un évident, d'un louable souci de moralité, et que, de toute façon, elle fait grand honneur à la pensée, au sentiment français. — « N'imitons pas, dit textuellement M. Delage, nos barbares ennemis, fusilleurs d'otages, qui font payer aux innocents la faute des coupables, et reconnaissons que l'enfant ne doit pas porter la peine des circonstances odieuses dans lesquelles il a été conçu. »

Attitude donc éminemment chevaleresque, qui, malheureusement, témoigne plutôt en faveur de nos sentiments qu'en faveur de notre logique. Je ne crois pas en effet que l'argument de l'assistance publique soit à l'abri de toute objection.

D'une part, il ne tient aucun compte des réactions de l'instinct maternel. Envoyer l'enfant à l'assistance publique, cela est bien vite dit, mais telle femme, qui eût demandé elle-même l'avortement, refuse de se séparer de l'enfant dès qu'elle l'a vu vivant : malgré tout, c'est son petit à elle, elle et sa famille souffriront à jamais de la présence de ce nouveau venu, mais un instinct plus fort que tous les raisonnements s'oppose à la séparation. Et nous retrouvons tous les inconvénients qu'entraîne la présence d'un intrus boche dans la famille française.

Mais, sans aucun doute, nombre de franco-boches seront effectivement confiés à l'assistance publique. Nous retombons alors dans les questions d'hérédité. Boche dégénéré, c'est-à-dire épileptique, criminel, aliéné, imbécile ; ou boche simple, c'est-à-dire lourdaud, félon, grégaire ? Jolie perspective pour la société de demain !... Si, de plus, on pense au nombre considérable de ces jeunes espoirs, on est bien obligé de reconnaître qu'ils deviendront pour le budget une charge considérable. Au lendemain d'une guerre où il faudra de toute nécessité compter avec les pensions et indemnités à payer aux blessés français, nous assisterons à ce spectacle peu banal : la

France lésinant avec ses propres blessés pour pouvoir élever des produits boches d'une qualité d'ailleurs sujette à caution.

Du reste, il est peut-être illusoire de s'imaginer que tous ces enfants livrés à l'assistance publique deviendront ce que deviennent les enfants trouvés en général. Il y a quelque chance que l'écho des événements actuels parvienne à leurs oreilles. N'est-il pas probable que tous les pupilles dont la naissance se situera vers cette époque se considéreront comme fils de Boches, et que la connaissance explicite de leur histoire en fera à tout le moins des êtres parfaitement malheureux pour le reste de leur existence ?

§

Il résulte de tout ceci que, si l'opinion abstentionniste a prévalu, ce n'est pas par la puissance de sa dialectique. Elle a prévalu, parce qu'elle représentait la tradition opposée à une motion révolutionnaire, elle a prévalu parce qu'elle représentait un geste de générosité chevaleresque opposé au souci des intérêts positifs et immédiats de la race, elle a prévalu enfin parce qu'elle représentait un refus systématique de s'attacher à certaines questions où la pudeur sociale se trouve engagée.

L'une et l'autre opinions se réclamaient également, à leur point de vue, d'un patriotisme exclusif.

Les abstentionnistes ont triomphé d'une façon officielle et absolue de cet assaut révolutionnaire.

Ce triomphe est-il définitif ?

Il serait téméraire d'affirmer que, parmi les plus farouches d'entre les abstentionnistes, il se rencontrerait un seul juré disposé à appliquer, je ne dis pas les rigueurs des lois, mais une pénalité quelconque à la femme coupable d'avoir effacé d'une façon trop radicale les traces de l'intrusion boche.

Et cette tolérance implicite signifie peut-être que si les abstentionnistes sont décidés à défendre jusqu'au bout les éternels principes, aucun d'eux n'est absolument convaincu en toute conscience de l'irréductible équité de son opinion.

M. RÉJA.

LA NUIT DE MOULAND [1]

—

Le 4 août au matin, les paysans de Warsage attendaient les événements avec une frémissante impatience, avec plus de curiosité encore que de réelle angoisse. Le maïeur, renseigné par des dépêches de Liége et de Bruxelles, leur avait dit que la guerre et l'invasion étaient inévitables. Il avait exhorté au calme toute la population, rappelé dans ses allocutions et par voie d'affiches que les civils devaient s'abstenir de tout acte d'hostilité envers l'ennemi. On verrait des Allemands sans nul doute, beaucoup, et sans tarder, puisque Warsage se trouvait sur la grand'route de Visé à Aix-la-Chapelle. Il y aurait peut-être un combat non loin du village et l'on était curieux de voir comment les petits soldats belges, *piottes* et lanciers massés sur la rive gauche de la Meuse, se comporteraient en présence des uhlans, cuirassiers blancs et autres « kaiserlicks », tous ces grands gaillards vêtus de gris que des gens du pays avaient vus manœuvrer au camp d'Elsenborn. Personne n'était aux champs : on causait sur le pas des portes et sur la place publique où le vieux bourgmestre, M. Fléchet, ceint de son écharpe, l'air grave, parlait au garde-champêtre

(1) Le dernier rapport de la commission d'enquête sur les atrocités allemandes en Belgique contenait un chapitre consacré au premier en date de tous ces crimes : celui de Warsage, village situé à 6 kilomètres de Visé, sur la route de Visé à Aix-la-Chapelle, à cheval sur les frontières de Belgique, d'Allemagne et de Hollande et où les Allemands arrivaient dès le 4 août au matin. Le bourgmestre de Warsage, M. Fléchet, député de Liége, condamné à mort par les Allemands avec plusieurs de ses concitoyens. Mais grâce à sa présence d'esprit et à sa fermeté, ce beau vieillard de 74 ans échappa à la mort après une nuit tragique. Cette nuit et la journée qui précéda, il en a envoyé le récit détaillé à la commission d'enquête. Il ne l'a écrit qu'après avoir bien vérifié l'exactitude de ses souvenirs et les avoir confrontés avec ceux de malheureux paysans de Warsage et des environs qui furent, eux aussi, victimes des premières abominations par lesquelles la *Kultur* se manifesta en Belgique. C'est à la suite de nombreux entretiens avec M. Fléchet que nous avons reconstitué le crime de Warsage, à notre tour, dans ce récit.

tet rassurait les femmes inquiètes. Il aurait tant voulu être à Bruxelles, à la séance historique de la Chambre où le jeune roi devait parler en tenue de campagne, avant de rejoindre l'armée. Mais il sentait que son devoir, avant tout, était de rester parmi ses concitoyens, de les rassurer, de les conseiller, de prévenir les incidents fâcheux.

Vers 10 heures, un premier groupe de 55 cavaliers allemands, dragons et uhlans, arriva dans le village. Ils s'arrêtèrent sur la place. On accourut les voir, on admira la beauté, le fini de leurs équipements. L'officier qui commandait la patrouille tendit au bourgmestre en souriant quelques exemplaires d'une proclamation dans laquelle on lisait notamment ce qui suit : « C'est à mon plus grand regret que les troupes allemandes se voient forcées de franchir la frontière de la Belgique. Belges ! C'est notre plus grand désir qu'il y ait encore moyen d'éviter un combat entre deux peuples qui étaient amis jusqu'à présent, jadis même alliés. Souvenez-vous du glorieux jour de Waterloo, où c'étaient les armes allemandes qui *ont* contribué à fonder et établir l'indépendance et la prospérité de votre patrie. Je donne des garanties formelles à la population belge qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre. » Et cela était signé : Von Emmich, général commandant en chef de l'armée de la Meuse. Von Emmich... Mais oui ; le bourgmestre se souvenait : cet officier avait représenté le Kaiser à Liége, lors de la Joyeuse-Entrée du roi Albert. On pouvait donc être rassuré : la population n'avait rien à craindre des troupes allemandes qui s'avançaient.

Cependant, les cavaliers ayant poussé jusqu'à la Meuse, les troupes belges en embuscade au pont de Visé les accueillirent par une vive fusillade. Vers 1 h. 1/2, des automobiles passèrent par Warsage, ramenant un officier et 16 hommes blessés de la patrouille. Bientôt après, commençait à défiler une formidable armée : troupes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, génie et train, colonnes d'ambulance et de ravitaillement. Jusqu'au lendemain soir, le flot coula sans arrêt. Les paysans étaient impressionnés, ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'organisation dont tout cela témoignait, cette machine qui fonctionnait sans un accroc. Une chose surtout suscitait leur admiration : ces cuisines roulantes, ces *Feldküchen*, qui préparaient la soupe ou le café du soldat cependant que l'ar-

mée avançait. Un loustic, un grand gaillard, qui tous les jours allait travailler à Gemmenich et qui passait pour bien connaître l'Allemagne, rééditait à l'intention des plus crédules de ses concitoyens l'histoire classique de la machine dans laquelle on introduit un cochon vivant pour qu'il en sorte à l'autre bout sous forme de jambons, de côtelettes et de boudins.

Quand le flot se fut écoulé vers la Meuse, on estima que Warsage s'en tirait à bon compte puisqu'on n'avait même pas eu à loger d'hommes chez l'habitant. Mais le 5 août, au soir, cinq lieutenants avec 150 soldats arrivèrent chez le bourgmestre, annonçant qu'ils passeraient la nuit dans les maisons. Le vieux maïeur offrit de les prendre tous dans sa demeure. Les officiers acceptèrent : ils eurent de bonnes chambres dans la maison d'habitation, leurs hommes dormirent sur la paille ou le foin dans les dépendances. Au matin, ils partirent après un bon déjeuner, chaque soldat ayant reçu des œufs durs pour la route. Les officiers se confondirent en remerciements. Dans la journée du 6, à plusieurs reprises, d'autres vinrent chez le bourgmestre. On ne les avait pas trompés : ils y furent fort bien traités.

Le même jour, vers deux heures et demie, une troupe forte de 300 fantassins du Mecklembourg, conduite par deux officiers, passait à l'entrée du village, devant une villa isolée, dont les habitants avaient fui. Les Allemands paraissaient très nerveux : les nouvelles de Liége n'étaient point bonnes et depuis le matin d'étranges et angoissantes histoires de franc-tireurs, de paysannes attirant les soldats allemands dans de véritables guet-apens pour les tuer et les mutiler ensuite circulaient parmi les troupes campant sur le plateau de Herve. A l'entrée de Warsage, près de la villa aux volets clos, les 300 hommes s'agitaient, le Mauser sous le bras, le doigt sur la gâchette. L'un des deux officiers qui les commandait, browning au poing, allait et venait au bord de la route, vociférant, sacrant contre eux ou contre « les *Schweinhunde* de Belges ». Tout à coup, on entendit un claquement net et le lieutenant tomba frappé sous l'œil gauche d'une balle effilée qui lui avait fait une mince blessure. Ce fut le signal d'un hourvari furieux : cependant qu'on ramassait le blessé, la plupart des soldats, tirant sans ordres, cernaient la villa : ils la fouillèrent ensuite sans y rien trouver, puis ils la brûlèrent. Les vergers des environs

furent explorés en vain. Puis les soldats, poussant des cris sauvages, répétant à tue-tête : « *Man hat geschossen* », se mirent à incendier les maisons les plus proches dont les habitants s'étaient enfuis vers la place, épouvantés. Les portes étaient enfoncées, les fenêtres brisées, certains soldats déchargeaient leur fusil à l'intérieur des maisons par les brèches ainsi ouvertes. Deux vieillards qui n'avaient pu s'enfuir furent tués de la sorte : on les retrouva assis au coin de l'âtre, le buste un peu incliné. Un officier survivant finit par rassembler ses hommes et, avec eux, se dirigea vers la place communale. Là, toute la population à peu près se trouvait réunie autour du bourgmestre, qui avait tenté en vain de rassurer les femmes, de faire cesser leurs cris d'épouvante et d'obtenir des hommes atterrés des détails sur ce qui s'était passé et motivait ces violences soudaines des Allemands.

Le vieux maïeur, les lèvres tremblantes, mais le regard franc, alla d'un pas résolu au devant du capitaine et voulut parler : « Herr Hauptmann »... Mais l'autre, du geste, brutalement, lui fit signe de se taire et de rester à l'écart, puis, ayant donné des ordres brefs à ses soldats, ceux-ci choisirent au hasard dans la foule des paysans silencieux, treize hommes qui vinrent se placer à côté du vieux Fléchet, très digne, la tête haute, redressant son torse pareil à la forte et noueuse vigne. On leur lia les mains derrière le dos et on les fit marcher en tête des troupes, après leur avoir dit qu'ils seraient immédiatement fusillés si un coup de feu était tiré pendant la traversée du village. Les douze otages allèrent sans mot dire jusqu'au camp de Mouland, à 6 kilomètres de Warsage. La journée avait été brûlante : de la route blanche, montait, avec de petits nuages de poussière, la lourde chaleur réverbérée. Pendant le trajet, on croisa des troupes marchant en sens inverse. Les soldats tendaient le poing, lançaient aux prisonniers des sarcasmes, des injures : « *Lumpen! Schweinhunde!* », cependant que l'escorte ricanait triomphalement. Debout dans une automobile, un vieil officier cria au passage des otages : « Cochons ! » et cette injure, venant d'un grand chef, excita davantage encore les soldats dont quelques-uns vociférèrent : « A mort ! Qu'on les fusille tout de suite ! »

Sous les injures, l'un des otages crispait les poings : c'était un homme jeune encore. Un autre pleurait, mais la plupart,

avançaient sans mot dire, hébétés, traînant la jambe. Le vieux maïeur avait gardé tout son sang-froid et essayait de réconforter ses concitoyens, de leur verser au cœur quelque espoir, encore qu'il redoutât les pires tortures de cette soldatesque en furie.

Quand le troupeau lamentable fut arrivé au camp, il était à peu près six heures du soir. Le ciel était encore d'une pureté, d'une douceur capable d'arracher des larmes. D'un côté, au-dessus des tentes, des faisceaux et des groupes de soldats, les otages voyaient à l'horizon des lueurs d'incendie, de grosses masses de fumée noire et bouillonnante. On leur ordonna de s'agenouiller dans un champ parmi les éteules qui leur écorchèrent les genoux. Il leur était défendu de prononcer un seul mot. Dès que l'un d'eux voulait poser une question ou faisait entendre une plainte, il recevait un coup de crosse ou d'éperon dans les reins, accompagné d'un « *Stillschweigen* » qui ne laissait place à aucune réplique.

Vers 8 heures, on leur permit de s'asseoir. Le groupe, en fer-à-cheval, s'augmenta de six autres prisonniers civils amenés des villages voisins et qui, à mots étouffés, racontèrent à leurs compagnons de Warsage des choses terrifiantes. Et puis, quand l'obscurité fut venue, arrivèrent deux jeunes filles de Berneau qui, pendant des heures, avaient erré à l'aventure, hagardes, l'esprit hanté de visions d'horreur : leur vieux père fusillé sous leurs yeux dans le jardin de la maison, leur mère blessée au sein d'un coup de baïonnette avec leur jeune frère dans le temps qu'elle voulait s'interposer, suppliante.

Elles étaient à peine arrivées que, sur l'ordre d'un officier, on fit lever six des prisonniers de Warsage; on leur annonça qu'ils allaient être exécutés. C'étaient Leuten, Lamberts, Teheux et les trois frères Franck. Ils protestaient de leur complète innocence, suppliaient, se lamentaient, réclamant en vain un interrogatoire, une instruction en règle : ils ne savaient pas ce dont ils étaient accusés, ignoraient encore qu'un officier avait été tué devant la maison aux volets clos. Un seul ayant « avoué » répondit : *oui* à toutes les questions posées en un mauvais français. C'était Teheux, un simple d'esprit, « l'innocent du village ». Ils furent conduits à cinquante mètres du groupe, on leur enleva leur veston, fendit leur chemise par derrière pour mettre le dos à nu. Ils tombèrent bientôt après, la face contre

terre, frappés de plusieurs balles chacun. Quelques soldats vinrent annoncer aux survivants atterrés qu'ils seraient fusillés à leur tour le lendemain à 4 heures du matin. Ils passèrent la nuit assis, agenouillés ou couchés, sous la garde de nombreuses sentinelles. Après de courtes ondées, la nuit avait fraîchi. Les deux jeunes filles avaient été placées un peu à l'écart ; on leur avait donné une botte de paille et une couverture. Elles ne cessaient de pleurer, de sangloter, d'implorer la pitié des soldats. Quant à leurs compagnons, qui ne pouvaient pas plus qu'elles trouver le sommeil, ils se taisaient résignés, prêts à mourir. Toute la nuit, ce fut autour d'eux un va-et-vient continuel de soldats et d'officiers qui venaient voir les condamnés à mort. Beaucoup ricanaient, lancaient aux malheureux des outrages. Les sentinelles disaient aux visiteurs : « Die Kerle werden bald kaputgeschossen » ; et, désignant l'un ou l'autre de leurs prisonniers : « Celui-là sera pendu : pour un tel coquin les balles sont trop coûteuses. »

A un moment donné un officier, grinçant des dents, dit au bourgmestre : « Ihren kleinen Kōnig, der sofiel für die Franzosen hält, den Kerl werden wir kriegen. » Un autre, qui l'accompagnait, ajouta sur un ton dédaigneux : « Ja, und alle diese kleinen Länder, die musst man abreiben. »

De temps en temps, des sentinelles, l'air averti, donnaient des détails aux visiteurs sur les crimes des détenus : tantôt, ceux-ci avaient coupé une oreille à un blessé, tantôt, d'une façon plus générale, ils passaient pour couper les oreilles « aux pauvres blessés ». On ajoutait même parfois que d'aucuns avaient été surpris crevant les yeux aux soldats allemands endormis chez eux.

Vers 10 heures, les soldats, excités, se saisirent du jeune Marcel Kerf, de Teuven, qui protestait contre leurs récits avec indignation. En l'absence des officiers, ils attachèrent le jeune homme à la roue d'un caisson qui se trouvait non loin du groupe des otages. Ceux-ci l'entendaient crier de douleur au moment où l'on serrait les liens, des coups de crosse cruellement appliqués le réduisirent bientôt au silence.

Le vieux bourgmestre, qui connaissait fort bien l'allemand, comprenait tout. A la longue, il s'enhardit et décida d'intervenir en faveur de ses pauvres concitoyens. Les soldats finirent par être impressionnés par les protestations que faisait dans

leur langue ce beau vieillard qui réclamait des juges, des explications et désirait savoir de quoi ils étaient accusés. Une phrase, sans cesse, revenait dans ses propos qui les intriguait fort. Le vieux disait en effet : « Ah! Si votre empereur savait! Si je pouvais avertir mes amis allemands ! » Que signifiait tout cela ?

Au petit jour, les otages virent passer, sous bonne escorte, six hommes du pays, parmi lesquels ils reconnurent Hector Gelen et Joseph Soxhelet, de Warsage, et un vieillard de Berneau. Ils avaient la corde au cou et se rendaient au supplice. Ils avaient passé une partie de la nuit à Fouron-le-Comte, où des soldats les étaient venus injurier en allemand et en français. Un grand diable à la lippe mauvaise, aux cheveux coupés ras, leur avait dit : « Voilà six ans que j'habite votre sale pays, tas de cochons. Ah ! vous nous appeliez les Alboches. Eh bien ! vous allez voir maintenant ce que c'est que les Alboches. Et votre Sainte Vierge, en qui vous avez tant de confiance, pourquoi donc ne vient-elle pas vous délivrer ? »

Plus tard ceux des otages de Warsage qui échappèrent avec le bourgmestre à la mort devaient apprendre aussi toutes les humiliations que subirent avant de mourir trois vieillards : Dumont de Warsage, Bruyère, le maïeur de Berneau, et Michel Pousset, de Mouland, dont les cadavres ne furent retrouvés que cinq ou six mois après.

Comme le jour se levait, Fléchet comprit que les choses allaient se précipiter et qu'il devait plaider plus énergiquement la cause de ses compagnons. Il ne cessait de prendre à partie les sentinelles, les sous-officiers ou officiers qui passaient. Il désignait l'un après l'autre ses concitoyens, faisait connaître leur vie, leurs occupations quotidiennes, parlait de leur famille. L'un était le boulanger du village : il avait pendant deux jours cuit pour les Allemands. Tel autre était un ouvrier modèle, père de nombreux enfants et qui tous les jours allait à pied de Warsage à Eysden travailler à l'usine. Que leur reprochait-on ? De quoi étaient-ils accusés ? Ils ne le savaient point. Le bourgmestre continuait : « Aucun de nous ne mérite les termes de cochons, coquins, gueux, va-nu-pieds qu'on nous a si souvent décochés depuis hier. Quant à moi, s'il m'est permis de parler de ma personne, je suis ingénieur diplômé, bourgmestre de ma commune depuis 27 ans, député pour

ége depuis un quart de siècle. J'ai longtemps habité l'Alle-
agne. J'ai dirigé à Laurenburg an der Lahn d'importantes
ines et mines de plomb, de zinc et d'argent. J'étais voisin
château de Schaumburg, appartenant au duc Georges
Oldenburg, qui m'honorait de son amitié. J'étais invité à tou-
les grandes chasses du château. Et c'est ainsi que j'eus
ccasion de chasser en compagnie du prince impérial Wilhelm,
jourd'hui empereur allemand, alors étudiant à Bonn. Je
s placé deux fois à table à côté de lui. »

Il s'arrêta. Il y eut un long silence. Certains soldats parais-
ient inquiets ou stupéfaits, mais l'un d'eux, se ressaisissant,
t tout à coup en ricanant : « Der Kerl kann aber lügen. » Un
tre dit à son tour : « Il devient fou. » Et les autres d'ap-
ouver ; mais un officier, qui s'était tenu à l'écart, imposa
ence aux soldats. Cependant, Fléchet, enhardi, continuait,
nnant des preuves, des références : à cette époque, le major
ron Von Liebenau et le lieutenant baron von Jacobi étaient
tachés à la personne du prince impérial. « L'*Oberfœrster*
ilhelm Meyer, l'organisateur des chasses de Schaumburg,
ulait toujours que je fusse le voisin de battue de votre empe-
ur. » Il n'eut garde d'ajouter que le prince, mauvais tireur,
cause de certaine infirmité trop remarquable, avait besoin
un bon fusil à côté de lui. Cette fois le monologue resta sans
ho. Tout à coup, le bourgmestre reconnut dans un groupe
officiers qui passait deux automobilistes qu'il avait accueillis
réconfortés l'avant-veille à sa ferme. Il les héla. Ils eurent
le voyant un haut-le-corps : « Comment ? Vous ici, mon-
eur le Bourgmestre ? demanda l'un d'eux. Et pour quelle
ison ? »

« Croyez-bien que ce n'est pas pour mon bon plaisir, répon-
t Fléchet avec un sourir amer. Nous ignorons encore pour-
oi nous sommes ici. Dites à vos supérieurs comment vos
oupes ont été accueillies chez moi. »

L'Allemand promit de s'en occuper immédiatement. Puis
grand Feldwebel, qui avait écouté avec attention les souvenirs
jeunesse du bourgmestre, se pencha à l'oreille de celui-ci et
i dit à voix basse : « Monsieur le Bourgmestre, moi aussi,
vais m'occuper de cela. » Et il s'éloigna. La plupart des
ages, de nouveau, paraissaient frappés de stupeur, engourdis.
Deux d'entre eux priaient à voix basse. Le vieux maïeur n'a-

vait pas confiance dans les promesses que venaient de lui faire le Feldwebel et son hôte de la veille. Il s'apprêtait à mourir, souffrant surtout à la pensée que sa mort causerait de la peine aux siens, à ses amis, à la pensée aussi que peut-être son pays, sa chère Wallonie, devrait longtemps gémir sous le joug des barbares qu'il voyait à l'œuvre. Et puis, il se souvint qu'il avait dans son portefeuille vingt-cinq coupons d'actions d'une société anonyme belge ; ces coupons, de 25 francs chacun, étaient payables à Liége depuis le 1er juillet. Il se dit qu'après sa mort les Allemands fouilleraient son cadavre, trouveraient les 25 coupons qu'ils pourraient aller toucher à Liége. Il ne voulut pas augmenter de cette somme de 500 francs la fortune de l'Allemagne et, discrètement, adroitement, sans être remarqué par la sentinelle, il prit les 25 coupons dans son portefeuille, les déchira en petits morceaux, en grattant la terre avec ses ongles qu'il enfouit à côté de lui.

Un soldat lui apporta une timbale de café noir : le café du condamné. Il venait à peine de l'achever qu'un grand mouvement se fit autour de lui, parmi les soldats. Il vit ceux-ci rectifier la position, saluer et, s'écartant, livrer passage à un vieil officier Oberst ou général, qui, s'adressant à Fléchet, lui demanda d'une voix coupante : «Sind Sie der Herr Bürgermeister? » Fléchet voulut se lever par politesse, mais un soldat, d'un coup de crosse, le fit retomber. L'officier, debout, les épaules un peu voûtées sous l'ample manteau gris, attendait, silencieux. Visage aux traits durs, impassibles : sous le regard des yeux d'un bleu d'acier qui avaient à la fois quelque chose de triste et de cruel, les otages baissaient la tête. Mais le bourgmestre comprit que l'instant était décisif. Il renouvela son plaidoyer, établit sa parfaite innocence et celle de ses compagnons survivants, demanda qu'on leur fît connaître ce dont ils étaient accusés. Enfin, il redit ses souvenirs de Laurenburg et de Schaumburg, qui semblaient avoir impressionné le Feldwebel. L'officier écouta sans un geste, sans une parole. Au bout d'un quart d'heure, il s'en alla, toujours silencieux, sans avoir posé aux otages la moindre question. Les malheureux retombèrent dans leur prostration : autour d'eux, les soldats causaient à voix basse en regardant le vieux bourgmestre à la dérobée. Vers 7 heures, le grand chef revint. Il s'approcha du bourgmestre et lui dit en allemand : « Vous ne serez pas fusillé, mais emmené en Allema

ne comme prisonnier. » Le maïeur remercia, protestant en-
re de leur complète innocence à tous et demandant la grâce
ses compagnons. L'officier s'écarta de nouveau et fit les
nt pas non loin de là, l'air maussade et préoccupé. Tout à
up, il se retourna et marcha droit sur le groupe des ota-
s. D'un signe, il indiqua au vieux Fléchet qu'il pouvait se
ver, puis il dit tranquillement : « Sie sind frei », et lui
donna de partir. Comme le maïeur, gracié, implorait une fois
plus la libération de ses concitoyens, l'officier répondit
vement, presque fâché : « Nein ! Unmöglich : ils vont être
ndus. » Le bourgmestre, les yeux pleins de larmes, serra
s mains aux condamnés dont la plupart sanglotaient bruyam-
ent et il partit. Il avait fait à peine une centaine de mètres
ns le direction de la frontière hollandaise, toute proche,
i'il se sentit empoigner rudement par le bras : il se retourna.
était un soldat qui lui ordonnait de revenir en arrière.
Sans doute, l'Oberst avait-il changé d'avis. Tant pis ! Il aimait
ieux ça : aucune différence ne serait faite entre les otages !
eux-ci avaient déjà disparu, emmenés vers le lieu du supplice,
l'exception du vieux Geuden, le cantonnier, qui se précipita
ut tremblant sur le bourgmestre. Un jeune lieutenant, d'une
oix rogue, dit à celui-ci : « Vous connaissez cet homme, n'est-
pas ? Est-il honorable, digne de foi ? » Le maïeur répondit
vec empressement et assurance. « Il est libre », dit le jeune
eutenant, l'air furieux, « qu'il s'en aille avec vous. Weg ! » Ce
rent les seuls otages de Warsage qui échappèrent au mas-
acre.

LOUIS PIÉRARD.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

M. Croquant et la guerre.

III. — Dialogue.

— Mon neveu, qui est poilu dans l'Argonne, disait l'abbé Curculion, m'a rapporté, lors de son congé de quatre jours, une collection bien singulière. Il croyait me faire plaisir, il m'a épouvanté. Je dis poilu, parce que c'est plus noble, mais il est en réalité brancardier...

— Ah ! les brancardiers ! dit M. Croquant.

— Mais, mon ami, reprit l'abbé Curculion, il va chercher les morts et les blessés quand les dernières balles bourdonnent encore...

— Il vous l'a dit !

— Si bien qu'un de ses copains de brancard a eu l'oreille emportée...

— Ah !

— Vous voyez ! Au front, tous les métiers sont dangereux, c'est-à-dire nobles. Où en étais-je ? Oui, il m'a rapporté une collection de médailles, agnus Dei, prières et autres choses de piété trouvés sur les morts, à la place du cœur... C'est là qu'ils les mettent... Vous entendez ? Sur les morts.

— Alors, cela ne préserve pas ?

— Heureusement, car où serait le courage, s'il suffisait de porter une amulette...

— Mais je vous ai vu en distribuer ?

— Des douzaines, achetées à la grosse, rue Saint-Sulpice. Ah ! c'est aujourd'hui un bon commerce que celui de la mort.

— Mais, dit M. Croquant, ce neveu est donc un impie ? C'est un cadeau ironique à faire à un prêtre.

— Non, pas d'ironie. Mon neveu, Hyacinthe Curculion, est un cœur simple. Il voulait m'édifier par cet exemple de la piété des soldats. Lui aussi, il sait bien que cela ne préserve pas. Nous avons peut-être tort de laisser croire que c'est plus efficace que les cuirasses. Qu'en pensez-vous ? Je ne puis pourtant pas dire aux pauvres soldats que ce qui règle la vie et la mort dans les batailles, c'est « le sort des dés », ce qui est l'évidence même.

— Pourtant...

— L'évidence même, mon bon ami, et vous êtes trop intelligent our en douter.

— Sans doute, répondit, flatté, M. Croquant, mais moi je n'en ends pas et je peux bien croire...

— Je ne les vends pas, dit Curculion, je les donne. Mais ma tris-esse est qu'on me les demande et que je ne puisse les refuser. Voyez-ous, mon cher Croquant, je ne suis pas un mauvais prêtre, moi, je 'en ai pas l'étoffe. Aussi ma conscience souffre et mon neveu, qui st trop jeune encore pour que je puisse le détromper, a exaspéré ia souffrance jusqu'à la tristesse.

M. Croquant ne comprenait rien à l'attitude de son ami, mais, omme il l'avait traité d'homme intelligent, il sentait son estime pour i s'accroître, en même temps que son étonnement. De peur de se ompromettre, il se taisait.

— C'est ce que me disait l'autre jour mon curé, qui est un homme onsidérable et qui connaît la théologie. Moi, je ne sais que le atéchisme. Cela est suffisant pour un vicaire de deuxième classe. n condamne pour escroquerie, on réprimande, du moins, et on ;courage les négociants en cuirasses perfectionnées, mais que fai-ons-nous, en tolérant le pieux commerce des médailles pare-balles des scapulaires porte-veine, sinon de nous mettre au rang des lus détestables marchands de superstitions ? Je rougis quand je iis obligé de délivrer, contre une offrande, ces dévotieux gri-gris. sais bien, ajoutait-il, que l'on peut ne voir là qu'une intention iaritable et même patriotique, car ces choses peuvent augmenter courage d'une naïve recrue et faire qu'elle affronte l'ennemi d'un eur rassuré. L'autre jour, un Marocain qui retournait au front m'a rié de bénir un portrait de M. Poincaré découpé dans un journal, :lui du Tzar, une pièce de deux sous toute neuve, une autre i argent et une médaille de Jeanne d'Arc, don d'une bonne infir-iière qui lui avait vanté ses vertus préservatrices : « Toi *binir* out. » Est-ce que les marabouts *binissent* ? J'étais un marabout. ai *bini* les amulettes. J'ai *bini* l'homme aussi et son copain, un ieu de Belleville, qui ne le demandait pas, mais qui ne s'est pas arté. Je *binirais* du crottin de cheval. Ainsi parlait mon curé qui :t un homme d'esprit et théologien distingué. Que voulez-vous, moi ii n'ai pas d'esprit et qui ne suis pas théologien, moi *binir* tout.

M. Croquant écarquillait les yeux pour toute réponse.

— J'ai confiance en celle-là, et vous aussi, tout le premier, je pense ? t-il enfin en montrant sainte Geneviève.

— Moi *binir* tout, moi confiance en tout, dans le caporal qui passe, ans sainte Geneviève, dans le maréchal des logis qui disait hier, omme je le croisais : « On les aura, b. de N. de D., on les aura, s cochons ! Je n'y retourne que pour ça. » J'avais envie de lui

offrir une médaille pour me faire dire les injures que je mérite. Mais on ne dit plus d'injures aujourd'hui. Chacun pense comme tout le monde et le ratichon que je suis pense comme le coltineur de la Villette, qui pense comme l'archevêque.

— Ah ! s'il n'y avait pas le pape, dit M. Croquant, on serait tous frères.

— Vous y revenez ? dit, avec un peu d'ironie dans la voix, l'abbé Curculion. Nous autres, allez, nous n'y pensons guère. Mais, voilà l'heure du salut, mon bon Croquant, je me sauve.

— Alors, c'est vrai que vous ne croyez pas aux médailles, vous ?

— Ne le dites à personne, répondit l'abbé Curculion. D'abord, je n'en suis pas bien sûr, puis cela ne convient pas à mon état. Il faut vivre avec noblesse dans celui où la Providence vous a placé et je n'ai garde d'oublier que je suis catéchiste à S. A. Mais nous sommes dans des temps si singuliers, tous les esprits sont tellement courbés sous une règle commune qu'avant de croire aux philactères, comme aussi avant de rejeter une superstition si commune, il faut se demander si on ne contrevient pas aux intérêts de l'Etat. Je ne m'en suis pas encore informé. C'est pourquoi faisons, je vous prie, le silence sur cet entretien.

Croquant, en plus des yeux qu'il tenait encore démesurément écarquillés, ouvrait maintenant la bouche avec inquiétude.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, dit enfin l'abbé Curculion, qui eut pitié de lui. Et avec un signe de la main, il s'éclipsa.

REMY DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Hamelle : *La Querelle des Communes et des Lords*. Préface de M. Augustin Filon. Plon-Nourrit, s. p. — Hennebicq (Léon) : *Genèse de l'Impérialisme anglais*. Alcan, 6 fr. — Charriaut (Henri) : *La Belgique terre d'héroïsme*. Flammarion, 3 fr. 50. — Albin (Pierre) : *D'Agadir à Sarajevo*. Alcan, 3 fr. 50. — Dr Cabanès : *Folie d'Empereur*. Albin Michel, 3 fr. 50, ill. — Miss Topham : *Souvenirs de la Cour du Kaiser*. Delagrave, 3 fr. 50. — Memento.

Je retrouve deux ouvrages sur l'Angleterre dont l'intérêt n'est guère, en ce moment, que rétrospectif. Mais il est toujours à propos de se rappeler ce qu'étaient les choses *avant*. L'un de ces livres : **La Querelle des Communes et des Lords**, porte en épigraphe ces mots : Quo vadis, Britannia ? Mon Dieu, elle va, ou elle *allait*, à la démocratie. C'est cette évolution, résumée par la lutte des deux Chambres, que raconte, avec agrément et compétence, le volume de M. Paul Hamelle. On se souvient que les Communes eurent le dessus : et l'Angleterre va, ou allait, à la démocratie. C'est donc la force, la valeur d'une démocratie, que la guerre, en Angleterre comme en France, met actuellement à l'épreuve. La pierre de touche se trou-

sera valoir également pour les deux pays, — bien que l'Angleterre n'ait pas autant que la France, me semble-t-il, jugé indispensable d'appliquer à outrance les formules représentatives, en ce temps de formidable crise où les formules ne sont plus grand'chose. M. Asquith, avec raison, a tenu aux Communes un langage qu'un ministre français hésiterait à adresser à la Chambre. N'importe, l'Angleterre, elle aussi, comme démocratie, offrira, sans doute, la guerre aidant, un spectacle des plus instructif.

L'autre ouvrage : **Genèse de l'Impérialisme anglais,** nous montre, pittoresquement systématisée, la formation de cet Impérialisme, depuis le XVI[e] siècle et la guerre espagnole jusqu'à Disraéli. Cet historique est plein d'idées brillantes, de faits exposés avec un relief particulier. Je vois que M. Hennebicq s'entend à en dégager la signification, ou la suggestion, synthétique. Je ne puis que signaler en ce moment ce volume où il y a d'intéressantes recherches, des rapprochements ingénieux, de la couleur, de la verve. La lecture en sera bonne à reprendre, quand les événements qui se préparent lui auront fourni son dernier chapitre, sa conclusion. Je trouve de curieux détails sur les rapports de Cromwell avec les Juifs. C'est une des dates de la genèse de l'Impérialisme, Cromwell représentant le protestantisme bourgeois et commercial, et les Juifs la puissance financière. On sait que Cromwell, malgré son esprit pratique, les écarta, tout en accordant une pension à Manasseh-ben-Israël, leur porte-parole. L'accord des deux efforts, indiqué dès cette époque, ne se fera pleinement que sous Disraéli. Et maintenant, la suite ? Depuis Disraéli jusqu'à..? Point d'interrogation énorme. Après la guerre ! On verra ! La guerre ! Tous les grands courants de l'histoire passent actuellement par ce formidable Niagara. Il sera intéressant de les rechercher demain, après leur *saut!* Lesquels arrêtés? Lesquels précipités dans de nouveaux lits?

On souscrit avec le plus profond respect, avec l'émotion la plus vive, à l'hommage que le livre de M. Henri Charriant apporte à **la Belgique, terre d'héroïsme**. On ne peut parler avec détail, comme le fait M. Charriant, de ce qui s'est passé en Belgique au mois d'août 1914 et depuis, sans que chaque ligne soit une glorification. Il y a eu en Belgique, accompli par ce valeureux peuple, un fait de *force*, un haut fait de force. C'est cela qui retient infiniment l'attention, c'est cela qui ne périra pas, qui se développera en tant que force et vie. Les Belges étaient dans leur droit comme nul n'y fut depuis le commencement du monde, mais, ce qui vaut encore mieux, ils se sont montrés forts, ils ont arrêté quinze jours l'Allemagne. Voilà le fait positif, dont l'exemple peut valoir pour tout autre petit pays qui se sent une âme de Belgique!

Pauvre Belgique! Elle aura payé les fautes d'une Europe qui a

vécu quarante ans dans l'inintelligence et l'aberration ! Comment, quarante ans durant, l'Europe a-t-elle pu laisser se développer, tout à son centre, une puissance militaire comme celle de l'Allemagne ? Cela résume tout ce qu'on peut dire de son incapacité. La Révolution française l'avait surprise, un volcan soudain avait éclaté, les vieux gouvernements monarchiques, avec leurs formules alors vidées de tout contenu vivant, s'étaient trouvés pris à l'improviste. Mais aujourd'hui ! L'on a eu quarante ans pour voir venir le péril germanique, et on ne l'a pas vu venir. Les formules démocratiques se sont trouvées aussi vides, aussi vaines que jadis les formules monarchiques, avec cette différence, peu à leur honneur, qu'elles eurent du temps pour devenir un peu moins creuses ! Non, décidément, la Démocratie, c'est le néant ! C'est le troupeau conduisant le berger, c'est le monde renversé, c'est le désordre, l'inanité et l'imbécillité organisés !

« Le droit contre la force », ces mots, inscrits sur la couverture de ce livre, ne sont qu'une pitoyable pétition de principe, lorsque le droit n'a pas su créer sa propre force. Acceptons-les pour la Belgique, dont le sacrifice, qui se trouvera d'ailleurs efficace à la longue, dépasse tout ce qu'il y eut jamais de grand : mais si nous considérons le reste de la terre d'Europe, de cette vieille terre moralement ensemencée pourtant de tous les positifs enseignements de l'histoire, repoussons résolument le prestige mensonger de ces mots, arrière la métaphysique humanitaire ! Visons un peu moins haut, et, plus prosaïquement, occupons-nous d'avoir la force, — la force qui inclut le droit, car il y a un mérite moral à créer la force.

L'Europe, avec son pacifisme, ses Congrès de la paix, ses palais de La Haye... Eh ! je le demande à tout esprit lucide, qui ne sent, qui n'a senti que tout cela n'aboutissait qu'à user les intelligents sur les médiocres, les originalités sur les vulgarités, les individus sur les foules ! La déperdition des forces morales et intellectuelles ainsi produite peut se mesurer aujourd'hui. Pacifistes, à force de présenter la guerre comme le plus incongru et le plus improbable des mythes, vous avez énervé la résistance et abouti, faute de l'avoir résolument envisagé et de lui avoir fait sa mesure, à rendre le fléau de la guerre plus horrible. Au lieu de fonder des palais de la paix, le tsar aurait mieux fait de fondre des canons. Il aurait autrement mieux servi la cause de la paix. Cet autocrate, influencé par les illusions démocratiques, peut se flatter d'avoir quelque peu contribué à émousser le sentiment de la réalité en Europe ! Et puis, la vie est là, et la vue de la vie est un enseignement inépuisable : on discernait très bien que l'égoïsme des appétits, des privilèges, se servait de ces formules endormeuses du pacifisme et de l'humanitarisme pour se satisfaire plus à l'aise. La réalité des jouissances, des riches-

es et des vanités : il y avait cela ; et il n'y avait aucun désir réel
e justice, ni aucun sens de la véritable vigueur ; il y avait, pour
out le reste, des irréalités, des chimères, toutes sortes de moyens,
rgement utilisés, de proscrire les questions vitales et de produire
ncapacité spirituelle. J'écris ces lignes sous le coup de l'émotion
ıscitée en moi par la prise de Varsovie, et cela sans doute pas-
ionne quelque peu mes expressions. Mais quant à la façon de voir
posée ici, je l'ai toujours eue, et ce n'est pas maintenant, hélas !
ie j'y puis renoncer.

L'ouvrage de M. Pierre Albin, **D'Agadir à Sarajevo**, sera lu
mme une préface aux événements actuels. L'auteur y donne l'his-
rique des faits principaux qui marquent cette période préparatoire.
es déceptions allemandes touchant le Maroc et la Libye; les victoi-
s balkaniques renouvelant la hantise du « péril slave »; les lois
ilitaires votées en Allemagne et en France ; la mission Liman von
nders à Constantinople, véritable protectorat allemand en Turquie ;
démêlés de l'Autriche et de la Serbie ; enfin les derniers événe-
ents : la mort de l'archiduc François-Ferdinand, les déclarations
guerre, le jeu des alliances. Ces faits eux-mêmes correspondent à
s évolutions d'idées, d'opinions, d'intérêts, dont chaque nation fut
théâtre. Les exposés que donne à cet égard M. Pierre Albin sont
taillés. Le livre, dans son ensemble, apparaît comme un tableau
s causes multiples qui ont amené l'Europe à la guerre.

M. Cabanès ne croit positivement pas à la santé morale de l'Em-
reur allemand. Et il y croit si peu qu'il n'hésite pas à intituler ce
re : **Folie d'Empereur**. Il y a une névrose de la puissance.
ur M. Cabanès, de toutes les têtes couronnées, Guillaume II était
moins capable d'y échapper. Si j'en crois M. Cabanès, on a un
mme sans cesse excité par la conscience qu'il a de son immense
uation, et cette excitation, chez un individu mal équilibré, prend
caractère nettement morbide. Telle est, en résumé, l'opinion de
tre docteur.

Sans être très détaillée, son « observation » de Guillaume II pose
principales questions sur lesquelles le jugement de l'histoire
idera, ou ne décidera pas. Il se peut que Guillaume II n'en reste
moins comme un homme de valeur. Qu'on l'exècre tant qu'on
ıdra, et tant qu'on devra, ceci est une autre question. Ce qui ajoute
l'intérêt à ce « portrait », c'est la longue étude des ascendants de
illaume II, qui le précède, l'introduit. Nous avons ainsi toute une
toire pathologique de la dynastie des Hohenzollern, et dont la lec-
e est des plus intéressantes. En appendice, se trouve un portrait
phologique du Kaiser, par M. Edouard de Rougemont, le gra-
ologue connu.

Miss Topham, qui publie des **Souvenirs de la Cour du**

Kaiser, a vécu à Potsdam comme institutrice de la fille de Guillaume II, qu'elle a plus ou moins approché. Chez son élève tout d'abord, en rapportant certains traits d'elles, elle a pu noter « le caractère impulsif des Hohenzollern ». Constatation de toute première importance, il me semble. On peut se reposer sur des observations de ce genre. En ce qui concerne Guillaume II, quoique l'objet soit ici plus distant, l'opinion de Miss Topham me semble avoir également de l'intérêt. La voici :

« L'Empereur n'a jamais eu, que je sache, la réputation d'être un diplomate. Et cependant, il se croit plein de finesse et s'imagine voir plus loin que la plupart de hommes. Il est aveuglé par ses facultés brillantes, mais versatiles. Il n'a jamais pu acquérir la tolérance ni la largeur de vues d'un homme qui sait ne pas considérer uniquement les choses de son point de vue particulier. Lui, au contraire, n'admet que son opinion et il juge de tout superficiellement. Il est doué d'une merveilleuse mémoire des faits, d'où il déduit de hâtives conclusions. Sa décision trop prompte repose presque exclusivement sur un jugement, des désirs et des expériences personnelles. Il ne prend ni le temps ni la peine de réfléchir, de peser les conséquences de ses actes et, malheureusement, il n'est entouré que d'esprits médiocres. »

Memento. — *Revue Historique* (mars-avril 1915). Abbé A. Degert : Le chapeau du cardinal de Richelieu. — Robert André-Michel : Le développement des villes dans le Comtat-Venaissin. Avignon au temps des premiers papes. — Paul Thomas : Lettres de Thierry Gherbode (Flamand, Conseiller des ducs de Bourgogne au commencement du xve siècle). Bulletin historique : Histoire de France, xvie et xviie siècles, par Henri Hauser. Histoire de Prusse : publications de l'année 1913, par G. Gautier. *Id.* (mai-juin 1915). Ferdinand Lot : Les Migrations Saxonnes en Gaule et en Grande-Bretagne du iiie au ve siècle. — Augustin Flèche : Le cardinal Humbert de Moyenmoutier, étude sur les origines de la réforme grégorienne. — G. Monod : Le Rôle de Paris dans la France du Moyen-Age. — W.-M. Kozlowski : Kociuszko et les légions polonaises en France (*1er article*). — Lina Bémont : Un chant de haine contre l'Angleterre, Bulletin historique : Antiquités romaines (1913-1914), par J. Tantin. Dans les deux numéros : Comptes-rendus critiques et Bibliographie.

La Révolution française (février-mars 1915). La paix future, d'après la Révolution française et Kant, par A. Aulard. Les élections à l'Assemblée législative de 1791 : les élus et leurs mandats, par A. Méry. Les origines de la Chouannerie dans le département des Côtes-du-Nord, par L. Dubreuil. Projet d'un dictionnaire de la Révolution, par R. Bonnet (avec supplément à perte de vue !). Edm. Champion, par A. Aulard. La guerre des tranchées il y a soixante ans (compte-rendu), par M. V. Gœdorp. — *Id.* (avril-mai 1915). Patrie, patriotisme avant 1789, par A. Aulard. Les origines de la Chouannerie dans les Côtes-du-Nord (*suite*), par Léon Dubreuil. Barthélemy Saint-Hilaire et l'unité allemande, par Paul Raphaël. Circulaires du Ministre

l'Instruction publique sur la tradition orale et sur la réunion des docu-
ents relatifs à la guerre (cela me paraît se perdre un peu dans le détail).
Id. (juin-juillet 1915). Doctorat de M. Benaerts : Le régime consulaire
Bretagne ; Les Commissaires de Napoléon Ier en 1814. Patrie, patriotisme
us Louis XVI et dans les Cahiers, par A. Aulard. Un précédent d'adop-
on nationale : les combattants des Trois Glorieuses, par Ferdinand Dreyfus.
conventionnel Baudot et la Biographie nouvelle des contemporains, par
Bonnet. Dans les trois nos, notes de lecture, documents, chronique et
bliographie.

Annales Révolutionnaires. Octobre-décembre 1914 (paru en mars 1915),
enri Léon, N.-A. Boulanger, 1722-1759, II. Les œuvres posthumes. René
rge : Un épisode de la journée du 12 juillet 1789. Camille Desmoulins au
rdin du Palais-Royal. Groenblad et Stenbock, Hans Glagau : Les nouvel-
lettres de Marie-Antoinette. G. Vallée : L'école centrale de la Vienne.
95-1805. Décembre-Alonnier : Lettres inédites sur la seconde théophilan-
ropie publiées par Albert Mathiez. Notes et Glanes. Bibliographie. Chroni-
ie.

Revue Historique de la Révolution Française et de l'Empire. Juillet-
ptembre 1914 (paru en avril 1915). Guillotin : Lettres inédites à Benja-
in Franklin (Ça a l'air d'un titre pour un essai d'humour !) (1787-1788),
bliées et annotées par M. Ch. Vellay. Frédéric Barbey : Félix Desportes
la réunion de Genève à la France en 1798. Dr Payenneville : Marat et
Académie de Rouen. L. Peise : Rovère et le marquis de Sade. — *Id.*
tobre-décembre 1914. P. M. Favret : Le procès des papiers de Courtois
831-1833). Gabriel Vauthier : Fourcroy, conseiller d'Etat. Roberto Cessi :
nile Gaudin et la politique française à Constantinople en 1792. Dans les
ux numéros : Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : Lettres inédites
marquis de Gallo (1789-1806), publiées et annotées par M. le comman-
ut Weil (*suite*). Mélanges et documents. Notes et glanes.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier-février 1915). Edouard
iault : Une conception nouvelle de la politique extérieure de Napoléon.
M. Pierre Muret). Paul Marmottan : Le voyage de la Grande-Duchesse
isa à Paris en 1810 (*Première partie*). Ernest Mayer : La responsabilité
Napoléon III dans la faillite de l'artillerie française en 1870. Mémoires
Documents. Bulletin historique. Notes et Nouvelles.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Encore la Science allemande. — La Physique mathématique ; opinion de
Duhem.

Il y a plusieurs façons de combattre; de même il y a plusieurs
çons de faire la science.

Voyez cette armée qui s'avance à la conquête d'un pays ; elle défile
mme en une revue ; les régiments sont alignés avec une impecca-
e régularité ; chaque homme tient exactement le rang qui lui a
é attribué; malgré les obstacles, sous la mitraille, elle avance encore.

Ceux qui la dirigent appliquent, à chaque instant, les règles immuables qui leur ont été enseignées ; et les soldats ne font qu'obéir aux commandements sans les interpréter. Tout autre est l'allure de ces tirailleurs lancés à l'assaut d'une position difficile ; on les voit effectuer des bonds soudains et imprévus, se glisser habilement parmi les obstacles, éviter les projectiles ; chaque soldat obéit à un ordre, celui d'enlever la position, mais pour arriver au but il choisit les moyens qui lui semblent les plus favorables.

Il y a là deux façons opposées de combattre ; les Allemands excellent dans la première, et les Français dans la seconde. Et les deux mêmes allures se retrouvent quand il s'agit de la conquête des vérités scientifiques. Il y a des esprits prudents et disciplinés, qui passent d'une proposition à la suivante en obéissant rigoureusement aux règles inflexibles établies par la Logique ; ils construisent des chaînes, auxquels il ne manque aucun chaînon, et ce sont ces chaînes qui leur servent de guides. Il y a d'autre part des esprits audacieux et moins disciplinés, qui, dans le domaine des recherches scientifiques, se meuvent avec une grande souplesse ; ils bondissent d'une vérité à l'autre ; ils se glissent et s'insinuent « entre les objections multiples qui défendent l'abord d'une vérité ».

M. Duhem, dans son livre : **la Science allemande**, — dont j'ai promis à mes lecteurs de reparler, — se complait à peindre de tels contrastes, et tour à tour il oppose la méthode déductive à la méthode intuitive, l'esprit de géométrie à l'esprit de finesse, la mentalité des savants allemands à la mentalité des savants français. Tout cela n'est pas bien neuf, et sent la Rhétorique, mais l'éminent professeur de Bordeaux est un esprit très original ; il a su éviter de tomber dans la banalité et écrire quelque chose de solide et d'intéressant.

Pour lui, l'Allemand est très apte à l'emploi de la méthode déductive, mais faiblement armé pour la connaissance intuitive. L'Allemand a au suprême degré l'esprit de géométrie, mais chez lui l'esprit de finesse est rarement développé.

M. Duhem aime les comparaisons imagées :

> Vous est-il arrivé, écrit-il, à la descente d'une montagne, d'être, dans un sentier abrupt et glissant, précédé par un mulet ? Avez-vous observé les précautions avec lesquelles la bête n'avance un pied qu'après avoir soigneusement assuré les trois autres ? Avez-vous remarqué les tâtonnements par lesquels elle essaie, du bout du sabot, la solidité du roc où le quatrième pied va se poser ? Impatienté par cette prudente mais agaçante lenteur, n'avez-vous pas profité du premier élargissement du sentier pour devancer l'ennuyeux animal ?

Cet image du mulet évoque dans l'esprit de M. Duhem celle du savant allemand :

Cette lente et prudente démarche de la méthode déductive, qui n'avance que pas à pas, dont chaque progrès doit obéir à la discipline rigoureuse que lui imposent les règles de la Logique, c'est, par excellence, l'allure qui convient à l'esprit allemand. L'Allemand est patient; il ignore la fiévreuse précipitation; aussi plus nombreuses en Allemagne qu'ailleurs sont certainement les intelligences capables de forger une longue chaîne de raisonnements dont chaque maillon ait été minutieusement éprouvé.

Pour la fabrication de telles chaînes, les mathématiciens allemands ont été souvent des ouvriers merveilleux. L'algébriste berlinois Weierstrass s'est fait une spécialité, là où ses prédécesseurs croyaient avoir produit une déduction d'une irréprochable rigueur, de remplacer les parties défectueuses de la chaîne par des chaînons nouveaux ne risquant plus la moindre rupture; et il est passé maître dans l'art de découvrir les fautes de raisonnement. Mais il fut surpassé par un de ses disciples, le professeur Hermann Amandus Schwartz, qui aimait à dire : « Je suis le seul mathématicien qui ne se soit jamais trompé! »

Ne s'être jamais trompé! Cela suppose beaucoup de prudence et de minutie, et un esprit très discipliné. Ce professeur allemand devait engendrer autour de lui l'ennui. A vrai dire, je n'admire pas beaucoup cet homme, et surtout je ne l'envie pas. Ne s'être jamais trompé. Mais quel est l'esprit hardi et vraiment novateur qui ne s'est pas trompé? S'être trompé plusieurs fois me semble une excellente condition pour découvrir quelque chose de véritablement neuf. Je me méfie beaucoup des gens qui ne se trompent jamais et des esprits trop disciplinés; ce ne sont jamais des gens de progrès, et, sans s'être trompés, ils peuvent propager les pires erreurs.

§

Voici quelques exemples pris dans le domaine de **la Physique mathématique.** Le professeur Duhem, qui enseigne cette science à Bordeaux, décrit les ravages causés par l'esprit trop exclusivement géométrique des Allemands. Ceux-ci auraient réussi à créer une Physique nouvelle, mais qui ne serait qu'un tissu d'absurdités, un défi au bons sens et à la raison.

Il est, en Physique mathématique, une doctrine particulièrement difficile et compliquée; c'est la théorie de l'électricité et du magnétisme. Le génie des Poisson et des Ampère en avait mis les principes dans une clarté toute française; l'œuvre de ces grands hommes avait, avant le milieu du XIXe siècle, servi de guide aux travaux que les plus illustres physiciens allemands, les Gauss, les Wilhelm Weber, les Franz Neumann, avaient accomplis pour la compléter; tous ces efforts, inspirés par l'esprit de finesse en même temps que disciplinés par l'esprit géométrique, avaient édifié l'une des doctrines de Physique les plus puissantes et les plus harmonieuses qu'on eût jamais admirées.

Mais tout à coup des idées nouvelles ont surgi, et, prenant diverses formes, se sont insinuées dans les fondements mêmes de ce superbe édifice, et celui-ci a failli s'écrouler. Certes, il ne faut pas trop craindre ces effondrements des monuments du passé, car sur leurs ruines peuvent s'élever d'autres monuments plus en rapport avec les progrès de l'humanité. Toutefois, il y a des choses que même un esprit non réactionnaire regrette de voir disparaître : ainsi la ville de Louvain, la cathédrale de Reims..., la théorie de l'électricité et du magnétisme dont les premiers constructeurs furent Poisson et Ampère.

Les idées nouvelles, qui devaient devenir une menace pour cette théorie, sont venues, non pas d'Allemagne, mais d'Ecosse ; elles sont sorties du cerveau d'un physicien célèbre, James Clark Maxwell. Il me serait difficile de les exposer ici en quelques mots. Je dirai simplement que Maxwell chercha à étendre aux corps mauvais conducteurs les équations de la théorie mathématique de l'électricité, et à mettre ces équations sous une forme telle que l'identité entre la propagation de l'électricité et la propagation de la lumière s'y reconnût avec évidence. Maxwell lui-même sentit l'insuffisance de ses efforts pour adapter ses idées à la réalité. Celles-ci se propagèrent beaucoup plus vite en Allemagne qu'en France, où on leur fit, paraît-il, un accueil plutôt méfiant.

On accuse souvent les tendances réactionnaires des savants officiels français ; certes je ne suis pas suspect de sympathie pour de telles tendances, car je les ai toujours combattues dans mon cours et mes écrits ; mais il ne faudrait cependant pas être trop injustes : les Français ont souvent un bon sens et un esprit critique affiné qui leur permettent de voir avant les autres les absurdités et les points faibles des théories nouvelles. A-t-on en France assez raillé les idées de Darwin, alors que la nouvelle doctrine devenait un dogme de l'autre côté du Rhin ? Les railleurs n'avaient pas complètement tort : le darwinisme est en train de sombrer, après avoir conduit la plupart des biologistes dans un chemin sans issue, et après avoir éclipsé trop longtemps les idées plus fécondes de l'évolutionniste Lamarck. Peut-être aussi les Français ont eu raison d'accueillir avec méfiance les idées de Maxwell.

Ces idées s'implantèrent au contraire rapidement en Allemagne, et y subirent une véritable germanisation. Dans cette voie, on peut citer tout d'abord la tentative géniale d'un physicien allemand, Hermann von Helmholtz, chez qui l'esprit de finesse s'alliait à l'esprit de géométrie. (Il y a eu des génies en Allemagne ; personne, je l'espère, ne le conteste ; il y en aura davantage, j'en suis sûr, lorsque le souffle révolutionnaire français aura abattu le militarisme allemand, et aura permis ainsi de substituer au culte de l'organisation

de la discipline le respect des individualités.) La tentative d'Helm-
ltz n'eut d'ailleurs aucun succès en Allemagne ; les élèves
èmes du Maître n'en firent point de cas, et ce fut l'un deux,
. Hertz, qui donna à la pensée de Maxwell la forme où se com-
nt, dès lors, la science allemande, et les équations de Maxwell,
sées d'emblée, à titre de postulats, devinrent une matière à déduc-
ons ; peu importe la légitimité du point de départ, si les consé-
ences en sont déduites suivant les règles les plus rigoureuses ;
ns le cas présent, les conséquences se sont trouvées contredire, et
une manière immédiate, des vérités accessibles à tous.

Ainsi les idées de Maxwell germanisées conduiraient tout simple-
ent à nier l'existence des aimants permanents ! M. Duhem signale
aucoup d'autres absurdités auxquelles a été conduite la Physique
athématique allemande, et montre en particulier que le fameux
incipe de relativité, d'Einstein, « déconcerte toutes les intuitions
sens commun ».

§

De la lecture du livre du Professeur Duhem ressort nettement
'il y a deux phases principales dans l'histoire de chaque science :
ne phase créatrice, où les intuitions jouent le rôle essentiel, et une
ase de perfectionnement, où le langage mathématique peut déjà
re employé utilement, et se montre commode pour le jeu des déduc-
ons ; autant les Allemands ont peu donné dans la première phase,
ant ils ont beaucoup donné dans la seconde. Mais le danger est
commencer à appliquer trop tôt le langage mathématique, et à
atiquer trop tôt les déductions ; les Allemands souvent n'ont pas sû
iter ce danger. Il faut avant tout s'efforcer de dégager les diverses
riables dont dépendent les phénomènes étudiés. La Biologie est
core dans la première phase ; aussi, s'il y a beaucoup de zoologistes,
physiologistes en Allemagne, il n'y a guère de vrais biologistes ;
il est regrettable que nos zoologistes et nos physiologistes aient
op souvent, dans ces derniers temps, cherché leur inspiration en
llemagne.

Au fond, les mêmes défauts, les mêmes erreurs se retrouvent à des
grès divers dans toutes les races humaines. Il ne s'agit pas de com-
ttre une race, mais ces défauts et ces erreurs. A cet égard, l'atti-
de de nos conservateurs est opposée à celle de nos révolutionnaires.
os conservateurs haïssent les Allemands, mais, au fond, admirent
urs « qualités » de discipline, d'organisation, de méthode, de pru-
ence, de respect pour les règles établies. Nos révolutionnaires ne
aïssent aucun peuple, mais s'efforcent de détruire, ici ou ailleurs,
ut ce qui est susceptible, comme le militarisme, d'entraver les pro-
rès de l'esprit humain.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les loyers et la Guerre : Projet de loi concernant les loyers échus pendant la guerre (Chambre des Députés. Annexe au procès-verbal de la séance du 8 juillet 1915). — *Rapport sur la situation des propriétaires d'immeubles de Théâtre à Paris* (mars 1915. — Association des directeurs de Théâtres de Paris).

La guerre a créé la question des loyers. Apparemment, on n'y avait jamais songé. Pris au dépourvu, nos gouvernants ne pouvaient la trancher; ils ont eu recours à des mesures provisoires. A la veille de chaque terme, le *Journal officiel* publie un décret affublé d'un nom qui sans doute devait, dans la pensée de ceux qui l'employaient, impressionner par son aspect scientifique. Mais le *Moratorium* — puisqu'il faut employer ce mot qui semble un produit de la Kultur allemande — ne résoud rien. Il recule la difficulté et l'aggrave, voilà tout.

La question est complexe, nous en convenons, raison de plus pour l'examiner et chercher une solution. On a beaucoup discuté à ce sujet; malheureusement, dès le début de la discussion, il fut évident qu'on était en présence de deux camps ennemis et irréductibles : le camp des propriétaires et celui des locataires.

Les propriétaires, mieux habitués à défendre leurs intérêts, mieux organisés et plus ardents, ont bataillé ferme. Ils ont mené dans certains organes une campagne très habile, tenace, et qui semble leur avoir momentanément donné la victoire auprès des pouvoirs publics.

Les locataires, plus dispersés, plus résignés, dès l'instant qu'ils n'étaient pas obligés de payer immédiatement leurs termes, se sont désintéressés du débat, attendant d'un avenir vague et lointain l'exonération de cette dette qu'ils laissent accumuler sur leur tête avec une indifférence vraiment extraordinaire. « Il n'est pas possible qu'après la guerre on nous oblige à payer nos loyers arriérés. » Ils affirment cela et pensent que tout s'arrangera plus tard.

Leur erreur est grande. Pour s'en convaincre, qu'ils lisent donc le projet de loi qui vient d'être présenté au Parlement, au nom de M. le Président de la République. A peine ce projet fut-il signalé. Cependant il mérite de retenir l'attention des intéressés, et les intéressés sont nombreux, puisque ce sont tous les locataires de France.

On peut le caractériser d'un mot : c'est le triomphe du propriétaire sur le locataire.

Il institue des jurys spéciaux ayant pouvoir d'accorder des délais ou des réductions à certains locataires.

La loi à intervenir ne doit entrer en application qu'à la fin des hostilités. Jusque-là, chacun continuera donc à demeurer dans l'incertitude de ses droits et obligations réels. Lorsque le jour du règlement par ces tribunaux arbitraux sera venu, voici suivant quelles règles des délais et réductions pourront être accordés.

Tout d'abord, il ne saurait être question d'exonération totale ; la
i ne prévoit et n'autorise que la réduction.

Pourront solliciter cette réduction : les locataires d'immeubles situés
ans les régions envahies, ceux qui sont appelés sous les drapeaux,
s veuves ou héritiers de ceux qui sont morts à la guerre, ceux dont
s loyers sont inférieurs à des chiffres déterminés et variables suivant
importance des localités.

Mais, et voilà ce qu'il faut retenir, ils ne pourront solliciter la
éduction qu'à la condition d'établir qu'ils sont, par suite de la guerre,
ans l'impossibilité d'acquitter les loyers échus, même avec des
élais.

Ainsi le locataire n'a droit à la réduction qu'autant que la guerre
aura complètement et définitivement ruiné. Il doit établir non seu-
ment qu'il n'a plus rien, mais que, même avec des délais, qui pour-
aient atteindre deux ans, il est hors d'état de payer ce qu'il doit.

Un ancien proverbe disait : « Là où il ne reste rien, le Roi perd ses
roits. » Ceci est vrai pour tous les créanciers, même lorsqu'ils sont
opriétaires, et il faut convenir qu'on n'impose pas au propriétaire
n bien gros sacrifice en le condamnant à faire remise partielle de
a créance à un locataire définitivement insolvable ; et que, récipro-
uement, on ne fait pas à ce dernier un cadeau remarquable.

D'autres locataires pourront également solliciter une réduction des
oyers échus et restés impayés ; ce sont les commerçants, industriels
t autres patentés, mais à la double condition « d'établir, d'une part,
ue, par suite de la guerre, ils n'ont pu exercer leur profession ou
ue, du moins, le chiffre de leurs affaires, tel qu'il résulte de la
moyenne des trois dernières années, a subi une réduction de plus de
moitié, et, d'autre part, qu'ils sont dans l'impossibilité de s'acquitter,
même avec les délais prévus à l'article 4 ».

Ceux qui exercent une profession non soumise à la patente pour-
ont aussi demander la réduction, mais sous la même double con-
ition.

Sur ce point, le projet insiste : Dans tous les cas, il faut établir
u'on ne pourrait s'acquitter des loyers arriérés, même avec des
élais. C'est donc l'obligation, avant tout, de prouver qu'on ne pos-
ède plus rien, qu'on ne peut plus se relever, bref qu'on est complè-
ement et définitivement ruiné.

Si les locataires ne sont pas satisfaits et ne trouvent pas que le
gouvernement se montre généreux à leur égard, ils sont vraiment
xigeants.

Mais comment faire cette preuve d'une insolvabilité irrémédiable ?
Voici un commerçant, un industriel, un auteur dramatique, un ar-
iste, dont le travail a été arrêté par la guerre ; ils peuvent facilemen
lémontrer qu'ils n'ont rien gagné durant les hostilités, mais l'autre

condition également nécessaire, ils ne la rempliront qu'autant qu'ils justifieront être désormais incapables de travailler, de réaliser un gain quelconque.

En vérité, ce projet n'a rien de menaçant pour les propriétaires. D'ailleurs, après les avoir mis, par cette double condition, à l'abri des demandes de réduction, il s'occupe avec une ardente sollicitude du maintien de leurs privilèges :

Si les meubles garnissant les lieux loués ne suffisent pas pour garantir le payement des loyers arriérés, il pourra n'être accordé des délais au locataire qu'à la condition pour celui-ci de fournir caution (article 4).

— Le propriétaire pourra, si le locataire quitte les lieux loués avant le complet paiement des loyers encore dus, et sans fournir une caution jugée suffisante par le juge de paix, réaliser le gage affecté à sa créance (article 5).

— Les règles établies par les dispositions qui précèdent s'appliquent, sous les mêmes conditions et réserves, aux locataires en garni (article 6).

Il est à souhaiter que des amendements transforment complètement ce projet et en fassent une loi traitant également les intérêts des locataires et ceux des propriétaires.

§

Lorsqu'on aborde cette question de l'exonération ou de la réduction des loyers, le chœur des propriétaires levant au ciel des bras frémissants s'écrie : « Pourquoi serions-nous les seuls à supporter les conséquences ruineuses de la guerre ; c'est de la démagogie, de l'anarchie ! »

Et pourquoi serait-il plus équitable de les faire supporter par les seuls locataires, ces conséquences ruineuses ? L'industriel dont l'usine a chômé, le directeur qui n'a pu ouvrir son théâtre ne subissent-ils pas déjà des pertes considérables du fait du chômage et d'autres circonstances provenant de l'état de guerre ? Doivent-ils, en outre, payer des loyers dont ils n'ont pas profité, afin que le propriétaire, lui, ne perde absolument rien ? Quand on émet la prétention équitable d'appliquer aux propriétaires les règles de la solidarité sociale (qui institue et conserve l'ordre sans lequel il n'y aurait pas de propriété), ceux-ci affirment qu'on leur applique un traitement d'exception, tandis que ceux qui n'ont pas employé leurs économies à des placements immobiliers sont plus favorisés, ne perdent rien. L'affirmation est simplement audacieuse. Ceux qui ont placé leur fortune dans le commerce et l'industrie vont, pour la plupart, perdre, et pour longtemps, une partie de leurs revenus. Beaucoup de sociétés ne pourront, pendant les hostilités, et même après, servir des dividendes ; l'actionnaire qui ne touche pas ses dividendes n'est-il pas exactement dans la situation du propriétaire qui ne touche pas ses loyers ?

La guerre est un fléau, elle sème partout les deuils et les ruines ; faut que les propriétaires se résignent à subir le sort commun.

De la part de certains, les plaintes sont vraiment injustifiées. Il en st dont les immeubles ont acquis une plus-value considérable sans u'ils aient fait quoi que ce soit pour produire cette plus-value. Le ropriétaire n'a fait dans son immeuble aucune amélioration, il n'a squé aucune dépense, et les revenus ont augmenté, simplement arce que le cours des événements, les transformations des habitues du public, l'augmentation de la population, l'accroissement du ombre des étrangers de passage ont créé des conditions nouvelles ermettant aux propriétaires d'exiger des loyers plus élevés. Cette ugmentation de revenus apportée entièrement par des circonstances u'il n'a ni provoquées ni favorisées, le propriétaire l'a recueillie avec mpressement ; il en a profité durant de longues années ; pourquoi e lamenterait-il parce que des circonstances inverses diminuent monentanément ses revenus !

Tel est le cas des propriétaires des immeubles de théâtres à Paris. Ces propriétaires sont les plus favorisés ; ils laissent au locataire le oids de toutes les charges : impôts, taxes, réparations grosses et etites, entretien, même de la toiture. Ils n'ont point participé pour inq centimes aux embellissements de l'immeuble ni aux travaux exiés pour l'hygiène ou la sécurité. Malgré cela, les loyers des théâtres ont augmenté extraordinairement. A ces propriétaires, mollement insallés au coin de leur feu, le cours des événements favorables a aporté durant de longues années un revenu toujours croissant : aujourd'hui des événements défavorables tarissent ou diminuent momentanément le même revenu ; c'est la loi éternelle des fluctuaions ; celui que le flux enrichit doit, sans se plaindre, assister au reflux.

Cependant ce sont les propriétaires d'immeubles de théâtres — en même temps que tous les grands propriétaires — qui ont gémi le plus haut.

L'association des directeurs des théâtres de Paris a eu l'heureuse pensée de publier un *Rapport sur la situation des propriétaires d'immeubles de théâtres à Paris*. Ce rapport énumère d'abord les charges locatives. C'est bien simple ; le propriétaire laisse toutes les charges au locataire et n'en garde aucune. Telle est la règle constante. Ensuite il publie un tableau des loyers des théâtres de Paris, de 1871 à 1914. Le voici ; les chiffres sont éloquents.

Alcazar et Ambassadeurs. — En 1871, l'Alcazar avait 4.000 fr. de loyer ; en 1891, l'Alcazar 28.500 et les Ambassadeurs 28.500 fr. Soit ensemble 57.000 fr. En 1914, les deux établissements paient 85.000 fr. De là, en 25 ans, une augmentation de 49 o/o.

Ambigu-Comique. — En 1881, le loyer était de 60.000 fr. ; actuellement,

il est de 100.000 fr. Soit, en 25 années, une augmentation de 66,66 o/o.

Antoine (*ex-Menus-Plaisirs*). — En 1871, le loyer était de 40.000 fr. ; il est actuellement de 75.000 fr. Soit, en 43 ans, une augmentation de 87,5 o/o. Et quand M. Antoine prit le théâtre, le loyer était de 50.000 fr.

Apollo. — En 1908, le loyer était de 80.000 fr. ; il est actuellement de 120.000 fr. Soit, en 6 ans, une augmentation de 50 o/o.

Arts (*ex-Batignolles*). — En 1871, le loyer était de 12.000 fr. ; en 1914, de 24.000 fr. Soit une augmentation de 100 o/o.

Ba-Ta-Clan. — En 1896, le loyer était de 28.000 fr. ; il est actuellement de 80.000 fr. Soit, en 18 ans, une augmentation de 185, 7 o/o.

Bouffes-Parisiens. — En 1871, le loyer était de 45.000 fr. ; en 1889, de 60.000 fr. ; en 1914, de 75.000 fr. Soit, en 25 ans, une augmentation de 33,33 o/o.

Capucines. — En 1898, le loyer était de 12.000 fr. ; actuellement, de 36 000 fr. Soit, en 16 ans, une augmentation de 200 o/o.

Cluny. — En 1866, l'immeuble fut acheté par M. Larochelle 250.00 fr., ce qui donnerait, vers 1871, un loyer de 15.000 fr. Le loyer actuellement est de 38.000 fr., ce qui fait une augmentation de 153 o/o.

Déjazet. — En 1871, 13.000 fr. ; en 1914, 25.000 fr. Augmentation de 108 o/o.

Eldorado. — En 1874, 84.000 fr. ; en 1914, 97.000 fr. En 40 ans, augmentation de 15,5 o/o.

Gymnase. — En 1871, 90.000 fr. ; en 1914, 150.000 francs. En 43 ans, augmentation de 66,66 o/o.

Jardin de Paris. — En 1875, 15.000 fr. ; en 1914, 50.000 fr., plus 5 o/o sur les recettes de 300 à 400.000 fr. et au-dessus. Soit au principal, en 39 années, une augmentation de 233,33 o/o.

Olympia. — En 1893, 135.000 fr. ; en 1914, 267.000 fr. Soit, en 21 ans, une augmentation de près de 100 o/o.

Palais-Royal. — En 1871, 67.000 fr. ; en 1914, 115.000 fr. Soit, en 43 ans, une augmentation de 71, 6 o/o.

Renaissance. — En 1873, 60.000 fr. ; en 1914, 85.000 fr. Soit une augmentation de 41, 7 o/o.

Scala. — En 1906, 77.000 fr. ; en 1914, 112.000 fr. Soit, en 8 années, une augmentation de 45,3 o/o.

Variétés. — En 1871, 70.000 fr. ; en 1914, 160.000 fr. Soit, en 43 ans, une augmentation de 128,57 o/o. (En 1867, l'immeuble fut acheté un million cinquante mille francs. On voit que le placement a été productif.)

Vaudeville. — En 1871, 110.000 fr. ; en 1914, 175.000 fr. Soit, en 43 ans, une augmentation de 59,09 o/o.

En vérité, si l'un de ces fortunés propriétaires, pendant la guerre, perd tout ou partie de ses loyers, sera-t-il une victime plus à plaindre que le directeur du théâtre, que les acteurs et les auteurs dramatiques ?

Donc, il convient que le Parlement ne se laisse pas abuser par les plaidoyers habiles et fréquents que les propriétaires nous font entendre. Ils voudraient entretenir cette illusion que la propriété immobi-

lière représente seule la Propriété ; qu'elle a la prééminence sur tous les autres droits et les autres intérêts ; qu'on ne peut élever sur elle que des regards soumis et qu'est sacrilège la main qui ose la toucher.

La propriété immobilière est un droit qu'il faut respecter, certes, mais pas au point de lui sacrifier des intérêts qui, à tous égards, méritent eux aussi d'être protégés.

JOSÉ THÉRY.

LES JOURNAUX

La Flotte aérienne de Wells (Le Temps, 5 août). — *Les Prophéties de Wells* (Le Temps, 30 juillet). — *L'Ivrognerie des étudiants ecclésiastiques allemands* (Le Cri de Paris, 15 août 1915). — *La Jeunesse* (La France, 11 août).

M. Joseph Galtier nous raconte dans *le Temps* sa visite à H.-G. Wells, et comment il a pu interroger, comme il dit, « le spectateur attentif du drame scientifique de la guerre actuelle sur le projet qu'elle lui a inspiré » : cette flotte aérienne composée d'une multitude d'avions que Wells a préconisée. Et voici les paroles du grand romancier anglais qu'il nous apporte :

L'aviation a rendu de grands services ; elle est appelée, à mon avis, dans cette guerre, à en rendre de plus grands encore. Elle est sortie de la période d' « exhibition » des débuts pour en venir, et avec quelle vitesse, à la période de rendement militaire. Les résultats acquis m'ont amené à rêver — et ce rêve sera la réalité de demain — d'une véritable flotte, d'une flotte innombrable, capable de raids hardis et répétés. Il y a, vous le savez, deux espèces d'aéroplanes : la machine de reconnaissance, légère, rapide comme un regard, et qui est, en effet, l'appareil visuel mobile à grand rayon, d'une batterie cachée ; puis la machine plus lourde, capable d'emporter des obus à haute capacité explosive. Eh bien, j'estime qu'on doit avoir et multiplier des batteries volantes, ce qui revient à réunir les qualités des deux aéroplanes. Les conséquences, on les devine d'autant plus aisément que déjà le principe qui dirige mon idée a montré, à l'expérience, ce dont il est capable. Il s'agit de l'appliquer avec plus de ressources et plus de méthode. Je pense que la guerre a fait réaliser à l'aviation des progrès énormes, extraordinaires. Ils ont été payés fort cher ; l'aviation a jalonné sa route victorieuse de lourds sacrifices. C'est la rançon des nouvelles découvertes ; heureusement que ces nouvelles découvertes, après la paix, rendront d'admirables services à l'humanité. Pour l'instant, il importe que l'aéroplane soit un outil de guerre de premier ordre. Du jour où vous aurez des batteries volantes bien organisées, puissantes, on n'aura pas à redouter les batteries que leur lourdeur attache à la terre, que que leur difficulté à se mouvoir oblige à se cacher et qui sont comme des géants aveugles frappant souvent dans le vide.

Tout nous permet d'espérer, ajoute-t-il, que nous garderons la supériorité dans cette armée.

Si notre matériel ne le cède pas, certes, à celui de l'ennemi, nos hommes sont supérieurs aux siens. L'aviation met en jeu toutes les qualités d'initiative et d'adresse. Chez nous, en effet, l'individu se suffit à lui-même ; il n'est pas un simple rouage ; il est la machine elle-même, mais une machine qui a du coup d'œil et qui se décide vite. Il s'est adapté tout de suite et complètement à la machine à voler ; il a fait corps avec elle, il a été son âme. Dans la liberté du ciel, nos hommes libres se sont sentis chez eux et les maîtres. L'Allemand, au contraire, que ce soit sur terre ou dans les airs, est l'homme de la grande masse ; nos ennemis, il faut qu'ils se groupent, qu'ils forment des équipes, avec un chef et une forte discipline. Ils ont réalisé, dans les nouvelles formations aériennes, le type conforme à leur nature. Le Zeppelin répond bien à leur mentalité et à leurs besoins. Là-haut, dans leur grande vessie, ils sont coude à coude et ils obéissent à un commandement. Oui, en vérité, l'individu de chez nous est d'une autre essence. Et, en passant, quel malheur ce serait qu'un peuple si pauvre en capacités individuelles, et par conséquent de qualité inférieure à ce point de vue, pût dominer d'autres peuples, les nôtres, où l'individu est supérieur.

Wells pose ici, une fois de plus, la question de la culture et de la civilisation. On n'a jamais si bien compris qu'aujourd'hui quel désastre ce serait, au point de vue intellectuel, que la prédominance dans le monde de la mentalité allemande.

Wells rêve donc aux moyens de destruction les plus intelligents, les plus cultivés, et il lance dans les airs sa flotte gigantesque d'aéroplanes, qu'il compare au vol en triangle des canards sauvages. Et comme on lui demande si, dans cette flottille rangée en bataille, l'individu ne perdra pas sa personnalité :

— L'avion, répond-il, restera l'unité agissante — avec une part d'initiative dans la mesure où celle-ci n'entravera pas la marche de la troupe volante. Comment d'ailleurs se transmettront ces ordres, lorsque, par exemple, il s'agira de modifier un mouvement, d'après les circonstances ? Je ne crois pas que le système des signaux des navires de guerre soit possible pour les escadrilles d'aéroplanes. Pensez à la vitesse et à la difficulté de voir des pavillons, des flammes. Non, la nature fournira des modèles. Avez-vous observé le vol de certains oiseaux, le vol en troupe, comme celui des canards sauvages ? Leur triangle mouvant se transforme suivant des lois qui n'ont rien de capricieux ni de fortuit. Les hommes, qui ont pris aux oiseaux leurs ailes, leur emprunteront leur tactique et tous les instincts de conservation qui les protègent. Anglais et Français, à ce jeu nouveau, sont sûrs de tenir la tête.

Un avenir, prochain peut-être, nous dira si cette anticipation de Wells s'est réalisée.

A ce propos, M. Pierre Mille nous dit, dans **le Temps** encore, que seul Wells avait prévu cette guerre de tranchées qui nous immobilise de chaque côté du front. Tandis que Bernhardi, le célèbre théoricien de l'art militaire et le prophète de la guerre future, c'est-à-dire actuelle, n'avait pas envisagé cette possibilité d'une aussi longue

guerre de siège, voici ce que Wells écrivait dans ses *Anticipations :*

Si le terrain qu'occupent les belligérants a été convenablement aménagé de boyaux souterrains et de tranchées (*tunnelled and trenched*), il ne servira de rien à l'adversaire de s'efforcer de les déloger par des attaques tentées soit à la faveur de la nuit ou de l'obscurité produite par des projectiles dégageant une épaisse fumée, soit par l'incendie des couverts qui les abritent. Même alors ils peuvent résister victorieusement par un simple feu de fusils à tir rapide. En accordant que leur moral leur permet de résister à ces attaques, quelques centaines d'hommes suffisent à tenir des positions d'une très vaste étendue, voire même toute une frontière. Et il faut tenir pour certain qu'ils pourraient arrêter l'assaut de troupes très nombreuses ou protéger la retraite la plus désordonnée du monde. Au cas même où quelque assaut heureux, ingénieux, audacieux, livré la nuit, les aurait évincés d'une position, l'aurore leur rendrait la posibilité de reconstituer, dans de nouvelles positions en arrière, leur énorme avantage défensif.

Et Pierre Mille nous fait remarquer que cette page prophétique du romancier anglais fut écrite en 1902, c'est-à-dire avant la guerre de Mandchourie, où l'on fit pour la première fois usage de ces vastes retranchements de campagne.

Tout le chapitre des *Anticipations* consacré à la *Guerre au vingtième siècle*, observe encore M. Pierre Mille, abonde d'ailleurs en vues dont la précision divinatrice est singulière et devient aujourd'hui profondément émouvante. Lisez, par exemple, ces quelques lignes sur le rôle et les fonctions du généralissime : « Quelque part, bien loin à l'arrière, l'organisateur de la bataille siégera au centre téléphonique de son immense front, renforçant ici ses lignes, là se contentant de réparer les pertes, et, surveillant sans arrêt la pression, l'incessante et implacable pression qui cherche à user — le *mot y est* — son effort contraire. Derrière la même ligne de troupes actuellement engagées, le pays, sur une profondeur considérable, sera vidé de ses habitants non combattants et livré à cette *business* qu'est la guerre. De vastes mécanismes s'appliqueront à creuser une seconde, une troisième, une quatrième ligne de tranchées, lesquelles pourraient devenir nécessaires si la première était forcée.

Si Wells s'est trompé sur la valeur combative des sous-marins : « Je dois confesser, écrit-il, que j'ai beau talonner de l'éperon mon imagination, elle se refuse à voir n'importe quel sous-marin faisant autre chose en mer que de suffoquer son équipage... », il a deviné et vu toute l'organisation de la guerre moderne :

Toute la population mâle (de l'Etat) ne portera peut-être pas l'uniforme, car l'uniforme n'est qu'un aspect de cette curieuse et transitoire phase de la guerre dans laquelle nous nous trouvons, mais elle aura à se soumettre à des ordres et à un plan universels. Aussitôt que le tocsin et les téléphones auront fait connaître à chaque demeure que la guerre a éclaté... tout homme se trouvera silencieusement et intelligemment placé en face de la besogne qu'il doit accomplir... Les ingénieurs seront employés aux tranchées, et dessineront les sujets d'appareils compliqués et ingénieux desti-

nés à lutter contre l'ennemi ; les fournisseurs de vêtements et d'aliments, les manufacturiers de toute sorte seront convertis par la déclaration de guerre en serviteurs publics.

Il y a, dans cette militarisation intelligente (idéalisée ici) d'une nation, une sorte de similitude avec l'organisation instinctive de certains insectes vivant en société et par cela même soumis à la guerre. C'est peut-être chez l'homme moderne un acheminement vers la cristallisation de ses facultés intelligentes, un acheminement vers l'automatisme, qui est sans doute le but de notre humanité.

Quoi qu'il en soit, concluons avec Pierre Mille que Wells, ce « fabricant de fictions, est un homme qu'il ne faut pas dédaigner d'écouter, même aujourd'hui, à l'heure qui sonne — quand ce serait la onzième heure ».

§

Je cueille, dans **le Cri de Paris,** cette petite note sur les raisons de l'habit rouge imposé à Rome aux étudiants ecclésiastiques allemands :

Depuis la guerre, les rues de Rome sont privées d'un de leurs attraits le plus pittoresques. On n'y voit plus défiler deux par deux les jeunes gens vêtus de fin drap rouge vif, que les étrangers prenaient pour des élèves cardinaux, leur costume rappelant d'assez près celui des princes de l'Eglise.

Cette erreur faisait sourire les Romains, qui, à la première question su ces séminaristes habillés de pourpre, répondaient : — *Sono Tedeschi*. C. sont des Allemands !

Envoyés à Rome par les évêques d'Allemagne et d'Autriche, ils para chevaient leur instruction religieuse au Collège germanique fondé au milieu du XVIe siècle par saint Ignace de Loyola. Lors des expulsions provoquées par le *Risorgimento*, cédant ses vastes bâtiments à la grande université catholique grégorienne, le Collège germanique s'était installé rue Saint Nicolas-de-Tolentino, dans les constructions neuves où le général de l'ordre des Jésuites a fixé sa résidence.

Bavarois, Rhénans, Autrichiens, Hongrois, au nombre d'une centaine séjournaient pendant sept ans à Rome, et, durant cette période, il leur éta interdit de franchir les Alpes. Ils passaient leurs vacances en Italie.

Quant à leur soutane voyante, elle leur avait été imposée dès les premières années de leur institution par la nécessité où se trouvait l'autori ecclésiastique de pouvoir les distinguer aisément des autres séminariste fort nombreux à Rome. Grands buveurs, comme il convient à tout bon Allemand, les élèves du Collège germanique, chaque fois qu'ils pouvaient se soustraire à la vigilance de leurs surveillants, se glissaient dans les auberges pour s'y abreuver copieusement du *vino dei castelli romani*.

Lorsque leur ivrognerie devenait trop turbulente, le scandale n'était p évité, mais il n'atteignait pas les séminaristes des autres nations.

Et voilà ce qui distingue les deux cultures, latine et allemand Tandis que nos jeunes abbés continuent les traditions de galant

ries du XVIIIe siècle, les jeunes ecclésiastiques allemands ne savent trouver que dans la plus basse ivrognerie le rêve anticipé des joies paradisiaques.

§

Cependant, la guerre continue à faucher l'élite intellectuelle de la France, celle qui eût fait notre rayonnement de demain. Cette pensée, qui s'impose perpétuellement à notre esprit et à notre tristesse, a inspiré à Remy de Gourmont cette belle page qu'il intitule *la Jeunesse*, dans **la France** :

Chaque fois que m'arrive le *Bulletin des écrivains*, je pense violemment à ces jeunes compagnons tombés, à ceux aussi que j'ai vus partir et que je ne sais pas si je reverrai. Je pense aussi à moi-même, qui suis là, qui pense, qui écris, qui me livre normalement à mes petits destins, à mes petits ennuis, à mes petites impatiences, à mes petits regrets, à mes petits bonheurs, et je me redis, quand je suis las d'inventer des méditations philosophiques, ces vers de La Fontaine, trouvés dans une ancienne et paternelle dissertation :

Tu murmures, vieillard ! Vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant et quelquefois cruelles.

Je ne murmure pas et ne suis pas tout à fait un vieillard ; je n'en aime pas moins à me répéter cela, parce que cela est beau, d'abord, et puis parce que cela répond merveilleusement à ma situation parmi la situation générale. Je les ai vus, je les vois, et de les avoir vus m'a si complètement détaché de la vie que j'aurais honte maintenant d'y prendre un intérêt excessif. Quel hasard que la durée et quel néant ! Et pourtant quel don que celui dont nous gratifie l'ironie des contingences, en nous faisant persister, alors que tant d'autres s'effacent ! Tel doit être aussi, mais bien plus violent, l'état d'esprit de qui est sorti à peu près intact de la fournaise. Avec quelle force il doit sentir qu'il n'est rien qu'une épave heureuse rejetée au bord par le tourbillon, qu'un peu d'écume privilégiée jaillie de la surface de la cuve ! Il manque vraiment un dieu à tous ceux qu'adorent les diverses religions, et ce dieu oublié, mais devant lequel doivent s'incliner tous les autres dans le secret de leur cœur, a nom Hasard. Qu'il soit bienfaisant à ceux qu'il n'a pas encore écrasés !

R. DE BURY.

MUSIQUE

L'édition populaire en France. — Dans le *Bulletin musical* de la Revue S. I. M., paru en mars 1915, on pouvait lire le communiqué que voici :

Les éditeurs de musique français ont décidé d'unir leurs efforts et de se solidariser pour faire œuvre nationale. Une Société Française d'Editions

musicales, réunissant la plupart des grandes maisons d'édition, va se fonder pour travailler utilement à la diffusion des œuvres françaises classiques et modernes et lutter contre l'accaparement méthodique réalisé jusqu'ici dans le monde entier par leurs concurrents allemands.

D'autre part, le même *Bulletin* annonçait, dans la même colonne, qu'une firme importante préparait de son côté « une édition populaire des grands classiques, à laquelle collaborent entre autres les maîtres Saint-Saëns, Fauré, Debussy et Paul Dukas ». Ces deux communications sembleraient volontiers contradictoires, puisque l'association proclamée voisinait justement une entreprise individuelle. Quoi qu'il en soit, elles n'en démontreraient que mieux, par leur coïncidence, que la question est à l'ordre du jour, et que nos éditeurs français songent enfin à secouer le joug allemand dans la circonstance. Ils s'y prennent peut-être un peu tard. La plus répandue des éditions populaires allemandes, l'Edition Peters, date de 1864 et compte à l'heure qu'il est environ 3500 numéros dont bon nombre forment des volumes considérables. La vérité oblige à reconnaître que les éditeurs français n'ont à accuser qu'eux-mêmes de « l'accaparement méthodique réalisé dans le monde entier par leurs concurrents allemands ». La première idée qui vous vient est de leur demander pourquoi ils n'ont pas fait comme eux. Mais, il faut bien l'avouer, nos éditeurs furent longtemps avant tout des marchands de papier imprimé qu'ils s'efforçaient de vendre le plus cher possible. Il y a une cinquantaine d'années, leur ignorance égalait celle du public, et leurs fonds consistaient surtout en morceaux de salon et en partitions à succès. Certains pourtant se risquaient aux « classiques », mais, quoique n'ayant ici aucune redevance à payer à l'auteur défunt, ils n'en éprouvaient pas la plus infinitésimale tentation de modérer des gains d'où résultent les bonnes maisons et les fortunes bien assises. Il y a quelque trente ans, on vendait encore à Paris les sonates de Beethoven à un « prix fort » variant entre 5 et plus de 10 francs *la pièce*. Cette édition existe toujours, marquée aujourd'hui en « prix nets » de 1 fr. 70 à 5 francs, si bien que les trente-deux sonates de Beethoven reviennent, achetées ainsi séparément, à la somme de 87 fr. 35. A vrai dire, le même catalogue les offre réunies en trois volumes pour 15 fr. Les éditions populaires allemandes les donnent depuis 6 marks, c'est-à-dire 7 fr. 50, en volumes. Il est trop évident que le bon marché est une condition capitale de succès en l'espèce. Or nos éditeurs actuels ne semblent pouvoir se résoudre, à cet égard, à renoncer aux errements d'antan. Ils affectionnent le procédé des morceaux « séparés » ou, parfois même, des « numéros ». L'un d'eux a commencé depuis quelque temps une intéressante collection, publiée « sous la direction artistique » d'un de nos plus célèbres compositeurs, à 0 fr.25 le « numé-

ro ». Le malheur, c'est que, dans cette édition, une unique sonate de Beethoven comporte quelquefois deux et le plus souvent trois « numéros », de sorte que quatorze *Sonates de Beethoven* y arrivent à coûter 8 fr. 50, tandis que, comme on l'a vu, le « concurrent allemand » ne fait payer les trente-deux que 7 fr. 50. Les vingt-quatre préludes et fugues du *Clavecin bien tempéré* de Bach font un total de 6 francs, alors que l'édition allemande les fournit pour 4 Mk ou 5 francs, révisés par Tausig. Pareillement, dans une édition ébauchée, à propos de laquelle un prospectus fait appel au « patriotisme de tous les Musiciens Français pour aider à propager, dans la mesure de leurs moyens, une œuvre éminemment Française », on trouve *Douze Etudes*, op. 10, de Chopin pour 3 fr. 50 et trois *Sonates de Mozart* pour 2 fr. 30. Le « concurrent allemand » vend les vingt-quatre *Etudes de Chopin* 2 Mk (2 fr. 50) et les dix-sept *Sonates de Mozart* 2 Mk 50 (3 fr. 15). Il est vrai que l'édition française des *Douze Etudes* de Chopin est une « édition de travail » publiée par un pianiste réputé, et pourrait prétendre par là justifier son prix plus élevé. Peut-être, mais alors il ne s'agit plus d'édition « populaire » destinée à concurrencer les étrangères ; et, d'ailleurs, celles-ci ne se privent pas non plus de « réviseurs », parmi lesquels Tausig, Sauer et Balakireff, entre autres moins reluisants quoique largement suffisants pour le travail qui seul soit licite en l'occurrence, à savoir l'indication de doigtés et la réalisation des graphismes scabreux. En dehors de cela, en effet, l'intervention d'un « réviseur » virtuose ou musicien créateur s'avère plutôt dangereuse, où que ce soit tout autant que chez nous. L'un ou l'autre est incompétent pour la révision critique des vieux textes, et, hormis les susdits secours purement pédagogiques, tout ce qu'il se permettrait d'y ajouter ne serait qu'une atteinte à la pensée du maître « révisé ». Sans doute, on ne peut empêcher un Hans de Bülow de publier les *Sonates de Beethoven* accompagnées d'un commentaire didactico-romantique résumant son interprétation personnelle de ces œuvres. Mais de telles fantaisies ne rentrent pas dans le cadre d'une édition populaire. Au surplus, ces « revisions » signées de noms fameux ou plus ou moins connus ne sont guère, au fond, d'ordinaire, que des expédients commerciaux, et expédients à combien courte vue ! Le prospectus dont je parlais tout à l'heure énumère une « première liste de collaborateurs », où on rencontre tout d'abord la collection complète des professeurs de notre Conservatoire de Paris avec les Directeurs de ses succursales de province auxquels s'adjoignent une quarantaine de compositeurs, virtuoses, professeurs ou musicographes, ces derniers au nombre de trois. Parmi ces quatre-vingt-quatre collaborateurs, à peu près tous décorés ou palmés, on en chercherait vainement une dizaine de péremptoirement qualifiés, par leurs travaux, carrière ou connais-

sances, pour réviser un texte. Toutefois, la plupart étant professeurs, on ne saurait les récuser pour la partie pédagogique de la tâche, et il n'est nullement téméraire d'espérer que leurs élèves s'empresseront d'acquérir les éditions auxquelles ils auront accordé leur collaboration. Seulement, pour combien de temps ? Les professeurs disparaissent et l'édition demeure. Après le décès de M. Lucien Capet, par exemple, que je souhaite le plus tardif possible, qui donc préférera acheter pour 3 fr. les *42 Etudes* de Kreutzer, « revues et annotées » par lui, plutôt que de payer 1 Mk (1 fr. 25) le même ouvrage « révisé » par Hermann? Il semble que nos éditeurs aient le tort d'envisager un but volontiers circonscrit et un résultat immédiat. Rien n'est plus contraire aux principes qui doivent servir de base à une « édition populaire » pour qu'elle ait quelque chance de réussite. Une édition populaire est fort loin d'être dédiée exclusivement, ou même simplement à priori, aux professeurs, aux maîtresses de piano et à leurs élèves. Elle doit essentiellement constituer un instrument de culture mis, comme son nom l'indique, à la portée de tous et des moins fortunés par la modicité de ses prix ; elle doit s'adresser à tous les mélomanes, avoir pour objectif la clientèle d'un toujours plus grand public que précisément la culture qu'elle propage aura pour conséquence d'accroître et de multiplier. Il est douteux qu'un seul pays, en tout cas, que la France à soi seule puisse suffire à faire prospérer une véritable édition populaire. Ce n'est d'ailleurs vraisemblablement pas la pensée de l'association projetée de nos éditeurs français de s'y restreindre, puisqu'ils parlent de lutter contre un « accaparement mondial ». La matière est de celles où il ne faut pas craindre la mégalomanie des ambitions les plus vastes. C'est le monde entier qu'il faut se proposer carrément de conquérir, si on veut réaliser seulement la demi-quart de son dessein. Assurément, il ne sera pas très commode de déloger des concurrents solidement installés par tout le globe et, au demeurant, ayant absolument mérité le succès qu'ils ont obtenu. Le moyen d'y parvenir n'est pourtant pas bien compliqué, et il n'y en a qu'un : offrir à un prix égal ou inférieur des éditions de qualité supérieure. Cela peut paraître difficile; cela demande du travail, de la patience et du temps, car une entreprise de ce genre ne s'improvise pas. Mais ce n'est pas impossible. Que nos éditeurs associés imitent leurs « concurrents allemands » dont les éditions populaires ne se sont pas faites en un jour ni sans de sérieux sacrifices. On doit semer pour récolter. La question du prix sera sans doute la plus délicate, peut-être la plus pénible pour nos éditeurs. Ils seront obligés de changer leurs habitudes. Le principe de l'édition « populaire » est de gagner peu par exemplaire et d'en vendre beaucoup, c'est-à-dire justement l'opposé de ce dont ils avaient coutume. Sur leurs prix déjà si mini-

mes, les éditions populaires allemandes consentent une remise très notable aux magasins de détail. S'ils veulent supplanter leurs rivaux à l'étranger, il sera naturellement de toute nécessité que nos éditeurs accordent à cette sorte de clientèle des avantages identiques, et s'ils le font pour les étrangers, on ne voit pas quelle raison valable ils pourraient invoquer pour les refuser aux Français. Même si une circonspection déplorable les induisait à confiner leurs efforts à la seule conquête de notre marché national, on comprendrait mal qu'une édition populaire française essayât d'imposer aux Français des conditions plus onéreuses que celles des concurrents qu'on désire évincer. Le patriotisme ne doit pas être une affaire. A ceux qui leur diraient : « Payez plus cher par patriotisme », public et détaillants répondraient assez légitimement : « Par patriotisme, gagnez moins. » Et si ce n'était vraiment pas possible, si, pour des causes que j'ignore, nos éditeurs français ne peuvent réellement parvenir à joindre ainsi les deux bouts, alors qu'ils ne se lancent pas dans l'aventure. Ils y perdraient leur temps, leur peine et leur argent. Mais il n'est pas probable que leur cas soit si désespéré. Une édition populaire est une entreprise de longue haleine. Que nos éditeurs se décident aux gros tirages, où les frais de premier établissement sont amortis par la quantité ; qu'ils abandonnent le truc des morceaux séparés ou des « numéros », ou ne les conservent que subsidiairement à « des œuvres complètes » divisées en volumes. L'acheteur d'*une* Sonate de Beethoven ou d'*un* Nocturne de Chopin ne sera jamais un bon client pour les éditeurs de musique. Il est généralement un élève à qui sa famille fait prendre des leçons de piano qui l'indiffèrent. C'est avec des volumes qu'on se forme une bibliothèque, que peu à peu on se cultive, qu'on est irrésistiblement incité à vouloir connaître toujours plus de musique, — et qu'on en achète. L'édition populaire engendre la clientèle de l'avenir autant qu'elle satisfait celle du présent, sinon peut-être davantage. Nos éditeurs disposent d'ailleurs de tout un domaine où ils restent jusqu'aujourd'hui sans concurrents ou presque, c'est la musique de nos clavecinistes français des XVIIe et XVIIIe siècles, art délicieux, parfois profond, d'une importance précieuse dans l'évolution musicale, et que l'inconscient chauvinisme allemand dédaigna. Quelques-uns ont commencé à l'exploiter, mais à la manière chez nous traditionnelle. On trouve dans le catalogue d'une nouvelle « Edition classique » les *Pièces de Clavecin* de Couperin en quatre recueils de 5 francs chaque, c'est-à-dire à un prix de plus du double supérieur à celui de la collection anglaise d'Augener. Autre part, on rencontre quinze pièces de Dandrieu et dix-sept de Daquin à 0 fr. 75 chacune, ce qui fait respectivement 11 fr. 25 et 12 fr. 75 pour l'ensemble. Tout cela est beaucoup trop cher. Ce n'est pas ainsi qu'on répandra le goût de cet

art si injustement oublié, représentatif entre tous de notre génie national. Ici encore, ce sont des « œuvres complètes » dont on doit poursuivre la réalisation progressive, et au prix le plus bas possible. A un prix égal ou inférieur, une « Edition populaire » française devra être supérieure en qualité à ses concurrentes, — et elle le peut fort bien, par bonheur. Elle a la chance d'arriver la dernière. Quoique perfectionnées incessamment, les éditions allemandes pâtissent fatalement de la date éloignée de leur fondation. De plus, si la révisiomanie n'est souvent pas moins décevante outre-Rhin que chez nous, elle s'atteste assez fréquemment d'une impavide incontinence à laquelle nous n'atteignons certes pas. L'effrontée falsification des œuvres du vieux Rust par son docte petit-fils en est sans doute le plus ahurissant exemple, mais auquel le cède à peine le tripatouillage des *Sonates* de Philipp-Emmanuel Bach que, pour l'Edition Peters, Hans de Bülow osa perpétrer sans vergogne. D'autres s'octroient la liberté de suggérer des nuances, des liaisons, bref toute la lyre de ce que M. Hugo Riemann en son pédant jargon dénomme *Phrasirung ;* et sans que rien prévienne que tout cela émane de leur cru. « *Bearbeitungen* » ou « revisions » arbitraires ne sont désormais plus de mise. Les anciennes éditions de ce genre sont vouées à l'oubli, les nouvelles, condamnées d'avance. On réclame aujourd'hui des textes authentiques, on exige la pensée des maîtres en son intégrité stricte. Les progrès de la musicologie permettent, à l'heure actuelle, d'apporter une rigueur « scientifique » à l'édition critique des œuvres du passé. C'est à quoi il faut s'appliquer par-dessus tout. Une édition populaire fournissant un texte d'une pureté impeccable et enrichi des variantes éventuelles, distinguant soigneusement, par des artifices typographiques, tout ce qui ne proviendrait pas des manuscrits ou éditions princeps, offrant par surcroît l'auxiliaire de doigtés ou autres précautions pédagogiques, où chaque recueil pourrait en outre être avantageusement précédé d'une préface biographique et historico-didactique, une telle édition, d'où qu'elle vienne, non seulement n'aurait aucune concurrence à redouter, mais serait assurée de remplacer bientôt ses rivales. Elle intéresserait ou instruirait tout le monde : professeurs, élèves, amateurs, mélomanes, compositeurs et musicographes. Elle constituerait un merveilleux instrument de travail autant que de culture. Dernière venue de toutes, à même de profiter des plus récentes conquêtes et méthodes de l'érudition contemporaine, l'édition populaire française annoncée peut aisément devenir cette édition idéale. Quoi qu'il en coûte à l'établir, nos éditeurs seraient certains de récupérer leurs débours, avec le temps, peut-être, mais avec usure aussi : les éditions populaires allemandes rapportent des fortunes. En ce qui concerne les « classiques », au surplus, les Allemands nous ont

mâché la besogne. C'est d'ailleurs ce qu'ils font de mieux. Les éditions critiques de la maison Breitkopf et Haertel sont des travaux dignes de tout respect autant par leur qualité que par leur désintéressement. Leurs résultats, en effet, en tant qu'ils reproduisent fidèlement les textes originaux, tombent *ipso facto* dans le domaine public. On a qu'à les utiliser après vérification minutieuse, car l'érudition allemande demande à être contrôlée. Les éléments de ce contrôle sont à la disposition de chacun ; des ouvrages spéciaux, tels que le *Quellen-Lexikon* de Eitner, — *Dictionnaire biographique et bibliographique des Sources*, — contiennent à cet égard les renseignements nécessaires, et leurs lacunes ou erreurs sont peu à peu comblées ou rectifiées par les musicologues. En vérité, il n'y a qu'à vouloir. A ce propos, et entre parenthèses, on ne s'explique vraiment pas que, pour les *Sonates de Mozart*, M. Saint-Saëns et son éditeur n'aient pas eu recours à l'édition critique de Breitkopf et Haertel, qu'ils n'avaient tout bonnement qu'à démarquer, au lieu d'accoucher du monstre dont j'ai dû signaler l'abracadabrance. Il faut saluer joyeusement ce réveil de nos éditeurs, que semblent dénoncer les communications que j'ai citées. L'édition musicale française a été jusqu'ici peut-être avant tout desservie par les lois sur la propriété artistique dans notre pays.En garantissant pendant cinquante années à nos commerçants la propriété des œuvres, on les a préservés de toute concurrence et on les a privés de ses bienfaits ; on a encouragé chez eux l'indolence, par la satisfaction quiète des larges bénéfices de tout repos inhérents à tout monopole. En Allemagne, où cette propriété ne dure que trente ans, — et c'est déjà trop, — sa fin provoque aussitôt l'émulation la plus féconde. Depuis 1900 Berlioz jouit chez nos voisins d'une excellente et luxueuse édition critique, et ses œuvres sont vulgarisées par toutes les éditions populaires. Dès 1914, Wagner eut le même sort. Les éditions populaires allemandes s'en disputent âprement la vente,et cela « dans le monde entier ». J'ai sous les yeux un catalogue de l'une d'elles où les partitions de Wagner sont offertes, *avec paroles françaises*, à des prix variant de 4 à 6 francs, et de 2 fr. 70 à 5 francs pour piano seul, sans compter d'innombrables arrangements pour tous les instruments imaginables. Il est fâcheux de devoir constater que l'éditeur français propriétaire de quelques-unes de ces partitions n'a pas encore songé à en diminuer le prix, marqué respectivement 20 et 15 francs. C'est par la vulgarisation à bon marché des chefs-d'œuvre qu'on crée, par la culture, la clientèle, laquelle amène les profits. Il y a quelqu'un de plus riche que M. de Rothschild, c'est M. Tout-le-Monde. Nos ennemis l'ont compris avant nous. Imitons-les tout tranquillement pour les vaincre. A l'égard des « classiques », nos éditeurs auraient la partie belle. A dire vrai, l'événement a montré

que peut-être ils péchaient un peu beaucoup du côté de la compétence. La disgrâce ne leur est nullement particulière. Je me souviens que le jeune éditeur de Richard Strauss, M. Fürstner fils, parlant à ma personne, me déclara un jour tout fièrement ne rien connaître à la musique et estimer qu'il n'en valait que mieux pour lui et son commerce. Du moins ne se mêlait-il point d'éditer les « classiques ». Ici, ce n'est pas même assez de connaître et d'avoir appris la musique ; il y faut une érudition qu'on ne saurait acquérir dans les Conservatoires, puisque les programmes de ces établissements n'en comportent pas les matières. Si leur nom peut faire de l'effet sur une couverture auprès d'un public inaverti, les compositeurs les plus illustres n'en sont pas moins totalement dépourvus d'habitude, et M. Saint-Saëns l'a surabondamment prouvé. Vouloir faire « réviser » par eux des textes, c'est à peu près comme si l'éditeur Champion, par exemple, confiait le même office à des poètes ou romanciers célèbres. Il s'en garderait bien ; il s'adresse aux gens compétents. A la vérité, il est capable de les choisir, de les diriger, et même de les suppléer. Que nos éditeurs de musique tâchent d'en faire autant. Qu'ils décomposent leur « revision » des classiques : un érudit pour établir un texte d'une authenticité parfaite, un musicien pour les doigtés et, s'il lui plaît, des nuances, des conseils d'interprétation, mais à l'expresse condition que soit rigoureusement distingué de l'original tout ce qui vient du «réviseur ». Ils obtiendront ainsi une « édition populaire » qui n'aura guère de rivale. Il ne faut pas se lasser de le répéter : notre musicologie française, quoique relativement jeune et moins nombreuse que l'allemande, ne le cède aujourd'hui à aucune autre au monde pour l'érudition, la conscience et la véracité objective. Que nos éditeurs français cessent enfin de l'ignorer et sachent s'en servir, et que leur effort obstiné se double de patience. Rien de bien ni de durable ne s'improvise. Travaillons donc et prenons de la peine. Quoique ayant peu de goût pour l'auto-admiration, même « patriotique », je crois sincèrement qu'en l'espèce nous pouvons ajouter sans présomption : c'est le fonds qui manque le moins.

§

Cet article était écrit quand j'ai reçu la lettre suivante :

2 août 1914 — Rue de Courcelles, 83 *bis*

Cher Monsieur

En arrivant à Paris, je trouve votre article du 1er juillet sur l'édition des Sonates de Mozart, qui m'intéresse vivement. Vous avez raison, on ne s'improvise pas musicologue ; aussi n'ai-je pas la prétention de l'être. Tout ce qui, dans l'édition en question, ressort de la « musicologie », comme les dates, n'est pas de mon fait. Ma revision se borne à la correction du texte, pour laquelle, n'ayant pas à ma disposition les manuscrits, j'ai eu recours à l'ancienne édition Breitkopf que j'ai trouvée à la Bibliothèque du

Conservatoire. Quant à la nouvelle, dont vous parlez incidemment, c'est là que votre sévérité pointilleuse trouverait à s'exercer, à propos des abominations que le déplorable Reinecke a commises dans les Concertos pour piano! mais critiquer ce qui se fait en Allemagne! vous ne le voudriez pas.

mes compliments

C. SAINT-SAENS.

En lisant cet aveu dépouillé d'artifice, j'aurais, je le confesse, supposé volontiers quelque mystification, si la flèche du Parthe décochée par le trait final souligné du paraphe en tire-bouchon rageur ne m'avait interdit le moindre doute sur l'origine de ce poulet. Ainsi M. Saint-Saëns proclame sans embarras que « sa revision se borne à la correction » d'un texte où j'ai dû relever des fautes grossières. Il n'en a donc même pas relu les épreuves? Mais peut-être que les épreuves, pour M. Saint-Saëns, c'est « comme des dates ».Non seulement « tout ce qui ressortit à la musicologie » — (car c'est bien ça que M. Saint-Saëns a voulu dire) — « n'est pas de son fait », mais, pour établir ce texte incomplet, apocryphe et fautif, M. Saint-Saëns a employé *uniquement* l'édition des *Œuvres complettes* (sic) parue chez Breitkopf aux environs des années 1796 à 1802 ou 3, laquelle est, en réalité, justement la plus mauvaise de toutes les éditions de Mozart publiées par cet éditeur. Ignorant probablement qu'il existe d'autres éditions, antérieures, gravées du vivant de Mozart et dûment revues et corrigées par lui-même, M. Saint-Saëns s'en est tenu là, — et ce fut grand dommage pour sa « revision ». S'il avait été plus curieux, en effet, il aurait découvert, *à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris même*, la plupart de ces éditions princeps des *Sonates de Mozart*, trésor inestimable, dont trois, celles en *ut* majeur et en *ré* de 1777 et celle en *la* mineur de 1778, provenant de la collection Malherbe, sont, paraît-il, introuvables où que ce soit ailleurs que là. De sorte que, en utilisant à la fois ces précieuses éditions originales et la grande édition critique de Breitkopf et Haertel, M. Saint-Saëns aurait pu nous donner un texte des *Sonates de Mozart* supérieur à tous ceux qu'on avait jusqu'ici. Ce n'était cependant pas difficile. Quant à cette « édition critique » de Breitkopf et Haertel, la seule « dont j'aie parlé incidemment » dans l'article auquel répond M. Saint-Saëns, j'aimerais bien qu'il m'apprît de quelle façon « ma sévérité pointilleuse trouverait à s'y exercer » à propos « d'abominations » de Reinecke dont elle ne contient pas la trace. Mais M. Saint-Saëns ignore tant de choses touchant les éditions de Mozart qu'il faut bien lui expliquer encore celle-là. Dans une brochure intitulée *Mozart's Klavier-Concerte*, Reinecke émit une hypothèse qui lui parut conforme à la pratique de l'époque, à savoir que, dans les *Concertos*, les reprises thématiques étaient alors variées librement par l'exécutant. A l'exposé de cette théorie,

nullement invraisemblable, d'ailleurs, quoique hypothétique, il voulut joindre la démonstration par l'exemple et publia, chez Breitkopf et Haertel, à l'usage des virtuoses, certains concertos de Mozart avec reprises chargées de variations mouvementées évidemment arbitraires. Il n'était pas plus possible de défendre à Reinecke de se passer cette fantaisie qu'à M. Saint-Saëns de composer deux « *Points d'orgue* » pour le *Concerto* en *sol* de Beethoven et de les introduire au concert dans l'œuvre originale, — procédé admis, courant, perpétué du passé, et qui semblerait même aisément en faveur de la thèse de Reinecke. Mais, et quoi qu'il en soit, quel rapport y a-t-il entre cette édition ouvertement spéciale, tendancieusement préméditée de Reinecke, et une « édition critique », en particulier la grande édition critique de Breitkopf et Haertel, où les suggestions de Reinecke ne pouvaient être admises et n'ont jamais figuré ? En vérité, M. Saint-Saëns devrait bien réfléchir avant d'écrire, autant que s'informer avant de « réviser ». Il a la bonté de m'envoyer ses compliments. C'est bien aimable à lui. Je regrette vraiment de n'en pas trouver à lui rendre.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

J'accuse! par un Allemand ; nouvelle edition française ; Paris, Librairie Payot et Cie, 4 fr.

C'est incontestablement un gros succès de librairie. Parmi les innombrables ouvrages publiés depuis la guerre et à propos de la guerre, nul n'a été lu avec autant de curiosité que ce pamphlet anonyme d'un Allemand qui emprunte son titre à un article de journal demeuré célèbre.

J'accuse ! a paru en Suisse au printemps dernier et l'on s'est vainement efforcé depuis lors d'identifier le « patriote allemand » dont M. Anton (*sic*) Suter, docteur en droit à Lausanne, se porte garant en assumant la responsabilité de sa publication. On a prononcé le nom de Karl Liebknecht, mais il suffit de feuilleter le volume pour se rendre compte que son auteur appartient au parti radical et n'a aucune attache avec la social-démocratie Au reste, Liebknecht eût été parfaitement incapable de l'écrire. Selon d'autres renseignements il s'agirait d'un consul allemand accrédité auprès du gouvernement d'un pays neutre, ou d'un ancien magistrat établi en Italie. On est même allé jusqu'à dire que *J'accuse* n'est qu'une habile compilation entreprise par M. Suter lui-même.

Quoi qu'il en soit, tenons l'ouvrage pour l'expression sincère des idées mûrement réfléchies d'un Allemand clairvoyant qui se rend

compte de la situation véritable de son pays et qui sait à quelle folie s'est précipitée l'Allemagne.

L'éditeur a pris soin de supprimer lui-même tous les passages concernant l'empereur et le kronprinz. Il coupe même, on ne sait trop pourquoi, un paragraphe du manifeste des 93 Intellectuels. Les blancs qui résultent de cette censure volontaire se retrouvent dans la traduction française que nous avons sous les yeux. Cette précaution peut-être excessive n'a pas suffi aux autorités fédérales qui, tout en laissant librement vendre en Suisse la litérature la plus férocement pangermaniste, ont affirmé leur « neutralité » en mettant en œuvre tous les moyens pour empêcher le propagation de *J'accuse*. Inutile de dire qu'on ne pouvait faire une meilleure réclame à l'ouvrage !

L'auteur poursuit le double but d'éclairer ses compatriotes sur les origines et les causes véritables de la guerre et de leur montrer que l'Allemagne ne peut pas vaincre. Ses arguments sont basés sur des documents authentiques et sur une connaissance profonde de l'histoire contemporaine de son pays. Il a du reste une haute idée des vertus de l'Allemagne et la croit seulement égarée momentanément par les manœuvres déloyales de politiciens sans scrupules et par les ambitions du parti militaire. Pour lui, comme pour les philosophes du siècle dernier, l'Allemagne est « l'éducatrice du monde » (page 91). Il limite cependant cette éducation aux aptitudes commerciales et industrielles. Les Allemands sont des gens d'affaires qui ne demandent qu'à augmenter pacifiquement leur prospérité matérielle.

Nous allons voir que le principal grief qu'il fait aux auteurs responsables de la guerre, c'est d'avoir contrarié cette ambition. Dans un préambule intitulé « Allemagne, éveille-toi ! », l'auteur expose tout d'abord les raisons qui lui font croire que l'Allemagne est arrivée au terme de ses efforts. Puis il résume en trois paragraphes les desseins des agresseurs. Les neutres et les étrangers savent, selon lui :

Que cette guerre a été projetée et préparée depuis longtemps par l'Allemagne et l'Autriche, non seulement militairement, mais aussi politiquement;

Que l'on était résolu depuis longtemps à faire croire au peuple allemand que cette guerre offensive était une guerre défensive, parce que c'était le seul moyen d'éveiller l'enthousiasme populaire ;

Que cette guerre avait pour but d'obtenir d'abord l'hégémonie sur le continent et de déposséder ensuite l'Angleterre de son rôle de première puissance mondiale, d'après le principe : Ote-toi de là que je m'y mette.

La seconde partie porte le titre « les Antécédents du crime ». L'auteur passe en revue les écrits de Bernhardi et de Frobenius et présente le kronprinz comme le chef du parti de la guerre. Des cita-

tions qu'il reproduit, il conclut que la guerre est uniquement une guerre de conquête résultant d'idées impérialistes et au profit de desseins impérialistes. « C'est une guerre pour la fameuse *place au soleil*, que, soi-disant, on nous dispute et qui doit être conquise les armes à la main. »

Mais que signifie « place au soleil » ?

La place au soleil est la domination universelle qui nous revient parce que nous sommes le *peuple élu de Dieu*. Au point de vue de la psychologie des peuples, il est intéressant de remarquer que cette vieille idée juive s'est emparée de l'Empire chrétien, protestant et anti-sémite, et a chassé le véritable enseignement du Christ, d'après lequel tous les hommes sont frères.

Nos idées religieuses, comme les uniformes, changent suivant les besoins et les circonstances.

La « place au soleil », les autres peuples la font largement à l'Allemagne. Le brillant développement économique de l'Empire lui permet de rivaliser librement avec toutes les autres nations du monde. Il est faux de dire que les Allemands étouffent dans leurs frontières. Le bien-être a fait diminuer l'émigration dans les dernières années. En 1912 le nombre des personnes qui ont quitté l'Allemagne n'a été que de 18.500, alors qu'il était de 134.000 en 1890. Par contre, le nombre des immigrants va en croissant : depuis quinze ans il est supérieur à celui des émigrants. L'Allemagne n'a donc pas besoin de colonies de peuplement. Ses vraies colonies sont la France, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, le Brésil, l'Argentine. « Ces pays nous enrichissent en nous achetant nos produits et nous, en retour, nous tenons d'eux les matières premières et les produits étrangers dont nous avons besoin. Ils ouvrent au marchand allemand d'immenses champs d'activité où, en libre concurrence avec tous les peuples commerciaux du monde, il peut déployer son zèle et faire valoir son habileté. Ces pays sont, en un mot, comme *des éponges géantes* qui absorbent des milliards de produits allemands par les soins dévoués des commerçants allemands établis à l'étranger. »

Nous retrouvons ici une idée développée il y a quelques années par l'économiste russe J. Novicow dans son ouvrage *l'Alsace-Lorraine obstacle de l'expansion allemande*. Cet homme absurde et charmant conseillait aux Allemands de nous rendre l'Alsace-Lorraine pour pouvoir ensuite mettre pacifiquement la main sur la France tout entière.

Nous avons vu, au début des hostilités, que ce système était en voie de réalisation sans que l'Allemagne se fût même dessaisie des deux provinces sur lesquelles nous avons des droits imprescriptibles. L'auteur de *J'accuse* a donc raison de dire que, pour son pays,

n'y avait aucun motif de plainte, car, ainsi qu'il l'écrit, « ce pour quoi nous prétendons combattre, nous le possédions » (page 82).

L'essor économique de l'Allemagne n'était nullement entravé. Qu'en est-il de son développement politique ? Là encore, les chauvins allemands sont mal venus de se plaindre : la fameuse « politique d'encerclement » qu'ils reprochent aux puissances de l'Entente cordiale n'a jamais existé que dans leur imagination. L'auteur fait un bref historique des deux conférences de La Haye et des différents projets de limitation des armements. Il montre que toutes les velléités pacifiques de l'Angleterre, de la France et de la Russie se sont sans cesse heurtées au mauvais vouloir de l'Allemagne. La France, en particulier, n'a jamais manifesté de desseins agressifs vis-à-vis de l'Allemagne :

... En mars 1905, le kaiser débarquait à Tanger et adressait aux délégués du Sultan une allocution par laquelle il contrecarrait la politique marocaine de la France. *La France est-elle responsable de la tension qui en est résultée ?* Est-ce sa faute si cet acte provocateur de l'Allemagne a produit, comme auparavant la dépêche à Krüger et plus tard l'envoi de la *Panthère* à Agadir, un effet opposé à celui qu'on en attendait ? Ces coups de théâtre ne sont pas des moyens auxquels recourt une politique étrangère intelligente. Ils irritent, mais ils n'imposent pas. Comme une entente entre gens irrités est moins facile à établir qu'entre gens calmes, il eût été préférable de communiquer nos désirs aux gouvernements étrangers par la voie normale de la diplomatie. Si, depuis cette époque, nos relations avec la France ont été tendues presque sans interruption, c'est donc à nous que la faute en incombe.

Cet aveu est à retenir, car c'est la première fois qu'un Allemand reconnaît avec autant de franchise que toute la politique impériale de ces dernières années visait à provoquer la France. L'Allemagne est donc seule responsable de la crise européenne. Elle était derrière l'Autriche quand celle-ci, après la seconde guerre balkanique, s'apprêtait déjà à attaquer la Serbie. Mais, à ce moment-là, elle retarda le conflit « pour des raisons d'opportunité », car elle n'était pas prête pour l'attaque qui, alors déjà, « *était en principe chose décidée* » (page 99).

Il reste à montrer comment le parti de la guerre a triomphé à Berlin. L'auteur appuie ses arguments sur les documents qui servent de préface au *Livre jaune*, notamment sur le rapport de M. Cambon, en date du 17 mars 1913. « Si les rapports français, dit-il, étaient les seules sources pour cette période de l'histoire, on pourrait les considérer avec méfiance, mais comme ils concordent avec tous les faits, avec tout ce que nous savons de la vie politique et de la littérature militaire et politique de l'Allemagne, on doit les tenir pour exacts et même admirer leur analyse aiguë de l'état des choses en Allemagne ». On sait que ce sont précisé-

ment ces pièces du *Livre jaune* qui ont suscité les plus vives colères chez nos ennemis et que leurs officieux se sont appliqués à en démontrer l'inexactitude. Encore une fois l'auteur de *J'accuse* donne raison à la France. Il tient en outre à montrer comment M. de Bethmann-Hollweg résista longtemps, avant de s'abandonner corps et âme au parti de la guerre. Lors de l'affaire Mannesmann, il répondait aux chauvins du Reichstag : « Je ne me prêterai jamais à une politique qui fait fi des traités. » Le même homme devait s'immortaliser à jamais trois ans plus tard un parlant de « chiffon de papier » !

Nous sommes arrivés à la veille même du « crime ». C'est le titre que porte la troisième partie du volume. L'auteur y analyse consciencieusement les différents Recueils de pièces diplomatiques publiées par les Etats de l'Entente, pour démontrer que « les empires du Centre ont *suscité intentionnellement la guerre* ». Nous avons esquissé ici même le même travail il y a quelques mois (1), nous pouvons donc passer rapidement à la quatrième partie, qui s'appelle « les conséquences de l'acte ».Mais il convient cependant de souligner la loyauté que notre Allemand met à faire la part de chacune dans les responsabilités du conflit. Il étudie tour à tour le rôle de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie et de la France. Le chapitre qui concerne l'Angleterre est particulièrement remarquable. L'auteur a très bien su démêler, dans la politique tortueuse de l'Allemagne, au cours de ces dernières années, « les tentatives renouvelées pour obtenir la neutralité de l'Angleterre sans vouloir elle-même rien abandonner de sa liberté d'action » (page 103). Depuis le mois d'août la chancellerie de Berlin s'efforce cependant de démontrer que la Grande-Bretagne n'a pas pris part au conflit à cause de la violation de la Belgique, mais seulement pour soutenir à tout prix la France, poursuivant en outre secrètement le dessein égoïste de « détruire le nerf vital de sa principale concurrente économique » Conclusion : « L'Angleterre et la Russie portent donc la responsabilité de cette guerre mondiale » (Discours du Chancelier, 2 décembre 1914).

Rarement homme d'Etat a dans un moment aussi solennel, et de source aussi autorisée, produit un tel amas d'illogismes et d'altérations. On se prend la tête et on cherche vainement à suivre les errements de cet esprit. Comment ? L'Angleterre est responsable de la guerre, parce que, *après* le début de celle-ci, qu'elle n'a pas suscitée mais qu'elle a cherché à empêcher par tous les moyens, elle s'est jointe à l'un des groupes belligérants ? Même si elle s'y était jointe *sans aucun motif*, par simple convenance, il ne s'en suivrait pas qu'elle fût responsable de la catastrophe (page 202).

(1) Voir *Mercure de France*, mai 1915.

En résumé, l'auteur de *J'accuse* se place exactement au point de vue des Alliés, il épouse les idées des peuples de la Triple Entente et partage leur indignation quand il montre, par quelques exemples, comment les Austro-Allemands font la guerre. Il croit aussi que ses compatriotes finiront par voir clair et qu'ils se repentiront de leur folie. Mais, s'il a des vues justes sur les origines et les responsabilités de la guerre, il n'en est pas de même quand il s'agit d'en apprécier les résultats.

Pour lui « la victoire restera indécise et la guerre ne conduira, au cas le plus favorable, qu'à l'échange des territoires conquis : chacun sera heureux de reprendre ce qu'il possédait auparavant ». Son esprit n'admet pas que l'écrasement de l'Allemagne soit la condition même de la lutte. Il veut bien reconnaître que le « coup du parti militaire » aboutira à un échec certain, mais après avoir analysé consciencieusement toutes les péripéties du *crime*, l'idée de l'expiation ne lui vient même pas ! Trois cents pages lui ont à peine suffi pour étaler aux yeux de ses lecteurs toutes les horreurs dont les Allemands se sont rendus coupables et il pousse ensuite l'aveuglement jusqu'à s'imaginer qu'il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus et que tout se terminera par une embrassade générale.

Mieux que cela ! il nous offre comme fiche de consolation « le grand manifeste de l'Internationale rédigé à Bâle le 25 novembre 1912 ». Croit-il sincèrement que nos parlementaires iront encore à Bâle comme ils sont allés à Berne l'année suivante pour se laisser berner par les organisations de la *Kultur?* Les crimes ne se prescrivent pas aussi facilemnt qu'il semble le croire. Il est évidemment fâcheux pour un Allemand clairvoyant,qui se dit en outre très patriote, de voir son pays en si fâcheuse posture. Mais, si l'Allemagne a été mise au ban de l'humanité, elle a tout fait pour qu'il en soit ainsi, et de nombreuses années s'écouleront avant que les nations civilisées puissent de nouveau fraterniser avec elle à la manière qu'indique l'auteur de *J'accuse !*

Les Alliés ont besoin de gages pour être certains que le *crime* allemand ne se renouvellera pas. M. Poincaré, dans son Message du 4 août, a indiqué de quelle nature sera la paix que dicteront les nations civilisées lorsque la bête allemande sera par terre. « La seule paix que puisse accepter la République est celle... qui nous protégera avec efficacité contre tout retour offensif des ambitions germaniques », a dit le Président. La brutale agression des Empires du Centre a déjà fait trop de victimes pour que nous puissions nous contenter des propositions aussi puériles qu'impertinentes au moyen desquelles l'auteur de *J'accuse* voudrait rétablir la concorde universelle.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

Fédor Sologoub : *Plus doux que le poison.* — La poésie russe et la guerre. — Le journalisme russe et la guerre.

Je reprends ici la chronique des Lettres russes interrompue à la veille de ces onze mois de guerre. Non pas dans l'intention de renseigner mes lecteurs sur des faits dont le développement suit son cours, mais pour jalonner de quelques notes rapides la voie parcourue en ces derniers temps par l'élite intellectuelle. Aujourd'hui comme partout chez les nations en armes, la littérature s'est mise au service de la Presse, et des noms fameux signent les articles des grands quotidiens russes. Toutefois, on constate que les préoccupations de la guerre n'absorbent point tout l'intérêt de la vie sociale. Il y a si loin de la frontière à Moscou ! Et tandis qu'à Berlin les théâtres peu à peu fermaient leurs portes : drame, opéra et ballet ont achevé tranquillement la saison dans les deux capitales. A l'heure même où le maréchal de Hindenburg ruait la menace de ses formidables escadrons, le directeur du Théâtre d'Art, M. Stanislavsky, mettait à la scène un chef-d'œuvre de Pouschkine : *Mozart et Salieri.* Ce n'était point insouciance ou indifférence du public. A aucune époque la Russie ne s'est sentie sérieusement menacée. La guerre y fut acceptée d'une façon spontanée et joyeuse par tout un peuple en communion avec l'esprit et l'âme de sa race. Rien, à vrai dire, ne l'y préparait, sinon cette vertu traditionnelle : le sentiment des destinées de la patrie et du slavisme. L'évidente justice de la cause fit de cette guerre une nécessité. Ainsi s'explique le coup de barre à droite de certains prétendus pacifistes, internationalistes ou meneurs, à l'heure où le Tocsin-Fantôme propagea à travers les plus lointaines campagnes l'annonce de l'incendie universel.

Politiquement et socialement, la littérature, et nous l'entendons sous sa forme la mieux adaptée aux besoins du public, le roman, avait réussi à marquer de son sceau toute la vie contemporaine. Les généreuses illusions de Tolstoï persistèrent longtemps après le démenti infligé par l'aventure japonaise et les successives convulsions des guerres balkaniques. La mort du grand apôtre avait laissé comme une traînée tardive d'apothéose, la clarté qui se révéla aux pèlerins d'Emmaüs : « Reste avec nous, Seigneur, car le soir vient. » De cette lassitude et de ce découragement était née une littérature passionnée et douloureuse, délicieusement équivoque, dont la dernière manifestation se trouve dans l'œuvre d'Alexis Rémizov. Certaines nouvelles de Sologoub baignent déjà tout entières dans cette atmosphère mystique, et **Plus doux que le Poison** est un roman d'une mélancolique beauté, qu'il faut lire pour savoir ce qui se cache d'ardeur contenue dans l'âme des fils ou des filles du peuple

russe. Mais nos trop subtils psychologues, peintres et analystes délicats, se rencontrent au carrefour d'un doute commun. Où chercher l'orientation parmi tant de routes ? La réponse fut donnée cette fois par un événement de politique extérieure, à laquelle nul n'avait pris garde...

Unanimement?— Ce serait beaucoup dire. A une époque antérieure, certains écrivains slavophiles ont parlé clairement des probabilités d'une lutte définitive soutenue par la race slave contre le croissant, et rendu familier le vieux nom de Tzargrad, qui traduit en russe Constantinople. Mais ces prophètes ont longtemps passé pour des visionnaires. Les vicissitudes d'une guerre inglorieuse et, par suite, le malaise intervenu dans les relations de peuple à gouvernement purent bien encore augmenter ces défiances... Une tradition historique n'en était pas moins née chez ce peuple qui attend toujours son historien, et l'œuvre de Mérejkowsky, par ses fictions ingénieuses, créait une source de méditations propres à opposer aux théories débilitantes.

Le vent de mort soufflé de Mandchourie est aujourd'hui combattu par le vent d'ouest venu d'Artois, de Flandres et de Lorraine. Par celui aussi de la libre Méditerranée, empire de la civilisation et de la Croix. Que parlait-on du Rire rouge ! C'est l'*Adolescent Linus* qui triomphe, — dont le cher sang innocent ressurgit chaque fois comme une fleur plus belle sous le sabot des durs chevaux, et de qui le cri de malédiction finit par entraîner les bourreaux chevaliers vers l'abîme. Mais n'est-ce pas aussi, fort heureusement, la fin de cet étrange cauchemar que Brussov a gravé dans un de ses contes à la manière d'une eau-forte : Un rêve a transporté l'auteur aux temps gothiques dans un sombre château allemand où on le retient prisonnier. Au réveil, la sensation ne s'est pas dissipée, et le héros se demande si le monde où il vit ne serait pas son rêve même prolongé sous une autre forme, et s'il ne finira pas par se retrouver encore une fois enfermé dans la Tour...

Il est clair qu'aujourd'hui cette sorte d'enchantement est rompu. La Russie semble bien éveillée, et ne voudra de repos qu'elle n'ait jeté bas les murailles de ce cachot où elle a si longtemps déliré...

Les quelques indices recueillis plus haut permettent-ils de croire à l'avènement d'une ère nouvelle en littérature ? Assurément — mais il serait prématuré de dire en quel sens. Ce qui peut induire à l'augurer, c'est l'attitude d'écrivains naguère le plus communément réfractaires à toute idée morale ou sociale, et qui entrent dans la lutte avec le souci de s'adresser aux hommes de maintenant, à l'aide du seul langage intelligible à tous.

Sans doute la **Poésie russe** n'a plus ou n'a pas encore ses poètes soldats, à l'exemple de Dawydov. Et que pourraient ces grisants

rythmes à l'eau-de-vie contre la voix solennelle du canon ? Ce n'est pas d'entraînement que le monde a besoin, mais d'une vérité qui vaille par delà les sacrifices. A faire entendre celle-là s'efforceront les écrivains russes dans la mesure de leur compétence et de leur talent. On récite, à Paris, dans une salle publique de la rue Blanche, l'*Appel aux armes de la Cloche*, et, du même auteur, le poème : *Une mère*, conquiert au génie toujours lyrique de C. Balmont la sympathie de toutes les mères françaises ou russes. Max Voloschine, redevenu notre hôte, consacre un hommage à l'inviolable beauté de Paris. Enfin, si M. Kouzmine, Rémizov et Sologoub préfèrent rester dans le domaine de la poésie et de la littérature, — Valère Brussov s'est fait reporter à la suite des armées russes sur le théâtre de Galicie et de Pologne.

Puisque nous voici au **Journalisme**, je ne saurais passer sous silence diverses chroniques italiennes parues à l'heure même où se décidait l'intervention. Toutes portent la marque d'esprits jugeant des choses sans impatience, avec le plus ferme bon sens. En abordant le problème méditerranéen de la façon la moins ambiguë, les Russes ont su ménager toutes les susceptibilités latines. Ils ont réussi, en dépit du manque d'affinité de race et de culture, à aplanir d'insurmontables difficultés. Les articles de MM. Doroschevitch et Amphitéatrov ont été à leur heure les interprètes fidèles de cet état d'esprit nouveau qui règne dans la Péninsule. Le premier, faisant appel à des souvenirs, relate les funérailles du napolitain Giovanni Bovio, ce qui lui permet de conclure avec bonheur sur le sens véritable des manifestations populaires à la veille du jour des « Mille ». Avec ceux-ci il faut compter aussi des polémistes de valeur, tels que M. Waliszevsky, auteur d'excellentes chroniques parisiennes, parues dans le *Novoie-Vremia*.

Cette universelle poussée en avant des esprits n'empêche pas qu'une réaction ne commence à se dessiner. Tel est le cas pour M. Boris Sadovskoï dans une série d'*Etudes critiques* où il prend à partie ceux-là mêmes qui furent ses premiers maîtres. Esclave naguère encore de prétendues théories, que seul un esprit aussi doctrinal et arbitraire avait pu déduire, il lui a plu d'offrir le scandale d'une petite apostasie, non sans en escompter d'avance les bénéfices. L'exemple sera certainement suivi par d'autres, qui n'attendaient que l'occasion. Il en résultera sans doute un malaise passager et quelques chatouillements d'amour-propre satisfait du côté de M. Bourénine, lequel, comme on sait, partage avec M. Dorchain le privilège de n'avoir absolument rien compris au mouvement poétique des vingt dernières années.

JEAN CHUZEWILLE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Les Pourparlers diplomatiques : *Le Livre bleu anglais ;* Berger-Levrault, o fr. 60. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Second Livre bleu anglais;* Berger-Levrault, o fr. 90. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Livre gris belge ;* Berger-Levrault, o fr. 60. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Livre orange russe ;* Berger-Levrault, o fr. 60. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Second Livre orange russe ;* Berger-Levrault, o fr. 60. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Livre blanc allemand ;* Berger-Levrault, o fr. 60. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Livre rouge austro-hongrois ;* Berger-Levrault, o fr. 90. — Les Pourparlers diplomatiques : *Le Libre vert italien ;* Berger-Levrault, o fr. 90. — — Romain Rolland : *Au-dessus de la mêlée.* Préface de M. Amédée Dunois; Paris, o fr. 25. — Victor Basch, professeur à la Sorbonne : *La Guerre de 1914 et le Droit*, Ligue des Droits de l'homme, 1, rue Jacob. — Lujo Brentano de Munich : *Lettre au Directeur du Journal des Economistes ;* Alcan. — Take Jonesco : *Les Origines de la Guerre*, déposition d'un témoin. Editions de la Grande Revue. — Cloudesley Brereton : *Qui est responsable ?* (traduction Legouis). Alcan, 1.25. — Emile Hovelacque : *les Causes profondes de la guerre ;* Alcan, 1.25. — Welschinger : *la Séance historique de l'Institut de France*, Berger-Levrault, 0.60. — Emile Boutroux : *L'Allemagne et la Guerre ;* Berger-Levrault, 0.60. — Christian Cornelissen : *Les Dessous économiques de la guerre*, Berger-Levrault, 0.60. — Charles Baillod : *Pourquoi l'Allemagne devait faire la guerre*, préface de M. Ajam ; Perrin, 2 fr. — Ernest Lavisse : *Non possumus.* Réponse à *la Revue des Nations*, Editions de la *Revue de Paris.* — Anonymes, *A l'ordre du jour :* 9 plaq. et *Extraits du Bulletin des Armées de la République*, 3 plaq. Berger-Levrault, 0.60 chaque plaq. — Alexander Powell : *La Guerre en Flandre ;* lib. Larousse, 1 fr. — L. Gomez Carrillo : *Parmi les Ruines ;* Berger-Levrault, 1 fr. 50. — Cartes Larousse, *Atlas de la Guerre*, lib. Larousse, 1 liv. à 0.75. — *Le Tour de France*, A. Jadart : *Reims*, 10, faubourg Montmartre, 3 fr. — P.-G. La Chesnais : *Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre ;* Arm. Colin. — James M. Beck : *The Evidence in the Case*, 1 dollar; New-York, Putnam. — John Jay Chapman : *Germany Speaks*, 75 cents ; New-York, Putnam. — MM. Coudert, Whitridge, von Mach, Dr. Iyenaga, Général Greene : *Why Europe is at War*, 1 dollar ; New-York, Putnam. — Frederick W. Whitridge : *One American's Opinion of the European War*, 50 cents ; New-York, Dutton. — Clarence W. Barron : *The Audacious War*, 1 dollar ; Boston, Houghton Mifflin. — Elbert Francis Baldwin : *The World War*, 1 dollard 25 cents ; New-York, Macmillan. — Charles W. Eliot : *The Road Towards Peace*, 1 dollar ; Boston, Houghton Mifflin. — Ellsworth Shumaker : *The World Crisis*, 75 cents ; New-York, Putnam. — Charles Edward Jefferson : *The Cause of the War*, 50 cents ; New-York, Crowell. — Charles Edward Jefferson : *Christianity and International Peace*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Crowell. — Bernard Walker : *America Fallen !* 25 cents ; New-York, Putnam. — Fritz Kreisler : *Four Weeks in the Trenches*, 1 dollar ; Boston, Houghton Mifflin. — Asa Don Dickinson : *The Kaiser*, 2 dollars ; Garden City, Doubleday et Page. — Heinrich von Treitschke : *Germany, France, Russia, and Islam*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Putnam. — Ruth Putnam : *Alsace and Lorraine*, 1 dollar 25 cents ; New-York, Putnam. — James Mark Baldwin : *La France et la Guerre*, 1 fr. ; Paris, Félix Alcan. — Jacob Gould Schurman : *The Balkan Wars*, 1 dollar ; Princeton, University Press. — MM. Lange et Berry : *Books on the Great War*, deux volumes, 2 s. 6 d. chaque ; Londres, Grafton et Co. — Iv. E. Guéchoff : *L'Alliance Balkanique ;* Hachette, 3 fr. 50. — Constantin D. Mavrodin : *La Roumanie contemporaine ;* Plon, 3 fr.

Voici, édités par la Librairie Berger-Levrault, sous la rubrique : « Les Pourparlers diplomatiques », les textes des divers Livres publiés par les Gouvernements européens depuis le commencement de la guerre. C'est l'occasion d'un coup d'œil d'ensemble. D'ailleurs, analysons, très humblement.

Le livre bleu anglais (23 juillet-4 août) donne : la corres-

pondance échangée par le Foreign Office avec les ambassadeurs Sir M. de Bunsen, sir G. Buchanan, Sir Francis Bertie, Sir J. Rodd, Sir E. Goschen et sir F. Villiers, plus la reproduction des pourparlers entre Sir Edward Grey et MM. Cambon, le comte Benckendorff et le prince Lichnowsky. Ces documents se rapportent aux faits suivants : efforts de l'Angleterre, appuyée par la France, la Russie et l'Italie, pour régler dans une conférence le conflit austro-serbe ; inertie de l'Allemagne sur toutes questions d'arrangement par une Conférence; elle préconise des négociations directes entre la Russie et l'Autriche ; intransigeance de l'Autriche envers la Serbie ; discussions inutiles de la Russie avec l'Autriche ; l'Autriche déclare la guerre à la Serbie ; interruption des négociations entre Vienne et Pétersbourg ; l'Angleterre persiste dans son projet de médiation ; le Chancelier tente d'intervenir entre l'Autriche et la Russie ; il tâche de s'assurer la neutralité de l'Angleterre : l'Allemagne ne prendra à la France que ses colonies (!) : l'Angleterre repousse cette connivence (Pièce n° 38) ; le 31 juillet, sur l'initiative de l'Allemagne, reprise des pourparlers entre l'Autriche et la Russie, mais l'Allemagne, lance, le même jour, un ultimatum à la Russie et à la France (n° 46) ; l'Angleterre refuse de s'engager dès maintenant avec la France. Parmi les autres pièces du recueil, signalons : celles relatives à l'insistance de l'Allemagne sur son ultimatum à la Russie (au moment où la Russie et l'Autriche continuent de négocier), et à la mobilisation générale de cette puissance ; au refus, par la Belgique, de notre concours armé pour protéger sa neutralité (3 août) ; à la rupture entre l'Angleterre et l'Allemagne sur la question belge (n° 78). (C'est dans cette tragique dépêche de Sir E. Goschen que se trouve rapporté le fameux mot sur le « chiffon de papier »). — **Le second Livre bleu anglais** (3 août-4 novembre 1914) donne la correspondance relative aux événements qui ont amené la rupture des relations avec la Turquie.

Le Livre gris belge (24 juillet-29 août) contient les pièces se rapportant aux faits suivants : Ultimatums allemand et autrichien ; violation du territoire belge ; déclarations de guerre de l'Allemagne et de l'Autriche, puissances garantes de la neutralité belge ; défense de sa neutralité par la Belgique, avec l'appui des trois autres puissances garantes : Angleterre, France et Russie ; violation de la neutralité du Luxembourg par l'Allemagne ; neutralité de la Hollande ; projet de neutralisation du Congo. Parmi ces pièces, signalons plus particulièrement : la communication à la Belgique de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie (24 juillet) ; la déclaration de la France, disant que les troupes françaises ne feront aucune incursion en Belgique (31 juillet) ; le rappel, fait par la Belgique, aux légations belges de Berlin, Londres et Paris, des assurances précédemment don-

nées par l'Allemagne sur le respect de la neutralité belge (31 juillet, n° 12, et annexe au n° 12); l'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique, demandant le libre passage (2 août, n° 20); le refus de la Belgique (n° 22); le suprême appel adressé par le roi Albert au gouvernement anglais, pour que celui-ci intervienne (3 août, n° 25); la nouvelle proposition de l'Allemagne, reproduisant l'ultimatum du 2 août (10 août), et la nouvelle réponse négative de la Belgique (12 août); un document sur les attaques des Allemands contre le Congo Belge; la réponse de la Belgique aux allégations de l'Allemagne contre la Belgique (n° 79).

Le Livre orange russe (23 juillet-6 août) contient : l'ultimatum autrichien et la réponse serbe; les télégrammes échangés par le tsar et le prince régent de Serbie; la correspondance de M. Sazonoff, ministre russe des affaires étrangères, avec les représentants du tsar à l'étranger et les ambassadeurs étrangers à Pétersbourg; la déclaration de guerre de l'Allemagne et de l'Autriche à la Russie. On remarquera plus particulièrement parmi ces pièces : la declaration de la Russie, qui ne restera pas étrangère au conflit austro-serbe (25 juillet, n° 10); le refus de l'Autriche (qu'appuie l'Allemagne) à la Russie de prolonger le délai stipulé dans son ultimatum à la Serbie; la déclaration de l'Allemagne disant n'avoir pas eu connaissance préalable de l'ultimatum autrichien (n° 18); la demande d'intervention adressée par l'Allemagne à l'Angleterre, qui n'acceptera que si le conflit austro-serbe est déféré à l'Europe (n° 20); la suggestion exercée par la Russie sur l'Italie, afin que celle-ci agisse sur l'Autriche (n° 23); l'invite de l'Allemagne à la France de modérer Pétersbourg, et son refus d'agir de même à Vienne (n° 28); les documents n°s 35, 38, 39, contenant confirmation de cette attitude de l'Allemagne; n° 41, montrant la grande impression produite à Vienne, dans le sens de la prudence, par l'attitude de la Russie (27 juillet); n°s 43, 44, 45, 46, 47, où peut se mesurer l'influence excitatrice de l'Allemagne sur l'Autriche; n° 48, réitérant l'appel de la Russie à l'Angleterre après la declaration de guerre de l'Autriche à la Serbie; n° 49 : tardive action pacifique de l'Allemagne, conseillant enfin la reprise des pourparlers entre Vienne et Pétersbourg, qui consent à cela, mais sans abandonner l'idée d'une conférence européenne; n° 50 : difficulté de ces pourparlers; n° 58, montrant toute la détestable perfection de l'imbroglio : l'Allemagne menace de mobiliser si la Russie ne cesse ses préparatifs militaires, et la Russie ne peut pas les cesser puisque l'Autriche persiste dans son attitude (29 juillet). n° 60, précisant le point de vue de la Russie, qui cessera ses préparatifs, si l'Autriche « reconnaît que son conflit avec la Serbie est d'intérêt européen »; n° 63 : refus, par Berlin, de continuer son action modératrice à Vienne; n°s 64 et 65 :

échec du projet de Conférence, premiers préparatifs militaires de l'Angleterre (30 juillet); n° 66 : reprise des pourparlers entre la Russie et l'Autriche (31 juillet); n° 68 : attitude belliqueuse de l'Allemagne (même date); n° 70 : ultimatum de l'Allemagne à la Russie (1er août); nos 73 et 75 : l'Allemagne déclare la guerre à la Russie (1er août 7 h. 10 du soir); n° 79 : l'Autriche déclare la guerre à la Russie (6 août). — **Le second Livre orange russe** contient les pièces se rapportant aux pourparlers ayant précédé la guerre avec la Turquie (1er août-1er novembre 1914).

On trouve dans le **Livre blanc allemand** (24 juillet-2 août) : le Mémoire du Chancelier de Bethmann-Hollweg sur les événements qui ont précédé la déclaration de guerre; la Correspondance avec les représentants de l'Empire allemand à l'étranger; les célèbres télégrammes échangés par le tsar et l'empereur : l'ultimatum du Japon. — Le rapport du Chancelier allemand tend à établir que l'Allemagne est contrainte de se défendre contre une coalition hostile. Il expose que c'était de Saint-Pétersbourg exclusivement que dépendait la paix universelle, la thèse étant celle-ci : l'Autriche, en ce qui concerne la Serbie, n'avait aucune idée d'acquisition territoriale, etc. (Annexes au Rapport nos 1, 2 et 3); la mobilisation de la Russie (dont les premiers bruits parvenaient à Berlin dès le 24 juillet, Annexes 6, 7, 8 et 9) était donc injustifiée et une menace. Et il ajoute : « Nous n'avons cessé de nous efforcer, par une action énergique, de localiser le conflit. » Sur l'action modératrice proposée par l'Angleterre, le Chancelier argue de l'impossibilité pour l'Allemagne de citer l'Autriche devant un tribunal européen, etc. (Annexe 13). Il fait valoir l'intervention allemande dans le sens de pourparlers directs entre l'Autriche et la Russie (Annexes 14, 15, 16). « Mais ces efforts de modération avaient été devancés par les préparatifs militaires de la Russie et de la France » (Annexe 17). On trouve ensuite des détails sur les nouveaux efforts accomplis par l'Allemagne (avec l'appui de l'Angleterre), pour faire durer la conversation entre Vienne et Pétersbourg (Annexe 19). L'échec définitif de ces efforts et la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie sont présentés comme la conséquence de la mobilisation russe, commencée et poursuivie malgré les réclamations de l'Allemagne : « Le Gouvernement russe a, par sa mobilisation, qui mettait en danger la sécurité de l'Empire, fait échouer, peu avant leur réussite, les pénibles négociations des Chancelleries européennes » (Annexes 20 et suiv. Télégrammes entre le Kaiser et le Tsar). Conclusion de l'Allemagne : « La Russie voulait la guerre. »

Dans **le Livre rouge austro-hongrois** (29 juin-24 août), parmi les documents diplomatiques relatifs aux négociations qui ont précédé la guerre, se trouve un ensemble considérable de mémoires

sur l'attentat de Sarajevo, les circonstances qui l'ont précédé, la propagande pan-serbe, etc. Viennent ensuite les pièces afférentes aux négociations austro-serbes, et les communications de l'Autriche aux gouvernements européens. On examinera surtout ce qui se rapporte à la Russie. Sous ce rapport, l'attitude de l'Autriche-Hongrie se résume ainsi : « Il ne vient à l'esprit de personne, en Autriche-Hongrie, de menacer les intérêts russes, etc. Il s'agit seulement d'une action défensive à l'égard de la Serbie », etc. Tout ceci est déjà connu par les autres « Livres ». A signaler, sous le n° 44, un mémoire du comte Berchtold en réponse à la tentative de l'Angleterre pour amener une médiation de l'Allemagne entre l'Autriche et la Serbie. Parmi les dernières pièces, on remarquera surtout celles concernant les pourparlers entre l'Autriche et la Russie (n[os] 47 et suiv.).

Le Livre vert italien, qui embrasse une période allant du 9 décembre 1914 au 4 mai 1915, reproduit la correspondance relative aux événements qui ont amené la rupture des relations avec l'Autriche-Hongrie.

Il ne faudrait pas s'imaginer que les documents diplomatiques dont on vient de signaler un choix fixent définitivement ce qui s'est passé. Un certain nombre d'entre eux auront à subir les vérifications et à recevoir les additions ultérieures de l'Histoire. A côté des pièces visant des faits acquis, il y en a d'autres qui gardent un caractère hypothétique. Par exemple, tel ambassadeur recueille un renseignement peut-être erroné ou partiellement inexact, qu'il transmet à son gouvernement, etc. Il y a encore les ouï-dire, les nouvelles non autrement sûres dont il plaît à tel Cabinet de faire état. Il y a enfin des régions entièrement mystérieuses comme l'histoire des rapports de l'Allemagne et de l'Autriche durant la période ayant précédé l'ultimatum à la Serbie. C'est ici que les réserves s'imposent et que l'avenir fera ses enquêtes. D'ores et déjà, le coup d'œil que nous avons pu jeter sur ces documents nous convainc que ce caractère hypothétique s'attache surtout à tout ce qui se rapporte aux responsabilités. Il y a là un ensemble de pièces qu'il faut résolument cerner d'un trait et mettre à part. Elles sont insuffisantes, pour traduire la pensée des gouvernements, de l'Allemagne d'abord, de l'Autriche-Hongrie et de la Russie ensuite. Là gît, pour les historiens, la difficulté. C'est là qu'ils auront à chercher. Ainsi se pose, dès le début, pour les historiens de la Grande Guerre, cette condition, que l'objet de la science historique est une question de psychologie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

M. Amédée Dunois a réuni en une brochure, vendue au bénéfice

de l'Agence Internationale des Prisonniers de Guerre, deux articles de Romain Rolland, **Au-dessus de la Mêlée** et *Inter Arma Caritas*, publiés dans le *Journal de Genève* et déjà célèbres par les reproductions partielles qui en ont été faites dans la presse française et par les commentaires désobligeants auxquels ils ont donné lieu de la part de gens qui n'ont pas la conscience tranquille !

M. Dunois présente au public français cette publication, qui aurait dû être intégrale, dans une préface dont la censure a malheureusement supprimé plus de la moitié, mais dont les fragments épargnés disent clairement que l'auteur n'est pas de ceux dont la fièvre guerrière a égaré l'esprit, et qu'il apprécie pleinement la hauteur morale des mobiles auxquels Romain Rolland a obéi en écrivant ces pages, destinées à passer au nombre des plus émues et des plus généreuses que les lettres françaises aient données au monde. Ceux qui sont aveuglés par la passion du combat peuvent les juger inopportunes ; mais il est impossible à une âme élevée de méconnaître la noblesse du sentiment qui les a dictées.

Il est inconcevable en ces circonstances que la censure ait supprimé dans la brochure certains passages du texte de Romain Rolland. Mais ce qu'il y a de plus grave encore, c'est que, tandis qu'elle les supprimait dans la brochure de Dunois, elle autorisait M. Henri Massis à reproduire intégralement le texte d'*Au-dessus de la Mêlée* à la suite de son odieux pamphlet, *Romain Rolland contre la France*, dont le titre est un mensonge stupide et le contenu un ramassis de phrases incohérentes, où l'auteur essaie de dissimuler sa haine venimeuse sous des mots qui ne devraient servir qu'à exprimer des sentiments beaux et sincères.

Pour toutes les consciences droites, l'affaire est désormais jugée : les procédés dont on use pour combattre Romain Rolland achèveront de lui assurer l'estime et l'appui des gens qui n'ont pas abdiqué tout sentiment de dignité personnelle, toute volonté de justice sociale.

J. M.

§

On ne dira jamais assez, on ne démontrera jamais assez que ce sont les Austro-Allemands qui ont préparé, voulu et déchaîné la guerre. Aussi faut-il louer M. Victor Basch, professeur à la Sorbonne, d'avoir, après MM. Durkheim, Denis, Saint-Yves et à l'aide des documents diplomatiques allemands publiés depuis, établi de façon plus complète encore, dans son tract **la Guerre de 1914 et le droit**, la responsabilité des deux Kaisers. Ce qui n'empêchera vraisemblablement pas les 93 intellectuels allemands de maintenir leurs « Il n'est pas vrai que... ». Mais est-ce que ces rageuses dénégations comptent ? Prouver vaudrait mieux qu'affirmer. Je sais bien que

parfois ces intellectuels s'enhardissent jusqu'à argumenter! J'ai longtemps cherché une de ces argumentations et j'ai fini par en trouver une dans le *Journal des Economistes*, c'est une lettre de M. Lujo Brentano, un des 93, fort bien tournée d'ailleurs et en excellent français, mais qui montre combien, eux et nous, nous n'avons pas le crâne fait de même. Je prends trois de ses arguments : 1° Au sujet de la violation des neutralités : « Pourquoi, demande l'illustre professeur, ce flot d'indignation contre l'immoralité inouïe du procédé allemand envers la Belgique et le Luxembourg quand sir Edward Grey avait nié, le 3 août 1914, que l'existence d'une garantie liât tout parti qui y a pris part? » Si M. Brentano ne voit pas de différence entre l'hésitation qu'on peut avoir à châtier le violateur d'une neutralité qu'on a garantie et la non-hésitation à violer soi-même cette neutralité qu'on a également garantie, je n'ai vraiment rien à dire! — 2° Au sujet de l'intervention de l'empereur allemand produisant la rupture des négociations peut-être en voie, le 31 juillet, d'aboutir entre la Russie et l'Autriche. Falsification! s'écrie notre intellectuel et il donne pour raison cet entrefilet du *Fremdenblatt*, journal officieux de Vienne, le 25 septembre : « Ainsi qu'on nous rapporte d'un parti bien informé, ce renseignement ne répond nullement aux faits ; la nature même des démarches entreprises à Belgrade (euphémisme charmant pour dire coups de canon) aurait rendu une telle solution impossible. » Mais qui ne voit que ce communiqué tardif n'est que certificat de complaisance demandé par le gouvernement allemand au gouvernement austro-hongrois? Dira-t-on qu'en semblant se départir de son intransigeance, le 31 juillet, et en consentant « à prendre en considération la médiation anglaise », le comte Berchtold jouait la comédie? Eh bien! cette comédie est odieuse, et la responsabilité du Kaiser autrichien double celle du Kaiser allemand, voilà tout. — 3° A propos de la responsabilité de la Russie. D'après M. Brentano, c'est la Russie qui a tout précipité en commençant sa mobilisation dans la nuit du 30 au 31 juillet, ce qui rendait inévitable l'ultimatum allemand, et en envahissant le territoire germanique, ce qui coupait tous les ponts. Mais est-il nécessaire de rappeler que la mobilisation russe ne faisait que suivre la mobilisation autrichienne, qu'une mobilisation, au surplus, n'implique pas entrée en campagne, comme l'Autriche s'était chargée de le démontrer pendant de longs mois l'année précédente, que, dans son télégramme du 31, le tsar assurait justement que mobilisation ne signifiait pas guerre et demandait la même assurance à son cousin, que l'avant-veille il avait télégraphié qu'il serait juste de remettre le problème austro-serbe à la Conférence de La Haye, que le Kaiser n'avait répondu ni à l'une ni à l'autre de ces avances et qu'il avait lancé son *ultimatum* de propos délibéré, sans autre raison que son seul vouloir? Quant à

l'invasion russe en territoire allemand avant toute déclaration de guerre, elle est aussi exacte que le vol des aviateurs français au-dessus de Nuremberg le même jour ; affirmer officiellement de pareilles inexactitudes c'est se condamner soi-même. — Mais de cette longue discussion que résulte-t-il, sinon que M. Lujo Brentano se trompe et nous trompe? Or, s'il en est là, lui homme grave, instruit, modéré de ton, et sincère je veux bien le croire, où en sont les autres Allemands ?

Maintenant, des deux Kaisers, quel est celui qui a entraîné l'autre? M. Take Ionesco, dans sa brochure **les Origines de la guerre**, veut que ce soit celui de Vienne. Celui de Budapest, devrait-il plutôt dire, puisque, à ses yeux le véritable machinateur de l'explosion est le comte Tisza, lequel, débarrassé de l'archiduc Ferdinand par l'attentat de Serajevo, aurait repris au compte de l'état magyar les plans démesurés que caressait le défunt pour sa propre gloire. Chose étrange! Les généraux austro-hongrois se croyaient à même de triompher de la Russie à eux seuls, et c'est la véhémence des Habsbourg qui aurait fini par entraîner, au dernier moment, le Hohenzollern longtemps hésitant; celui-ci, d'après M. Ionesco, ne se serait décidé pour la guerre que le jour où il est rentré à Berlin et où la folie belliqueuse de toute l'Allemagne l'a gagné. Mais cette vue ne semble pas exacte. L'auteur, en sa qualité de Roumain, est trop préoccupé par les manigances de l'Autriche-Hongrie, qu'il a d'ailleurs parfaitement percées à jour; celles de l'Allemagne, pour ne pas le toucher directement, n'en étaient pas moins réelles. Les deux Kaisers voulaient la guerre de longue date, et peut-être chacun des deux la préparait-il, même contre l'autre! Des deux alternatives que suppose M. Ionesco à propos de l'empereur Guillaume en juillet 1914 : « Ou il cachait son secret, ou il hésitait encore, » c'est certainement la première qui est la vraie. Vis-à-vis de la France, le Kaiser allemand a toujours voulu la guerre, et, ne pouvant arriver à se la faire déclarer, s'est décidé, en 1912 semble-t-il, à la déclarer lui-même pour le printemps ou l'été 1914; le Kaiser autrichien, lui, n'a jamais voulu la guerre contre nous, mais, depuis 1877, il l'a préparée contre la Russie, et depuis 1909, date de l'annexion de la Bosnie, il l'a cherchée. En 1912, il s'est décidé à la faire, à la suite de la guerre des Balkans, mais cette guerre des Balkans est le contre-coup de la guerre italo-turque, qui elle-même a été très probablement la conséquence du machiavélisme allemand. C'est, à ce qu'on raconte encore un peu mystérieusement, mais tout finira par se savoir, — c'est parce que le gouvernement italien avait appris que le Sultan allait donner à bail pour 99 ans la Tripolitaine au Kaiser qu'il s'est décidé, brusquement, sans motif visible aucun, en acceptant de mettre toutes les apparences contre lui, mais avec raison au fond, on le voit, à pren

dre les devants. En sorte qu'ici encore, contrairement à ce que croit M. Ionesco, c'est Guillaume II qui est le véritable auteur lointain de la décision en 1912 de l'Autriche d'attaquer la Russie vers 1914.

Ceci n'empêche pas d'ailleurs que, tout en précisant le rôle décisif du Kaiser dans le grand déclanchement, comme fait M. Cloudesley Brereton dans sa plaquette **Qui est responsable ?** on peut, avec M. Emile Hovelacque, dans une plaquette analogue, étudier plus loin et plus bas **les Causes profondes de la guerre.** « D'un côté, toutes les forces obscures de l'éternelle barbarie humaine décuplées par la science et le mysticisme conscient ; de l'autre, tout ce que l'effort de la Grèce, de Rome, de la Judée, de l'Europe chrétienne et civilisée a fait depuis qu'il existe... » Ces vues sont celles que M. Bergson avait lumineusement exposées dès le début de la guerre dans **la Séance historique de l'Institut de France** et celles aussi que M. Boutroux a condensées dans sa *Lettre à la Revue des Deux Mondes,* digne pendant de la fameuse *Lettre* de Renan à Strauss en 1870, et que l'éditeur des *Pages d'histoire* a publiée dans cette collection avec deux autres brefs articles de ce philosophe sous le titre : **l'Allemagne et la Guerre.** Grâce à toutes ces pénétrantes études, on peut se faire une idée très nette et très juste des causes lointaines de ce colossal conflit qui, au 15 mai dernier, pouvait, dit-on, s'enorgueillir de 5.374.000 morts et de 5.984.000 blessés, et ni les Serbes, ni les Monténégrins, ni les Japonais n'étaient compris dans ces totaux effroyables ! Quels doivent-ils être, d'ailleurs, avec trois mois d'hécatombes de plus !

Voici, je crois, cette idée. La race germanique, je prends cette expression au sens vulgaire, est une race batailleuse comme toutes les races énergiques, mais avec un goût pour la destruction, le pillage, la tromperie, la brutalité arrogante qu'on ne trouve ni chez les Méditerranéens, ni chez les Celtes, ni chez les Slaves, ses voisins du Sud, de l'Ouest et de l'Est ; ce sont là des traits caractéristiques que les anciens avaient bien notés : *Galli pro libertate, Germani ad prædam pugnant,* disait César, et Velleius Paterculus : *Natum ad mendacium genus.* Trait distinctif : ce sont des batailleurs professionnels et embrigadés ; les Français, les Espagnols, les Italiens, les Anglais ont fleuri les types des Chevaliers errants, des Conquistadors, des Condottiere, des Pionniers du Far West ; les Allemands, eux, ont produit les Reîtres et les Lansquenets ; d'ailleurs, par leurs qualités techniques, ils auraient réhabilité le type du mercenaire ! D'autre part, intellectuellement parlant, la race germanique est parmi les premières, on ne saurait le méconnaître ; ses penseurs, ses musiciens, ses savants, ses poètes lui font honneur. Ce qui lui manque, c'est ce qui n'est ni pure violence ni pure intelligence et ce qui constitue peut-être l'essence de la civilisation, cette force de synergie qui

est faite de bonne volonté affectueuse et respectueuse des autres. L'Allemand ne connaît que la consigne de la bande guerrière, il ignore l'âme républicaine de nos communes ; la féodalité, si féconde chez nous, n'a donné chez lui que des chevaliers brigands, ou tout au plus des chevaliers teutoniques, qui n'étaient que des sortes de négriers. Par suite de cette infériorité d'âme sociale, les Allemands n'ont jamais pu arriver à s'organiser en Etats comparables aux cités ou aux royaumes d'Occident ; l'histoire du Saint-Empire n'est qu'un chaos confus et sans intérêt, et en somme, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, l'Allemagne, en dépit des légendes d'Othon le Grand et de Frédéric Barberousse, n'avait joué aucun rôle dans les annales de l'Europe. De là l'espèce d'ivresse qui l'affola quand les circonstances lui permirent enfin de tenir sa place au milieu des autres nations, le culte qu'elle rendit à la Violence et à la Force, et le lien par lequel elle s'enchaîna à la Prusse, à qui elle devait, en effet, à défaut de la libre discipline des peuples supérieurs, cet embrigadement militariste qui même lui avait fait défaut jusqu'alors. Comme cette montée par le fer et le sang avait été en somme très facile, elle en conçut une confiance effrénée dans sa force et un mépris non moindre de la faiblesse des autres, et ainsi s'explique son explosion de fureur arrogante et conquérante de 1914.

Comme on le voit, je laisse complètement de côté dans cette explication la métaphysique allemande et l'économie politique allemande. Invoquer Kant, Leibniz et Luther pour se rendre compte de l'âme du Kaiser me semble vraiment excessif. Quant à List, au zollverein et au capitalisme, ils ne comptent pas davantage, ainsi que le montre M. Christian Cornelissen dans **les Dessous économiques de la Guerre**. Croire plus spécialement, avec M. Charles Baillod, dans son livre **Pourquoi l'Allemagne devait faire la guerre**, que c'est parce qu'elle était acculée à la ruine, c'est fermer les yeux à l'évidence ; l'Allemagne, loin d'être ruinée, était en pleine prospérité économique ; loin de perdre chaque année 1 ou 2 millions de marks, comme l'auteur le croit, en brandissant ses statistiques (le dernier des étudiants sait comment il faut interpréter la balance du commerce), l'Allemagne s'enrichissait chaque année d'autant, si ce n'est davantage. C'est justement ce qui ferait de cette guerre une pure folie au point de vue allemand, si on ne tenait compte que des conditions économiques et si on négligeait les facteurs bien plus impérieux du besoin de domination et du désir de conquête orgueilleuse.

Aux dires lumineux de MM. Boutroux et Bergson sur la différence de l'âme française et de l'âme allemande, il convient de joindre la belle Réponse de M. Lavisse : **Non possumus**, à certains neutres

équivoques, qu'a publiée la *Revue de Paris*, et où cette dualité est exprimée sous forme de six questions : « 1° Croyez-vous que la guerre, nécessairement terrible et atroce par les moyens dont elle dispose, doive se faire plus atroce encore par le refus d'y admettre aucune modération, aucun sentiment d'humaine pitié, de charité, de chevalerie? 2° Croyez-vous qu'il soit permis à un Etat, si puissant qu'il soit, de rompre, s'il y trouve quelque intérêt, un engagement qu'il a pris, et de renier sa signature après qu'il l'a donnée librement? 3° Croyez-vous que la lutte pour l'existence doive régir l'humanité comme elle régit la nature, en sorte que ce ne soit pas un privilège et une noblesse d'être dans la nature le genre humain? 4° Croyez-vous qu'il soit défendu d'espérer qu'un jour, si lointain soit-il, l'humanité trouvera le moyen de vivre en paix, ou croyez-vous que tout notre long avenir soit un enfer aux portes duquel nous devions laisser toute espérance? 5° Croyez-vous que la guerre (et ce que peut être la guerre, vous le voyez en ce moment) soit expressément et *in sæcula sæculorum* voulue par Dieu, si bien que protester contre la guerre soit impiété? 6° Croyez-vous que l'avenir de l'humanité soit de respecter l'indépendance des nations grandes et petites, de façon qu'aucune énergie ne se perde, et de chercher à établir entre elles une discipline, de façon qu'aucune d'elles ne puisse troubler l'ordre général? Ou bien croyez-vous qu'il faille que cette discipline et cet ordre nécessaires nous les attendions d'une férule et d'un sabre? » Là où l'Allemagne répond *Oui*, la France répond *Non*. Tant qu'il en sera ainsi, les deux âmes seront irréconciliables.

Dans la Collection des *Pages d'histoire* que je citais plus haut ont également paru neuf brochures : **A l'ordre du jour**, reproduction des citations et éloges, et trois brochures : **Extraits du Bulletin des armées de la République**. Je me contente de les citer, et, pour finir par un « mot de la fin », je cite également la galéjade d'un joyeux méridional qui entendait qualifier l'Allemagne de pays de grands lansquenets et de gros reîtres. « Alors, fit-il, le programme est tout indiqué : 1° Rapetissement du lansquenet; 2° Rétrécissement du reître. »

HENRI MAZEL.

§

M. Alexander Powell a suivi comme correspondant du *New York World* la campagne allemande en Belgique, à peu près depuis l'occupation de Bruxelles jusqu'à la chute d'Anvers, c'est-à-dire qu'il a vu plusieurs des événements qui se sont déroulés dans la première partie de la guerre actuelle. Son récit de **La Guerre en Flandre** a été publié par la librairie Larousse avec quelques photographies

documentaires, et,malgré la gravité des circonstances, c'est un livre de curieux humour Yankee.

Après avoir donné une série de portraits des correspondants de guerre, — qui forment bien une espèce spéciale — il nous raconte qu'il en vint à prendre sous son égide et s'associer un correspondant photographe, Donald Thomson, être fertile en inventions, et dont les aventures — et les risques — furent plutôt nombreux.— M. Alexander Powell avait installé son quartier général à Anvers et c'est de là qu'il put suivre les opérations et les péripéties de la guerre. On sait qu'Anvers possède depuis longtemps une colonie allemande importante, et il y a même à ce propos des notes édifiantes et que je crois d'une exactitude absolue sur le rôle qu'elle a joué pendant le siège. Mais les Belges pensaient Anvers imprenable et en firent la base de leur défense après en avoir ravagé consciencieusement les environs. L'ennemi du reste se contenta d'abord de les écraser sous des avalanches d'obus lancés de 20 kilomètres.

M. A. Powell, un moment, dut se rendre à Bruxelles, et passa par Aerschot, brûlé et ravagé par les Allemands sous des prétextes vagues, et par Louvain, dont il raconte le désastre. A la suite de divers incidents, il fut invité à se rendre au quartier général, près du général Von Boehn, — l'Allemagne étant alors en coquetterie avec les Etats-Unis — et put voir sur les routes l'interminable défilé des troupes en marche sur Lille et Paris, mais que les nôtres rabrouèrent à la bataille de la Marne. Il convient que c'était une armée d'une organisation admirable, un véritable outil de précision. Les officiers, affirme-t-il, entre parenthèse, possédaient tous des cartes de la région, plus détaillées que celles de l'état-major belge, — ce qui prouve une fois de plus que l'invasion par le nord était depuis longtemps préparée. — Mais, comme on le sait, les Allemands ont systématiquement démenti les atrocités qui leur sont reprochées ; tout mauvais cas est niable, et les Boches sont innocents comme des agneaux ; ils n'ont rien fait de contraire aux usages de la guerre, et s'ils ont un peu massacré, — toujours le même refrain — c'est qu'on avait tiré sur leurs troupes.

Suit un curieux tableau de la retraite belge sur Anvers après l'évacuation de Malines et le combat livré à Weerde. Puis c'est le récit du siège ; les exploits des zeppelins ; Anvers est battu par des pièces monstrueuses et que les canons de la défense ne peuvent même pas atteindre ; mais M. Powell fait remarquer que les rues occupées par des Allemands se trouvèrent épargnées. La place fut criblée d'obus et un secours d'environ 8.000 hommes envoyé par les Anglais ne put que retarder sa chute de quelques jours. — Il fallut bientôt avouer en effet que la situation était désespérée. Le gouvernement partit pour Ostende, et derrière lui, ce fut un sauve-qui-peut. Toute la

population du dehors s'était réfugiée dans la ville ; il y eut bientôt 500.000 fuyards sur le fleuve et les routes. — Le récit de cette débâcle, d'ailleurs, est poignant ; c'est l'exode de tout un peuple affolé, traînant ses nippes, les blessés, les impotents ; on vit des dames aux voilettes luxueuses arracher des navets dans les champs pour les dévorer ; plus de vingt fugitives, qui étaient grosses accouchèrent en pleine campagne... — Les Allemands occupèrent enfin la ville et y firent une entrée majestueuse, — mais à laquelle la population restée dans la ville évita d'assister. Comme le fit remarquer le photographe Thomson, qui ne semble pas manquer d'esprit, « cela faisait l'effet d'un cirque débarquant la veille du jour où on l'aurait attendu ! »

M. Gomez Carrillo, qui nous a donné déjà de remarquables récits de voyage et des œuvres diverses de littérature, fit partie, l'hiver dernier, de la caravane de journalistes étrangers que l'autorité militaire promena dans les régions évacuées par l'ennemi et aux approches de nos lignes de bataille. Ecrivain disert et même artiste, M. Gomez Carrillo a pu suivre les traces de l'invasion depuis les champs de carnage de la Marne et les décombres de Senlis jusqu'aux cimetières qui parsèment les terres de Lorraine, et il a rapporté un livre d'impressions, de croquis tracés nettement, de tableaux dont le souvenir demeure. **Parmi les Ruines**, c'est Montmirail ; Coulommiers,— où par hasard il n'y eut pas de dégâts, mais où le château de Baye fut saccagé aux environs, — et surtout ce sont les séries de villages où l'on s'est battu, par exemple entre Meaux, Dammartin et Château-Thierry, et qui restent des amoncellements de décombres. Suivent des notes sur le passage des Allemands à Epernay, dont M. Carrillo, aussi bien, donne une physionomie très curieuse ; puis c'est le bombardement de Reims que l'artillerie prussienne poursuit, sans hâte, pour le plaisir, et — dirait-on — dans l'espoir d'achever la cathédrale ; les champs de bataille de la Champagne, vers Châlons, Sainte-Menehould et Clermont en Argonne, — dont l'hôpital fut préservé comme celui de Gerbéviller, au moment de l'occupation, par la fermeté d'une religieuse ; les villes martyres de Lorraine : Raon-l'Etape, Sermaise, — sans parler des bourgades incendiées aux alentours ; plus loin, les champs de bataille de Verdun, et la guerre de taupes qu'il faut maintenant pratiquer pour tenir tête aux assaillants. — Au cours de cette expédition, M. Carrillo a recueilli — sur le front, dans les tranchées — nombre d'anecdotes concernant l'existence des troupes, les rapports avec l'adversaire lorsqu'il s'en produit autrement qu'à coups de fusil. Puis, de nouveau, il se trouve près des cités menacées ; à Toul, ancienne ville épiscopale, dont le pittoresque lui semble aussi attrayant que ce qu'on raconte de la défense du fort de Troyon ; à Nancy, qui lui évoque la défaite de Charles le Téméraire, les pompes funèbres des anciens ducs de Lor-

raine, et dont l'intérêt est dans les vieux quartiers, entre le palais ducal et la porte de la Craffe, aussi bien que dans les merveilleuses grilles du forgeron Jean Lamour. A l'horizon, cependant, apparaît Metz allemande et ses fortifications formidables; plus bas, c'est Pont-à-Mousson, bombardé d'une façon continue par l'artillerie des Boches ; au sud-est, Lunéville, — encore un endroit incendié, ravagé, — le martyre de toutes les cités dont approchent les troupes prussiennes, — et le volume est terminé par un tableau pittoresque de la vie en campagne et le curieux croquis du soldat français de 1914-1915, tel qu'il apparut à l'auteur après six mois de batailles : grandiloquent, hirsute, loquace et blagueur. — M. Gomez Carrillo est Espagnol, et c'est l'Espagnol qui reparaît dans l'amour de la couleur, du geste, le goût toujours ardent du verbe et du panache, — qui lui fait regretter les grands coups d'épée et les charges héroïques d'autrefois. — La traduction de ce livre, donnée par M. J. N. Champeaux, semble en avoir gardé toute la couleur, — éloge qu'on peut rarement accorder dans les cas analogues, — et le recueil mérite une bonne place dans les publications déjà nombreuses qui nous viennent de la guerre actuelle.

La librairie Larousse publie encore un **Atlas de la Guerre**, qui doit être suivi avec intérêt, car il sera d'une grande utilité pour l'étude des événements actuels. Parmi les cartes de détail, qui sont surtout intéressantes, je recommanderai, dans les fascicules parus, celles de *Flandre occidentale;* de *la Lorraine française; la chaîne des Vosges; la France du Nord-Est* (carte en couleurs); *les Opérations dans le Nord, dans les Vosges* et *la Meuse ; Artois et Flandre; Opérations d'Ypres.* Pour le front opposé : *la Prusse orientale; Constantinople et les détroits; détroit des Dardanelles;* sur le front italien, *le Bassin du Pô* (carte en couleurs), etc.. Une planche donnant les *Halles et le Beffroi d'Ypres* (avant le bombardement) est ajoutée au 3e fascicule.

Au *Tour de France*, le dernier numéro des *Champs de bataille* (*les Cités Meurtries*) a été consacré à **Reims** et contient la relation de M. H. Jadart, bibliothécaire et conservateur de la ville, qui fut témoin des choses advenues jusqu'au 6 octobre 1914. — Un résumé des faits qui précédèrent l'occupation a été donné par M. Octve. Beauchamp comme introduction à ce journal du siège,— d'un siège qui, malheureusement, dure encore et amènera, on peut le craindre, la destruction presque totale d'une des cités les plus célèbres de la France historique.

Avant l'entrée des troupes allemandes, des officiers, après un court bombardement, étaient venus s'assurer de la ville; puis un intendant

saxon réquisitionna des substances et logements pour les troupes. Mais tandis qu'il discutait avec la municipalité, les canons recommencèrent à tirer ; ce fut une méprise, affirma-t-on ; 200 projectiles, en attendant, étaient tombés, endommageant la cathédrale, les églises Saint-Remi, Saint-Jacques, quantité de maisons. L'ennemi ensuite fit son entrée à Reims et s'y installa, jusqu'au moment où le mauvais résultat, — pour lui ! — de la bataille de la Marne le contraignit à déguerpir.

Il ne devait pas aller loin, malheureusement ; dès le 14 septembre, les obus se remirent à tomber — un jour plus, un jour moins — et cette fois intentionnellement, on peut l'affirmer. Il faut lire dans le récit de M. Jadart quel a été le martyre de Reims. Tous les jours, c'était la pluie des projectiles, les quartiers du centre spécialement visés. Bientôt la cathédrale fut atteinte, — et malgré qu'on y eût déposé des blessés allemands sous le couvert de la Croix Rouge ; le feu prit dans les combles et la tour du nord, où un échafaudage de réparations s'élevait presque jusqu'au faîte (1); la couverture de plomb fondit au-dessus de la nef et du chœur ; le petit clocher de l'abside fut abattu ; le carillon placé au transept s'effondra ; dans la tour incendiée les cloches tombèrent et se fondirent, tant qu'il resta un édifice sans toiture, — les deux pignons du transept élevant leurs triangles, dont l'un portait auparavant le sagittaire qui, paraît-il, visait, au vieux temps, un cerf dans la cour de l'évêché. La plupart des vitraux étaient abîmés, mais les voûtes résistèrent, étant « de bonne étoffe » . La façade avait été cependant ravagée par les obus ; les saints et les prophètes décapités pour la plupart,— malgré que, dans la suite, on se soit décidé à les protéger en entassant des sacs de sable jusqu'au linteau des portes. — A Saint-Remi et à Saint-Jacques, ce furent d'autres dégâts et les vieilles maisons du Marché, celles de la rue de Tambour, furent atteintes comme la Place Royale, le Musée, les hôpitaux, les vieux hôtels historiques de la ville ; à l'ancien archevêché, où l'on avait installé des collections archéologiques et où se trouvaient la salle du Tau (1494), l'appartement du Roi, la Chapelle Palatine (1230), — les collections et locaux de la *Société académique* du lieu, tout disparut dans une tempête de flammes (19 septembre). Il resta dans la ville, entre des groupes de maisons temporairement préservées, des murs branlants, noircis, des écroulements de gravats ; de la chapelle épiscopale subsistèrent les quatre murs, et de la salle du Tau les deux pignons avec une cheminée gothique.

(1) L'incendie se déclara surtout dans l'échafaudage dressé contre la tour du nord. — le même peut-être qui se trouvait, il y a quinze ans, contre la tour du sud — et qu'on n'avait pas eu l'intelligence de démonter. — Les échafaudages qu'installent, quasiment en permanence, les architectes devant les églises sont franchement hideux, nous le savons tous. On peut ajouter dorénavant qu'ils peuvent devenir nuisibles.

Le journal de M. Jadart donne un récit lamentable de ces destructions, de même qu'il conte les efforts faits pour sauver des bribes de la parure artistique de Reims. Il ne fait que de brèves mentions des combats qui se livrèrent hors de la ville; toute son attention se concentre sur les faits intérieurs, — comme lorsqu'il raconte la mort du sonneur de Notre-Dame, frappé près de sa cathédrale et dont il suivit pieusement le convoi. Mais ce sec procès-verbal atteint à l'éloquence, rien que par la précision des faits, la multiplicité de l'observation. — Lorsque M. Jadart quitta Reims après un mois et plus de bombardement, les habitants s'étaient depuis longtemps déjà réfugiés dans les caves; au Palais de Justice, on avait installé le Greffe criminel dans une crypte; tous les jours des obus tombaient, emportant un morceau de la ville, puis un autre. Il y reste maintenant encore 4.000 personnes, nous a-t-on affirmé, celles qui ne veulent pas, ne peuvent pas partir.

Le numéro du *Tour de France* qui raconte ce drame terrible est illustré de très nombreuses photographies, — et qui peuvent donner une idée de l'état ancien et de l'aspect qu'a pris la ville avec ce massacre. — On pourra le feuilleter pieusement, comme un nécrologe.

CHARLES MERKI.

§

M. La Chesnais, dont on connaît la compétence et la sûreté d'informations en ces matières, étudie, dans **le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre**, l'une des questions les plus intéressantes du moment. L'attitude de la social-démocratie allemande a étonné beaucoup de personnes dans le milieu socialiste européen. Sur le rôle des masses social-démocrates d'Allemagne, sur leurs sentiments à l'égard du conflit armé de 1914-1915, nous sommes mal fixés. Mais sur la conduite des dirigeants et surtout des députés de ce parti, qui n'ont pas craint de renier leurs principes et les discours de leur congrès en soutenant la politique brutale du Kaiser, nous possédons déjà des documents sérieux. Peut-être sera-t-on appelé à reviser les jugements particuliers sur certaines individualités. M. La Chesnais, à l'aide des extraits du *Vorwaerts*, des journaux socialistes suédois et anglais, nous montre que le groupe socialiste du Reichstag, bien informé des événements, et soucieux de conserver la paix au début de la crise, a brusquement modifié ses allures à la fin de juillet.

Il y a là des pages nouvelles et suggestives. C'est par des intrigues qui ne sont pas toujours éclaircies en leurs détails que le chancelier a réussi à capter le vote de la « fraction » pour les crédits militaires. Ce vote devait avoir une répercussion énorme sur la suite des événements, et c'est pourquoi il apparaît comme si grave pour la social

démocratie elle-même. M. La Chesnais, répondant au sentiment des socialistes Français les plus convaincus, a raison de dire que l'Internationale ne revivra qu'au jour où les chefs responsables de cette social-démocratie — pour leurs manquements à la parole donnée et au devoir humain — auront subi la sanction morale de leur faute.

P.L.

§

L'intérêt mondial qu'excite la guerre actuelle est prouvé surabondamment par l'activité de la librairie aux Etats-Unis. Les éditeurs, surtout ceux au-delà de l'Atlantique, n'ont jamais eu un goût très prononcé pour les ouvrages qui ne leur rapportent pas. Et voici que, durant cette dernière année, les imprimeries américaines ont donné un grand nombre de livres touchant la guerre. Ce printemps dernier, la *Nation* de New York demanda à chaque éditeur américain une liste des six ouvrages prêts à paraître. Une analyse de cette enquête donne une idée très juste de ce qui excite l'intérêt du public aux Etats-Unis ; à l'exception des romans, les livres se rapportant à la guerre occupent le premier rang. Le *Dial* de Chicago, dans sa liste ordinaire de « Livres nouveaux », a maintenant une section spéciale consacrée aux « Livres concernant la Guerre ».

Sous un autre rapport, ces livres américains sur la guerre sont d'un intérêt particulier pour la France et les Alliés. Les Etats-Unis étant si éloignés des champs de batailles, et étant officiellement neutres, il est intéressant de connaître les points de vue de ces auteurs étrangers. Un regard jeté sur les notices qui suivent ne nous sera pas désagréable, j'en suis convaincu. J'ajouterai que tous les livres qui me sont parvenus pour cette chronique sont écrits dans un esprit plus ou moins amical pour la bonne cause. Je dirai encore que les dix doigts suffiraient à compter les volumes pro-allemands publiés aux Etats-Unis dans le courant de cette dernière année.

The Evidence in the Case est un examen des responsabilités morales ayant amené les hostilités actuelles, examen basé sur les mémoires diplomatiques des pays belligérants. L'auteur de cet ouvrage est M. James M. Beck, membre distingué du Barreau de New-York, qui, durant la présidence de M. Roosevelt, fut un haut fonctionnaire du ministère de la justice à Washington. Le livre est dédié à Albert de Belgique, « un vrai roi » (*every inch a king.*)

Germany Speaks, par John Jay Chapman, le littérateur New-Yorkais, est une collection d'opinions tenues par des Allemands importants, — hommes d'état, savants, militaires, poètes, tous défendant les méthodes de guerre prussiennes. Ce petit livre accuse fortement l'Allemagne.

Why Europe is at War est un recueil d'allocutions pronon-

cées dans une ville américaine au mois de février dernier par cinq publicistes connus — trois Américains, un Américain d'origine allemande et un Japonais — qui exposèrent les points de vue de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, du Japon et des Etats-Unis. Le côté francais est présenté par M. Frederic R. Coudert, l'avocat de New-York bien connu, qui est d'origine française. La position anglaise est expliquée par M. Frederick W. Whitridge, également du barreau de New-York, et gendre du poète anglais, feu Matthew Arnold.

Dans un petit livre écrit aussi par ce dernier écrivain, **One American's Opinion of the European War**, une réponse directe et très ferme est donnée à l'Allemagne à propos de ses demandes d'approbation morale qu'elle adresse aux Etats-Unis. C'est peut-être la meilleure de ces réponses brèves publiées en Amérique.

The Audacious War, par M. Clarence W. Barron, en est déjà à sa deuxième édition. L'auteur est un journaliste financier américain, qui vint en Europe l'hiver dernier visiter tous les pays en guerre, afin d'étudier le côté financier du conflit. C'est peut-être le seul ouvrage qui traite bien ce sujet. Il est intéressant de remarquer que les conclusions de l'auteur sont logiquement pour le triomphe des Alliés, ne serait-ce qu'en raison de leurs finances. Mais M. Barron va plus loin encore. Examinant quel sera en toute probabilité le résultat définitif, il croit que ce sera « la paix par une police internationale ». Voici sa conclusion : « Qu'y aurait-il de plus simple que de reprendre Héligoland fortifié et de le rendre non pas aux mains anglaises, mais de s'en servir comme base navale pour un tribunal de La Haye, contraignant à la paix internationale ? »

The World War, par Elbert Francis Baldwin, un journaliste New-Yorkais de talent qui se trouvait par hasard en Europe l'été dernier quand la foudre éclata, s'exprime « sur les différentes façons d'envisager la situation dans les nations belligérantes, et la morale à en tirer pour nous ». L'auteur essaye d'être aussi impartial que possible ; mais ses conclusions montrent qu'il est persuadé que le conflit ne fut pas précipité par les Alliés. Il espère aussi que l'établissement d'un arrangement international pour empêcher à l'avenir une pareille catastrophe sera une des conséquences de ce désastre.

The Road Toward Peace, par le Dr Charles W. Eliot, ancien Président du Harvard, est une contribution à l'étude des causes qui déterminèrent la guerre, et aussi des moyens par lesquels on pourrait éviter qu'un tel malheur se renouvelât. Ce petit volume est peut-être le réquisitoire le plus puissant prononcé contre l'Allemagne d'aujourd'hui qui ait paru en Amérique.

The World Crisis and the Way to Peace, par le Dr Ellsworth Shumaker, un brillant pasteur américain, est un plaidoyer

passionné pour la participation active des Etats-Unis dans la grande lutte aux côté des Alliés.

Un autre petit volume, **The Cause of the War**, est aussi écrit par un pasteur. Les pasteurs américains se distinguent en ce moment par leurs publications sur la guerre. C'est également une condamnation franche de la cause allemande. L'auteur de ce livre, le Rév. Charles Edward Jefferson, vient de publier un volume beaucoup plus important, **Christianity and International Peace**, dont le but se révèle dans la question posée par l'auteur. — « Si le gouvernement des Etats-Unis a un ministère de la guerre, pourquoi n'aurait-il pas un ministère de la paix ? Pourquoi ne pas employer une fraction de la somme dépensée annuellement pour les armements à cultiver les sympathies des autres nations ? » Il croit en « la fédération mondiale des nations » comme étant le but suprême.

America Fallen! a comme sous-titre, « *La suite de la guerre Européenne.* » Ce livre est écrit par M. Bernard Walker, du barreau de New-York, avec une préface du commandant Putnam, l'éditeur, qui était soldat pendant la guerre civile en Amérique. Le but de l'ouvrage est de démontrer au peuple américain la nécessité d'être prêt au point de vue militaire. On représente l'Allemagne battue, finalement entamant les négociations de paix avec les Alliés acceptant leurs propositions, même le paiement des 15 billions de dollars d'indemnité, mais à la condition de conserver sa flotte. Pendant que la paix de Genève est ainsi en train d'être signée, l'Allemagne achète du Danemark l'ile de Saint-Thomas aux Antilles ; elle embarque 250.000 vétérans des tranchées sur des transports qu'accompagne la flotte et le tout part pour le Nouveau Monde. La flotte américaine est défaite dans une grande bataille navale ; New-York, Boston et Washington sont pris par les forces de terre, et enfin les Etats-Unis obtiennent la paix en payant à l'Allemagne l'indemnité des Alliés !

Four Weeks in the Trenches est de M. Fritz Kreisler, le célèbre violiniste autrichien, officier de réserve dans l'armée autrichienne, qui fut blessé devant Lemberg au début de la guerre par la lance d'un Cosaque. Ce livre, qui raconte graphiquement les impressions personnelles de l'auteur, n'est pas une traduction, mais fut écrit en anglais pour l'éditeur américain qui le fait paraître. C'est bien écrit et donne le côté autrichien des premiers jours de la première campagne en Galicie.

The Kaiser est un volume copieusement illustré, donnant une histoire complète de la vie de l'Empereur d'Allemagne. Le dernier chapitre, « Ses Propres Mots, » contenant les allocutions, proclamations et sermons impériaux, est spécialement intéressant et caractéristique. Les illustrations débutent par un portrait du Kaiser à l'âge d'un an et descendent d'année en année jusqu'au moment de la dé-

claration de la guerre actuelle. Il y a en tout plus de cinquante illustrations. Les documents ont été réunis par M. Asa Don Dickinson.

Germany, France, Russia and Islam est une collection d'essais écrits entre 1871 et 1895 par le fameux historien von Treitschke, et traduits ici en anglais pour la première fois. L'introduction est de l'éditeur du livre, M. George Haven Putnam, dont il est question plus haut. Ces essais jettent une grande clarté sur les vraies causes de la guerre actuelle. Le frontispice du livre est un portrait de l'auteur, une figure caractéristiquement allemande.

Dans ce livre de Treitschke, il s'agit beaucoup de l'Alsace-Lorraine, présente, future et passée. Mais cette même question si compliquée est traitée d'une façon bien plus satisfaisante par Miss Ruth Putnam, l'historien américain et la sœur de M. Haven Putnam, dans son livre, **Alsace and Lorraine, from Caesar to Kaiser**, et qui comprend la période s'étendant de 58 avant Jésus-Christ à 1871. L'esprit qui anime les pages de cet ouvrage et ses conclusions sont suffisamment démontrés par ces lignes qui en terminent le dernier chapitre :

> Vous avez pu germaniser la plaine,
> Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.

La plus courte, mais non la moins notable, des publications américaines en faveur des Alliés est la brochure de M. Marck Baldwin, correspondant étranger de l'Institut de France et savant universitaire distingué des Etats-Unis, intitulée **La France et la Guerre**. Je recommande la lecture de ce petit volume à tous ceux qui désirent connaître l'opinion de la vaste majorité des Américains sur cette guerre, surtout de la classe qui exerce une influence réelle sur le public dans ce pays.

The Balkan Wars, par le Dr J.-G. Schurman, Président de l'université de Cornell et qui fut ministre américain en Grèce de 1912 à 1913, est bien un ouvrage actuel, quoique écrit quelques mois avant la guerre présente. C'est un récit très clair et très intéressant de la question balkanique, plus complexe aujourd'hui que jamais, le tout avivé et animé par les observations d'un spectateur ayant une intelligence exceptionnelle et dont la position officielle lui a permis de voir et d'entendre des choses qu'un écrivain ordinaire n'aurait eu l'occasion ni de voir ni d'entendre.

Deux bibliothécaires anglais — MM. Lange et Berry — ont établi une bibliographie de la guerre depuis son début jusqu'à la fin de mars. Deux petits volumes de cet ouvrage ont déjà paru. Le chiffre total des livres et brochures enregistrés s'élève à mille environ. Une demi-douzaine de pays étrangers sont représentés dans cette collection, bien que presque tous les titres soient anglais ou américains.

Les auteurs annoncent d'autres volumes pour continuer cette très utile série.

THÉODORE STANTON.

§

L'Alliance Balkanique. — Le 24 mars 1911, M. Iv. E. Guéchoff, succédant à M. Malinoff, était appelé à présider le Conseil des ministres bulgare. S'il ne conserva le pouvoir que jusqu'au 30 mai 1913, il est indéniable que les vingt-six mois pendant lesquels M. Iv. E. Guéchoff assuma la haute direction de la politique de son pays furent particulièrement chargés d'événements. C'est sous le ministère Guéchoff que furent engagées les premières négociations en vue de la conclusion d'une alliance balkanique et que ce projet d'alliance devint une réalité. C'est encore M. Guéchoff qui est à la tête du gouvernement bulgare pendant la première guerre balkanique; et lorsque, par suite des divergences entre la Couronne et le Conseil des ministres, M. Guéchoff adressera à son souverain sa célèbre lettre de démission, il pourra écrire avec une légitime fierté : « Le télégraphe nous a apporté aujourd'hui la nouvelle de la signature du traité de paix avec la Turquie. Cet acte met fin à une guerre qui a illustré le nom bulgare et glorifié la patrie bulgare. » Après deux ans et demi de recueillement, cet homme, qui a si magnifiquement servi la cause de son pays, vient de livrer au public un ouvrage moitié souvenirs, moitié documents officiels, où il résume avec clarté la période désormais historique qui vit naître et mourir l'alliance balkanique. Un tel sujet, traité par un tel homme, quelle œuvre promettante pour ceux qui cherchent à saisir le fil de l'inextricable problème des Balkans! Et, en effet, après lecture de ce volume, où les commentaires de l'auteur encadrent des notes, rapports, instructions ou référés diplomatiques, on ne saurait s'avouer déçu. M. Guéchoff est un guide aimable. Nous le suivons volontiers aux ambassades, légations, ministères où il traite de la grande question. Nous admirons ses constants efforts en vue de la conclusion d'une alliance balkanique, nous le félicitons et nous nous félicitons de son attitude ferme en face des tergiversations turques qui amenèrent en dernier lieu le déchaînement de la guerre d'Orient. Mais s'il expose simplement, impartialement les faits qui précédèrent la conflagration balkanique, par contre, dans la deuxième partie de son œuvre, et notamment là où il trace l'historique des relations entre la Serbie, la Grèce, la Bulgarie et le Monténégro durant la guerre, M. Guéchoff se départit brusquement de l'objectivité de l'historien pour obéir à la voix de son « moi » national. Sans méconnaître totalement les fautes commises par son pays, il s'efforce de rejeter la responsabilité de la deuxième guerre sur tous

les alliés à la fois. Comment concilier cette thèse étrange avec ce que M. Guéchoff lui-même avance pour nous expliquer les motifs de sa démission ? « Ma politique, écrit-il, qui visait à nous entendre sans effusion de sang avec nos alliés, à ne pas laisser rompre l'alliance balkanique, à recourir à l'arbitrage tant avec la Serbie qu'avec la Grèce, n'était pas approuvée. » M. Guéchoff démissionna un mois avant le déclanchement de la deuxième guerre. Y a-t-il rien d'étonnant si la Grèce et la Serbie se concertèrent pour établir les conditions d'une coopération défensive dans le cas où elles seraient attaquées par les Bulgares ? Dès le 2 mai 1913, M. Pachitch déclarait loyalement à M. Hartwig, ministre de Russie à Belgrade : « La Serbie n'a pas conclu d'accord séparé avec la Grèce, mais un tel accord peut être réalisé à titre de défense contre une agression bulgare. » Si, malgré cet avertissement, M. Daneff, qui succéda à M. Guéchoff, ne parvint pas à contenir l'humeur belliqueuse du haut commandement, faut-il reprocher à la Serbie et à la Grèce leur prévoyance élémentaire ? Mais l'auteur s'adresse au public français et c'est pourquoi il a jugé opportun de mêler une sorte d'apologie de la politique de son pays à ce qui devait être purement et simplement de l'histoire. Sa vraie pensée, M. Guéchoff nous la révéla beaucoup plus dans son livre intitulé : *La Folie criminelle et l'Enquête parlementaire*, paru l'année dernière à Sofia, que dans son tout récent ouvrage. Là, c'est le cas de le dire, M. Guéchoff rend à César ce qui est à César. Il y fait magistralement le procès des « outranciers » qui voulaient transformer la guerre de libération en une guerre de conquête. Mais si la « folie criminelle » ne fut pas accomplie par M. Guéchoff et son parti, les « outranciers », qui prirent finalement le dessus, n'étaient pas moins des Bulgares.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

En octobre dernier, M. Constantin D. Mavrodin, ancien élève de l'Ecole libre des Sciences politiques et de l'Université d'Oxford, licencié en droit de l'Université de Paris, faisait devant un public anglais une conférence sur **la Roumanie contemporaine**, *son importance dans le concert balkanique et pour la guerre présente*. Aujourd'hui, augmentée mais non revue, enrichie de cartes et de photogravures, M. Lacour-Gayet l'offre au public français, sous forme d'une belle brochure de la maison Plon et Nourrit.

L'auteur parle de son pays au triple point de vue de son évolution historique, de son progrès économique et social, et du rôle qui lui revient dans le conflit actuel. Il démontre sans peine que c'est à la Roumanie d'exercer en Orient *les droits du plus civilisé* et de maintenir sa position de leader de la péninsule.

A la vérité, si nous possédions la brochure parallèle serbe, grecque ou bulgare, il y aurait chance que celles-ci nous fournissent des arguments tout pareils à ceux de M. Mavrodin pour la Roumanie : gloires historiques non moins anciennes, progrès modernes non moins sérieux, et fissent vibrer des sympathies françaises presque aussi bien enracinées. Quant à l'appoint de l'intervention roumaine, si précieux soit-il, il ne l'emporte peut-être pas sur l'intérêt de la décision bulgare. En voulant trop prouver, M. Mavrodin s'expose au risque proverbial de manquer le but... Mais où ses arguments reprennent toute leur valeur, c'est quand il appuie sur l'importance exceptionnelle du marché roumain, admirablement situé à la jonction des deux grands boulevards d'influence : le russo-italien barrant la route à l'austro-allemand vers l'Asie. Le commerce extérieur de la Roumanie se monte à plus d'un milliard de francs, presque un tiers de plus que celui des quatre royaumes balkaniques réunis. La Roumanie *seule* présente donc *pour l'Europe industrielle, commerçante et financière plus d'intérêt que la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro et la Grèce à la fois*. C'est là, pour donner tout son prix à « l'amitié politique » de la Roumanie, l'argument irrésistible, surtout si l'on constate que, dans ce chiffre, le commerce français n'atteignait pas encore, en 1912, 150 millions.

L'auteur termine son exposé complet et documenté de la question roumaine par trois chapitres : l'un consacré à l'armée roumaine, un second à l'influence intellectuelle française en Roumanie, et le troisième envisage les probabilités de l'intervention qui ne peut, en aucun cas, se prêter à une domination magyaro-allemande sous laquelle les Etats balkaniques, selon le mot de M. Vandervelde, *resteraient à l'état de devenir*. C'est assez pour que les Roumanophiles s'associent au vœu des Latins de l'Europe orientale de voir la Grande Roumanie de demain conquérir ses frontières naturelles.

M. MTD.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

Après un an de guerre. — L'anniversaire de la déclaration de la guerre coïncidant avec la retraite stratégique des Russes, il était à prévoir que les Allemands renchériraient encore sur l'optimisme qu'ils ont coutume d'afficher dans leurs gazettes. Néanmoins, l'enthousiasme belliqueux que commandaient les circonstances paraît singulièrement tempéré, si on le compare aux rodomontades des premiers jours.

L'Allemagne ne prétend plus écraser ses ennemis pour asseoir sa domination sur le monde, elle n'aspire plus qu'à une « paix hono-

rable ». Elle annonce encore qu'elle est certaine de la victoire, mais cette victoire elle se contentera de la vouloir équitable. Ce changement de ton se retrouve dans tous les organes de la presse. L'empereur avait du reste fourni le thème aux commentaires des journaux dans son manifeste du 31 juillet. On en a eu le texte, mais on ne saurait assez le relire. Ce qui surprend tout particulièrement dans ce morceau, c'est son accent pleurard. Quelle différence avec les derniers discours de Pologne, prononcés à peine il y a quelques semaines !

L'empereur jure « devant Dieu et devant l'Histoire » que « sa conscience est pure et qu'il n'a pas voulu la guerre ». Cette affirmation ressemble beaucoup au cri de désespoir du condamné à mort qui se refuse à avouer son crime, alors que toutes les preuves sont contre lui. Seulement, ne nous y trompons pas, le kaiser ne parle pas dans le désert ; il a tout son peuple derrière lui. La « vérité allemande » est crue par l'Allemagne tout entière, officiellement du moins, quelles que soient ses facultés critiques, quelque doute qu'il puisse avoir dans le for de sa conscience ; quand un axiome lui est imposé, il l'accepte sans discussion. Or l'axiome qu'il faut tenir vrai en Allemagne depuis douze mois, c'est que la Russie et la France ont traîtreusement attaqué l'Empire, poussées par la Grande-Bretagne. Selon la dernière forme qu'a prise la vérité allemande, ce serait même Edouard VII qui aurait déjà décidé la guerre.

Si vous tentez d'affaiblir cette singulière affirmation, en répliquant qu'il serait assez curieux que la Triple Entente eût décidé la guerre sans songer en même temps à la préparer, les Allemands vous répondront avec leur sérieux habituel que nous étions aussi préparés qu'eux, mais que, grâce à leur organisation supérieure, à leur plus grande valeur morale, à leur intelligence mieux développée, ils sont néanmoins parvenus à nous tenir tête.

Guillaume II affirme que « sa conscience est pure ». Mais ce besoin de se justifier perpétuellement ressemble beaucoup à de la mauvaise conscience. Quand on est si sûr de son affaire, on ne recommence pas tous les matins à faire la preuve de ce que l'on avance. A force d'accumuler des documents pour démontrer que les deux empires ont été victimes d'un complot, la chancellerie impériale finit par ne plus se rappeler le plan conformément auquel elle opère. Elle accumule les pièces pour démontrer que la Belgique a violé sa propre neutralité ; puis, un beau jour, oubliant le système sur lequel elle doit appuyer son argumentation, elle sort des petits papiers d'où il ressort qu'il y avait en Belgique avant la guerre un courant germanophile, ce que personne n'ignorait.

Mais le public allemand n'entend rien à ces malices. On lui a dit une chose et il la croira jusqu'au bout. On lui a dit que la

guerre était une guerre defensive et il a approuvé tous les procédés qui servaient à l'Allemagne à se défendre. La barbarie de ces procédés lui importait peu. « Nous luttons pour notre propre existence », telle est la formule qui, après avoir excusé la violation de la Belgique et du Luxembourg, doit servir à justifier les attentats des sous-marins. Et c'est encore parce qu'on lui a fait croire qu'il était attaqué que le peuple allemand se soumet à la réglementation compliquée de toute la vie sociale qui doit lui permettre de durer jusqu'à la fin des hostilités. Il n'en aspire pas moins à une paix prochaine. Pendant quelques semaines, il a même cru que cette paix était imminente.

Les succès des armées allemandes en Russie lui avaient fait croire que l'un des adversaires de l'Allemagne serait bientôt hors de combat. La fameuse « surprise » annoncée par Ludwig Ganghofer — ce vaudevilliste improvisé correspondant de guerre — dans son interview de l'empereur (*Nouvelle Prusse libre*, 8 juillet), personne ne l'interprétait autrement que comme la promesse d'un événement d'où découlerait la paix. L'opinion allemande s'était cramponnée à cette idée que la cessation des hostilités serait tout à fait prochaine, car dans sa naïve confiance en la force germanique elle n'admettait pas qu'une fois que l'un des adversaires serait hors de cause, les autres eussent la témérité de continuer une lutte sans espoir.

Maintenant il faut déchanter ! Le grand événement s'est produit : Varsovie a été abandonnée aux troupes allemandes, mais les Russes n'ont perdu aucune de leurs qualités combattives et aucun des Alliés ne songe à négocier avec les Empires du Centre. Après une nuit de réjouissances, les Berlinois ont dû se rendre à l'évidence : l'occupation de Varsovie n'a aucune importance stratégique et sur le front oriental les vraies difficultés ne font que commencer. Les journaux officieux ont dû se charger de calmer le public, qui comprendra mieux maintenant pourquoi le ton du manifeste impérial était si plaintif.

La « paix honorable », ainsi que s'est exprimé Guillaume II, c'est tout ce que les dirigeants germaniques croient encore pouvoir espérer. S'ils glorifient néanmoins les hauts faits de l'armée allemande et le miracle de l'organisation économique, c'est pour prolonger dans le pays l'illusion du succès.

Il faut à tout prix que le public ignore le plus longtemps possible les mécomptes qu'une succession d'erreurs psychologiques ont valus à l'Austro-Allemagne. La *Gazette de Francfort*, dans un article particulièrement significatif, va cependant jusqu'à se demander si cette guerre était vraiment nécessaire et, pour le futur traité de paix, elle pose des conditions qui n'équivaudraient en somme qu'à un retour à la situation telle qu'elle existait avant la guerre. « Nous

voulons, écrit l'organe démocratique, avoir notre liberté économique et coloniale, liberté que nous disputait l'Entente ; mais nous ne songeons pas à nous mêler à la vie nationale des autres pays. » L'Entente, inutile de le dire, n'avait jamais disputé à l'Allemagne sa « liberté économique et coloniale », mais dans l'avenir elle sera forcée de lui imposer un statut qui la mette dans l'obligation de respecter les traités.

Le *Vorwaerts* (1er août), qui publie un article intitulé « Une année de guerre mondiale », a négligé tous les appels au patriotisme allemand, pour exalter seulement la résistance matérielle de l'Allemagne. Il vante la faculté d'adaptation des différentes organisations industrielles et financières :

Sur le domaine de la préparation à la guerre, écrit l'organe socialiste, l'Allemagne a fait des preuves si brillantes que ses adversaires devraient abandonner tout espoir de la vaincre économiquement... L'Allemagne est si abondamment pourvue de toutes les matières premières nécessaires à la production et de toutes les denrées alimentaires qu'elle pourrait — si l'on se place à ce point de vue — poursuivre la guerre pour un temps indéterminé.

Mais le *Vorwaerts* appelle néanmoins de tous ses vœux la conclusion prochaine de la paix :

On n'a pas besoin d'être socialiste pour être accessible à la conviction que cette guerre est, malgré tout, un immense malheur et ce serait la tâche la plus noble, pour tous les hommes raisonnables et clairvoyants dans tous les pays, de raccourcir la lutte sanglante des nations et d'agir en vue d'une entente entre les participants et du renouvellement des anciennes conditions d'échange des biens intellectuels et culturels qui peuvent seuls servir de base à une vie commune supportable entre les pays civilisés.

Le *Vorwaerts*, qui a parmi ses rédacteurs quelques socialistes convaincus qui ont protesté contre le crime de la violation de la Belgique, ne se doute pas que c'est précisément cette impossibilité de reprendre la « vie commune » avec les Allemands qui nous fait rejeter l'idée d'une paix qui ne les mettrait pas hors d'état de nuire.

Mais dans le même numéro le *Vorwaerts* fait paraître un article de son rédacteur militaire, le colonel Gaedke, qui jette un coup d'œil rétrospectif sur les opérations de la première année, pour arriver à la conclusion que, malgré la supériorité de l'organisation allemande, la guerre pourra encore durer très longtemps. Et pourtant l'auteur admet que l'armée russe « cernée de trois côtés » sera bientôt hors de cause !

Les feuilles chauvines n'ont pas les mêmes raisons pour faire des vœux en faveur d'une paix prochaine. Nous y retrouvons le ton grandiloquent que nous avons déjà signalé à plusieurs reprises. M. Bassermann, le fameux leader national libéral, qui ajoute maintenant à sa signature le titre de « major de la cavalerie de *Landwehr* », affirme,

dans un article commémoratif du *Deutscher Kurier*, que cette guerre ne pourra qu'augmenter la puissance de l'empire :

On ne saurait le dire assez souvent : ce peuple, qui combat aujourd'hui pour sa glèbe, qui, jusqu'au dernier homme, sait qu'il s'agit de l'existence allemande, ce peuple est libre de tout sentiment débile. Armé de fer et d'acier, le dieu de la guerre traverse le pays. Nos fidèles soldats se sont endurcis sous le tir des obus. La faiblesse disparaît et le pays exige l'emploi sans égards de tous les moyens de guerre. Nous luttons contre un monde de braves ennemis, nous luttons contre des neutres, marchands et changeurs, tel un peuple de héros qui a reconnu l'heure de sa destinée et qui s'est uni. Notre armée aussi bien que ceux qui sont restés chez eux sont animés de la même volonté de puissance vers une Allemagne plus grande et plus forte !

Cela continue sur ce ton tout au long de l'article sans qu'il soit possible de discerner une seule idée raisonnablement exprimée. De toutes ces élucubrations celles de la *Gazette de Cologne* sont cependant les plus caractéristiques. L'organe officieux a consacré trois longs articles à l'anniversaire de la guerre. Dans le premier (31 juillet), il développe, avec les arguments habituels de la Wilhelmstrasse, le thème que l'Allemagne a été attaquée. « Nous ne l'avons pas voulu ! » s'écrie le rédacteur de la *Gazette* en se frappant la poitrine. Puis, jetant un coup d'œil sur l'avenir, il insinue que la Triple Entente s'est trompée dans ses prévisions. Comme si ce n'était pas d'Allemagne que nous sont venues les premières prophéties sur la fin de la guerre. Qui donc se proposait d'en finir en six semaines par une victoire sans précédent? Guillaume II ne devait-il pas faire son entrée triomphale à Paris dès la fin du mois d'août? Ne nous avait-on pas annoncé un débarquement en Angleterre, la révolte de tous les peuples musulmans et tant d'autres choses qui faisaient parti du *plan* allemand ? Nos ennemis ont beau jeu de faire les fanfarons devant un public aussi mal renseigné que le public germanique et qui depuis un an est systématiquement abreuvé de mensonges. Il nous semble que si l'on fait, de part et d'autre, le compte des déceptions, c'est du côté de l'Allemagne que le chiffre sera le plus élevé.

L'Histoire universelle a été la justice suprême, imprime sentencieusement la *Gazette* dans son troisième article (1er août). L'année de la destinée touche à sa fin et le monde sait maintenant de quel côté sont les paroles, de quel côté les actes. Bremerhaven est en sécurité aussi bien que Constantinople. Dans le district industriel du Rhin et de la Westphalie, les cheminées fument pour le plus grand bien de l'Allemagne. L'Alsace-Lorraine est allemande et restera allemande. Jamais plus les cosaques russes n'envahiront le sol allemand. L'Autriche-Hongrie ne perdra rien de ses provinces bénies, bien que le quatrième mercenaire (*sic*) engagé pendant la première année de la guerre s'épuise dans des assauts contre la frontière méridionale...

L'histoire universelle est la justice suprême. Le plan de détruire en Europe centrale ce que cent années de lutte et cent années de travail ont créé, ce qui a été développé et dirigé par une culture supérieure, morale et scientifique, ce plan doit échouer parce qu'il s'en prend à des Etats qui se trouvent à un degré supérieur dans l'évolution. On peut vaincre avec des fusils des sauvages armés de flèches, on peut vaincre avec des mitrailleuses des adversaires qui, à tous les points de vue, se trouvent au même niveau, mais qui ont négligé de se procurer des mitrailleuses. Mais, lors même que l'on aurait acquis les armes les plus modernes, on ne saurait vaincre des ennemis qui, non seulement possèdent les mêmes armes, mais encore une intelligence supérieure, une force morale plus grande, une meilleure conduite de la guerre et de meilleurs auxiliaires techniques. Nous vaincrons parce que tous nos moyens de lutte, les moyens intérieurs et extérieurs, les moyens intellectuels et mécaniques sont meilleurs.

Depuis un an les Allemands nous ont souvent stupéfaits par leur orgueil. Mais voilà certes un des exemples les plus curieux d'infatuation boche. Ce peuple sera obligé de revenir de bien loin pour comprendre enfin ce qui se passe en Europe.

HENRI ALBERT.

§

Angleterre.

Ce n'est pas plus d'après les revues que d'après la presse quotidienne de l'Angleterre qu'il est possible de dégager du premier coup l'opinion britannique par rapport à la guerre actuelle. Dans ce pays de liberté individuelle et de libre examen, chacun a gardé son privilège de parler franc et de critiquer l'autorité avec toute l'énergie du temps de paix. Naturellement, les politiciens passent un mauvais quart d'heure, et la constitution même d'un ministère de coalition n'a pas eu pour résultat une union sacrée identique à celle dont nous nous félicitons en France.

Sans doute, dès que l'Angleterre eut déclaré la guerre à l'Allemagne qui venait de violer la neutralité de la Belgique, l'opposition parlementaire, représentée par le parti conservateur, donna tout son appui au ministère libéral. Les Irlandais renoncèrent aussitôt à leurs dissensions au sujet du « home rule », et, de ce côté, comme partout ailleurs, les prévisions allemandes furent déjouées.

Le fait fut très heureux que la guerre eût été acceptée par un ministère libéral ; les hommes au pouvoir en août 1914 étaient non seulement des ennemis jurés de tout impérialisme, mais la plupart professaient le doute le plus complet sur la possibilité d'une guerre européenne ; certains étaient des pacifistes avérés et plusieurs avaient pour l'Allemagne des sympathies qui s'étaient manifestées à maintes reprises explicitement et bruyamment.

L'Angleterre, sans qu'il soit permis d'avoir sur ce point le moin-

dre doute, était pacifique, comme la France l'était aussi, pour des raisons différentes. Les Anglais voulaient la paix parce qu'il la leur fallait pour leurs échanges commerciaux, pour leur activité industrielle, pour la jouissance de leur richesse et de leur bien-être ; il la leur fallait aussi parce que, même sans se l'avouer, ils se sentaient militairement inférieurs aux nations continentales et qu'ils répugnaient à tout militarisme, à toute idée de service militaire obligatoire. La protection de la flotte leur suffisait et ils consentaient les dépenses formidables prévues au budget pour maintenir la marine britannique plus forte que l'ensemble des marines européennes, et, quand ce ne fut plus possible, à lui garder une supériorité sur les plus dangereuses de ses rivales.

L'Angleterre insulaire a toujours été pacifique; ses guerres furent entreprises à contre-cœur pour la défense de la politique mondiale nécessaire à sa prospérité nationale, dès le XVIIIe siècle; elle les poursuivit alors avec la plus tenace résolution, jusqu'à ce qu'elle ait eu raison de ses adversaires. C'est à juste titre que l'Angleterre peut se vanter de n'avoir jamais été vaincue, depuis Guillaume le Conquérant, en ce sens qu'en dépit des vicissitudes inséparables de tout recours aux armes elle est toujours venue à bout de ses ennemis; elle n'a remis l'épée au fourreau qu'après avoir annihilé ses antagonistes.

Elle est lente à se mettre en train, dira-t-on. C'est vrai, moins pourtant que les apparences ne le laissent supposer, mais dès que cette nation qui, de son propre aveu, manque d'imagination, a « réalisé » la situation, avec ses causes, ses conséquences, et sa portée, alors sa résolution est arrêtée et elle ne lâchera plus prise tant que son adversaire sera capable de résistance. Lorsque la guerre lui a été imposée, l'Angleterre, de même que la France, a pris sa part du conflit avec toutes les forces dont elle disposait. On aurait tort de manifester la moindre inquiétude à ce propos. Il est indubitable que le peuple anglais tout entier a compris la tragique importance de cette guerre. La nation y consacre un triple effort : maritime, financier, militaire.

L'immédiate mobilisation de la flotte anglaise, dès les premières heures du conflit voulu par l'Allemagne, équivaut, à coup sûr, à une grande victoire. Les Allemands n'ont plus osé risquer leur puissance navale complètement paralysée par la menace anglaise. Pour qui sait ce que sont les escadres modernes, il est facile de se représenter ce que coûte à l'Angleterre la nécessité de maintenir jour après jour en état de combat ses innombrables unités. C'est à grands frais aussi qu'elle assure le contrôle des routes maritimes, après avoir pourchassé sur les océans le dernier des pirates et immobilisé, dès le début, tout le commerce maritime allemand. Le pavillon

germanique a disparu des mers; tous les jours, dans les ports de la Grande-Bretagne et de la France, arrivent et partent plusieurs centaines de bâtiments et nos ports sont insuffisants pour ce trafic formidable. Quant au prétendu blocus par les sous-marins, il est facile d'en voir l'inanité : il est des semaines où ils n'ont rien fait, et le plus clair de leurs exploits consiste à couler des chalutiers employés contre eux, des barques de pêche ou quelques vapeurs appartenant à des pays neutres. Les risques de la navigation, dans la Manche et dans la mer du Nord, sont complètement couverts par des assurances. Il faut bien dire aussi que les sous-marins allemands courent des risques. Du reste, les Allemands ne sont pas seuls à en avoir, pas plus qu'ils n'ont été les premiers à s'en servir ; les Alliés ont une flotte de submersibles toujours plus nombreuse, seulement elle travaille sans bruit ; et, du reste, il lui serait bien difficile de couler des bâtiments de commerce allemands puisqu'il n'y en a plus sur les mers ; il lui faut aller jusque dans la Baltique couler de grands croiseurs ou des transports, ou dans la mer de Marmara et jusqu'à Constantinople pour y canonner même les voies ferrées. Enfin, les chantiers de constructions navales travaillent à augmenter dans des proportions formidables la puissance maritime de l'Angleterre.

L'effort financier n'est pas moins important. C'est l'Empire Britannique qui soutient le crédit des Alliés. En juillet dernier, l'emprunt de guerre atteignit quinze milliards de francs, en moins de trois semaines, et les conditions dans lesquelles cette somme fut souscrite démontrent qu'elle provient uniquement du *revenu* de la nation et que son *capital* n'a pas été entamé ; le Chancelier de l'Echiquier a dû suspendre les souscriptions pour que le fonds de roulement nécessaire à l'activité commerciale ne souffre pas.

L'entente cordiale avait prévu cet appoint. Il faut reconnaître que l'Angleterre a tenu les engagements avec sa flotte et avec son or. Au point de vue militaire, elle a fait beaucoup plus, infiniment plus que ce dont elle avait convenu. A l'heure actuelle, trois millions de sujets britanniques se sont enrôlés pour servir contre l'Allemagne et ses complices. S'il s'agissait seulement d'envoyer des hommes sur le continent, l'Angleterre nous en aurait donné déjà de quoi garnir la moitié du front occidental ; mais, outre les soldats, il faut des équipements et des armements, des munitions, des vivres, un matériel prodigieux, une organisation gigantesque qu'on ne se représente guère dans sa complexité. Cette organisation existait chez nous ; on la préparait depuis longtemps, depuis que l'Allemagne menaçait la paix de l'Europe par ses préparatifs d'agression ; elle a fonctionné, certes, de façon admirable, mais non sans de nombreuses et graves anicroches, et il faut la compléter, l'améliorer, la per-

fectionner, l'adapter sans cesse. En nous rappelant ces faits, disons-nous que l'Angleterre a entrepris de créer, d'improviser cette organisation ; lord Kitchener a réussi à rassembler plusieurs millions de volontaires, et avec une énergie inimaginable l'Angleterre travaille à fournir le matériel gigantesque nécessaire à transformer une pareille masse d'hommes en une armée de combat.

Nous sommes impatients de voir cette armée lutter à nos côtés, et notre impatience se conçoit ; mais il ne faudrait pas être injuste ni se dépiter. Dans cette guerre, que la folie germanique a imposée au monde, l'Angleterre apporte toute sa force et toute sa richesse, avec une inébranlable détermination. On n'entend aucune voix discordante : dès le début, l'unanimité s'est faite. Pour la première fois, il n'y a pas de parti de la paix, comme il y en eut lors de la guerre sud-africaine et des guerres napoléoniennes.

Cette unanimité et cette résolution d'en finir avec la folie germanique s'expriment dans les revues comme dans la presse quotidienne, mais il faut bien prendre garde à ne pas se laisser égarer par les critiques de tous genres qui s'impriment librement, et qui sont une preuve de plus du formidable effort national pour prendre la part la plus grande à cette guerre. Car ce qu'on critique, ce sont les lenteurs plus ou moins réelles des administrations, et l'apathie prétendue d'une partie de l'opinion. Là même, il convient de discerner : s'en prend-on à l'Amirauté ou aux Finances ? Non, ou très rarement, parce que ce sont les deux grandes administrations qui disposent de tous les moyens pour fournir l'effort que la guerre exige. Le blâme et les diatribes les plus acerbes assaillent le War Office qui présidait à l'entretien de trois ou quatre cent mille hommes au maximum, et à qui, tout à coup, incombe la mise sur pied de guerre d'une armée dix fois plus nombreuse. Ce serait vraiment naïf de s'étonner que l'administration de la guerre n'ait pas soudain fait face à un pareil labeur sans la moindre anicroche. Il ne s'agit pas d'exonérer de tout reproche le War Office, et l'on peut même admettre que les accusations dont on l'a accablé étaient justifiées, mais ce qu'il faut retenir c'est que l'attention est ainsi appelée sur *ce qu'il n'a pas fait* au détriment de *l'effort considérable qu'il a accompli*, et qu'on ne voit plus. Nous avons trouvé tout naturel, chez nous, qu'on subdivise l'administration centrale de la guerre en plusieurs branches ; on n'a pas fait autre chose, outre-Manche, en confiant à la très efficace activité de Mr. Lloyd George le ministère des Munitions.

Certains journaux se sont donné la tâche de tarabuster sans répit le Gouvernement et de l'attaquer parfois très injustement. Or, il se trouve que ce sont surtout ces journaux-là qui sont lus en France. Comme les lecteurs français sont fort mal placés pour « faire la part des choses » et attribuer à ces campagnes de presse leur importance

relative, ils sont enclins à prendre au pied de la lettre les accusations des organes qu'ils lisent et de là l'espèce d'inquiétude qu'ils manifestent et la question qu'ils posent non sans une certaine anxiété : « Vraiment, est-ce que c'est à ce point-là, en Angleterre? »

Hé bien! non, ce n'est pas *à ce point-là*, chez nos amis anglais. Je le répète, pour l'avoir constaté *de visu*, il se fait outre-Manche un effort militaire colossal ; et, je m'en suis rendu compte aussi, par maintes conversations d'un bout à l'autre du pays, et avec des personnes appartenant à des mondes très différents, il n'y a qu'une pensée, qu'un désir, qu'un espoir : combattre et vaincre. Que des journaux anglais estiment devoir stimuler l'énergie nationale par de constantes attaques contre ceux qui la dirigent, c'est leur affaire. Pour nous, qu'il nous suffise de savoir que l'Angleterre consent tous les sacrifices et qu'elle ira jusqu'au bout.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Balkans.

Ils ont entrepris une tâche singulièrement délicate les diplomates alliés en Orient. Par leurs démarches simultanées à Nisch, à Athènes et à Sofia, ils viennent de tenter un suprême effort théoriquement pour reconstituer la ligne balkanique, pratiquement pour entraîner la Bulgarie dans une guerre contre la Turquie. Que, par sa situation géographique, la Bulgarie soit à même de rendre d'importants services aux alliés, nul ne saurait le contester. Sa coopération précipiterait la chute de Constantinople et abrégerait selon toute probabilité la durée de la guerre. Comment, dans ce cas, les puissances de l'Entente pourraient elles négliger un tel facteur et ne chercheraient-elles pas à l'utiliser à leur profit ? Des ouvertures furent donc faites dans cette intention à plusieurs reprises à Sofia. Le gouvernement bulgare prêta l'oreille, mais, lorsque la Turquie lui proposa à son tour une autre combinaison pour lui arracher une promesse de neutralité, M. Radoslavof ne montra pas moins d'empressement. Il négocia avec les Jeunes-Turcs sous les auspices de l'Allemagne et, à en croire le correspondant du *Times* à Sofia, un accord turco-bulgare aurait été conclu il y a quelques semaines. Pourtant ce même correspondant ajoutait que l'accord réalisé n'avait aucune portée politique. En échange d'avantages secondaires, la Turquie cédait à la Bulgarie l'enclave de Demotika, la fameuse enclave que traverse la voie ferrée. Presque en même temps le directeur de la dette publique se rendait à Berlin « pour résoudre des questions de comptabilité ». Quelques jours après le bruit courait que le consortium des banques allemandes venait d'accorder à la Bulgarie 130 millions de francs sur l'emprunt de 500 millions contracté un peu avant la guerre. Ce

bruit a été confirmé depuis. Pourtant, affirmait-on dans maints journaux alliés, la Bulgarie n'en conservait pas moins la liberté de ses mouvements. « Si elle a demandé cet argent dans un moment aussi délicat, écrivait *le Secolo*, c'est parce que l'échéance du premier versement tombait ces jours-ci. Elle ne pouvait pas renoncer à ce premier versement, parce qu'elle avait donné des gages au consortium des banques austro-allemandes. Ces gages consistent dans la cession d'une mine de houille, dans la cession du droit de pêche à Porto Lagos, dans la concession de la construction du chemin de fer qui devra relier Porto-Lagos à Sofia. Le prêt avait déjà eu un commencement d'exécution de la part de la Bulgarie : rien de plus naturel qu'à l'échéance du premier versement elle ait demandé les millions promis. » Tout cela est très clair et on comprend à merveille pourquoi la Bulgarie a demandé de l'argent à Berlin dans un moment aussi délicat. Ce que l'on comprend beaucoup moins, c'est que l'Allemagne ait avancé cet argent sans aucun avantage ! Entre temps la Bulgarie ne négociait pas moins avec les alliés. Plus les conversations diplomatiques se prolongeaient, plus le gouvernement de Sofia devenait précis en ce qui concerne ses « revendications territoriales ». Pour se mettre en branle contre la Turquie le cabinet Radoslavof exigeait :

1° La région de Silistrie, arrachée à la Bulgarie par la Roumanie en vertu du traité de Bucarest ;

2° La ligne Enos-Minia, comprenant Andrinople, et qui avait été attribuée à la Bulgarie par le traité de Londres ;

3° La région Cavalla, Drama, Serrès, reconnue à la Grèce en vertu du traité de Bucarest ;

4° Le territoire macédonien, comprenant les centres de Kotchana, Velés, Monastir, Ochrida, annexé à la Serbie également en vertu du traité de Bucarest.

Si les puissances de l'Entente et les Etats balkaniques étaient en complet accord pour que la Bulgarie s'agrandît en Thrace aux dépens de la Turquie, il n'en était pas de même pour les autres points. Les pays qui devaient consentir les concessions demandées par la Bulgarie étant pour le moins amis, l'Entente se trouvait très mal placée pour leur demander pareil sacrifice. Bientôt la Roumanie, pour avoir les mains libres contre l'Autriche, faisait savoir à Sofia qu'elle était disposée à retrocéder à la Bulgarie le territoire qu'elle lui avait pris en 1913 par une simple promenade militaire. Elle subordonnait cette rétrocession volontaire à son accroissement éventuel en Transylvanie. Cependant la Serbie et la Grèce ne semblaient nullement prêtes à abandonner une partie des gains obtenus par elles au prix de gros sacrifices de sang. L'idée d'évacuer des territoires peuplés par des Grecs répugnait à Athènes. M. Venizelos lui même, qui dans ses

fameux mémoires à la Couronne avait soutenu une politique de concessions, déclara au moment où il les livrait au public que ce n'était là qu'un projet qui n'avait rien de définitif et qu'il s'opposait à tout abandon de territoire. L'attitude de la Serbie était sensiblement la même en ce qui concerne la partie de la Macédoine convoitée par les Bulgares. Ainsi la situation diplomatique dans les Balkans, s'embrouillant à vue d'œil, avait fini par devenir le cercle le plus vicieux qui existât jamais au monde. Sofia disait : « Nous sommes prêts à partir en guerre, si vous persuadez à la Serbie et à la Grèce de nous céder telle ou telle région. » Athènes affirmait : « Nous voulons nous battre à vos côtés, à la condition de conserver intégralement notre territoire. » Mais, si l'éxigence de la Grèce était infiniment plus modeste que celle de la Bulgarie, par contre, à cause de son exceptionnelle situation géographique, la Bulgarie devenait de plus en plus nécessaire aux alliés dans leur entreprise contre les Dardanelles. C'est cette dernière considération qui a prévalu dans les décisions des puissances de l'Entente et le 5 août leurs représentants respectifs remettaient une note identique à Nisch, à Athènes et à Sofia. A vrai dire cette note s'adresse principalement à la Bulgarie. France, Angleterre, Russie et Italie l'invitent à participer à la guerre contre les Germano-turcs, en lui accordant tout ce qu'elle avait demandé. Les puissances de l'Entente *s'engagent* à lui faire rétrocéder par les Serbes et par les Grecs la région de Kotchana, Velés, Monastir, Ochrida, ainsi que Carvalla avec un « hinterland raisonnable ». Trois jours après la remise de cette note, M. Radoslavof déclarait à quelques députés agrariens que l'entrée en lice de la Bulgarie ne dépendait plus que de la Grèce et de la Serbie. « Le Temps » remarqua le soir même que les paroles de M. Radoslavof transmises par l'Agence Havas ont dû être mal traduites. En effet, après l'engagement pris par l'Entente envers le gouvernement bulgare, les tergiversations n'auraient plus aucune place. Sofia devra répondre sans attendre les décisions de Nisch ou d'Athènes. Elle n'a plus qu'à se consulter.

La démarche de l'Entente aura à coup sûr un résultat heureux, puisqu'elle servira à éclaircir quelque peu l'imbroglio balkanique. Mais en cas d'insuccès des négociations, ne serait-ce vraiment pas superflu d'avoir froissé bien inutilement un pays allié : la Serbie, et une nation amie : la Grèce ?

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Italie.

La franchise réciproque est le fait des vrais amis. Maintenant que l'Italie est devenue officiellement l'amie de la France, les Français

ne sauraient prendre de mauvaise part que les Italiens leur signalent en toute bienveillance leurs défauts et leurs erreurs.

C'est même avec joie qu'il faut accueillir des observations aussi justes et aussi conformes à la pensée de l'élite de la nation française que celles formulées par Diego Angeli dans un article intitulé *les Académiciens devant la guerre*, publié par le *Giornale d'Italia*. M. Angeli signale l'extraordinaire pauvreté, la prétention ridicule et le vide des écrits de quelques académiciens qui, comme les Barrès, les Richepin, les Lavedan, n'ont pas eu le bon sens de se taire et ont voulu faire de la surenchère patriotique. Il caractérise en termes excellents *les Grandes Heures*, le recueil des articles de Lavedan sur la guerre.

Feuilletez les trois cents pages qui forment le nouveau volume de Lavedan et nous n'y trouverez ni une idée, ni une considération, ni un commentaire de quelque valeur. Grandes apostrophes à chaque ligne : Oh! les soldats de France ! Oh! mourir pour la patrie ! Ah ! la joie de charger l'ennemi à la tête de sa compagnie ! Ah ! la douleur sacrée des veuves ! Oh ! les larmes des orphelins innocents ! En l'absence de véritable émotion, beaucoup de points d'exclamation, beaucoup d'apostrophes oratoires, une quantité de points de suspension. Un bas chauvinisme plutôt qu'un sentiment vraiment élevé de la patrie ; une lamentation théâtrale plutôt que le sanglot sincère de l'homme ému. Au fond, Henri Lavedan, après Maurice Barrès, nous offre l'habituel plat fade. Ces hommes, qui, pendant trente ans, ont prêché la nécessité de la guerre, ne se sont pas trouvés à la hauteur de leur tâche le jour où la guerre a éclaté pour de bon.

D'après Diego Angeli le cas de M. Barrès est typique : cet homme robuste, président de la ligue des patriotes, qui depuis des années ne cesse d'insister sur la nécessité de reconquérir les frontières ethnographiques de la France, n'avait qu'un devoir : s'enrôler aussitôt la mobilisation décrétée. C'est ce que Déroulède, nationaliste sincère, aurait fait.

Dans une autre lettre de Paris au *Giornale d'Italia* intitulée *l'Opinion de l'Amérique*, le même écrivain faisait cette remarque, qui lui avait été inspirée par une discussion dont il avait été témoin dans le salon de M. Joseph Reinach.

Le peuple français, qui est un observateur si pénétrant de la vie et de la société et qui a donné au monde Molière et Balzac, n'a pas la faculté de saisir la psychologie des peuples qui l'entourent. Prenez ses auteurs de voyages et vous verrez avec quelle légèreté et quelle superficialité ils jugent l'étranger. Le peuple français a une si haute idée de lui-même qu'il ne peut considérer les autres peuples que par rapport à ses habitudes, à ses institutions, à ses idéalités. Ainsi d'une force sociale dérive une faiblesse politique, et, ignorant ce que les autres veulent et pensent, il finit par se trouver désarmé en face de leurs prétentions et de leurs aspirations.

Au cours de la conversation que M. Angeli évoque dans cet article,

un jeune écrivain américain, partisan de la France, émet des considérations très intéressantes sur l'activité déployée par les Allemands aux Etats-Unis pour faire connaître et apprécier leur culture, opposée à l'inertie des Français. La grande majorité des Américains admire la civilisation allemande. Pourquoi ?

Parce que l'Allemagne n'a pensé qu'à ceci : conquérir nos esprits comme elle avait conquis nos marchés et nos industries. C'est ainsi que nos universités ont été peu à peu accaparées par des professeurs allemands, nos théâtres ont eu des directeurs allemands, nos ateliers des chefs et des ingénieurs allemands. Le peuple américain s'est habitué à les considérer comme les distributeurs de la science, les organisateurs de l'industrie.

La France n'a rien sû opposer de sérieux à cette propagande : avec une légèreté impardonnable, elle a toujours considéré les Américains comme un peuple de marchands enrichis, sans un art, sans une littérature, sans une idéalité qui lui appartînt.

Un conférencier comme André de Fouquières, qui est venu nous parler de mondanité, de dandysme et de cotillons, ou comme Lebargy, qui eut l'idée de nous enseigner les vingt manières de mettre une cravate, a fait plus de mal à la cause française que tous les malentendus d'une politique d'agression.

Ce manque d'instruction, cette superficialité qui se manifestent d'une façon si évidente dans la grande presse française, inférieure, comme niveau intellectuel, à celle de la plupart des autres nations, se retrouve malheureusement jusque dans les hautes sphères. Le correspondant d'un des journaux italiens les plus considérés, avec lequel je causais il y a quelque temps, avait été péniblement impressionné de l'ignorance qu'il avait rencontrée au sujet de la situation de l'Italie et des possibilités de son entrée dans le conflit à telle ou telle époque, dans les milieux qui auraient eu le devoir d'en être le mieux instruits. Cette ignorance s'étendait même souvent aux connaissances géographiques les plus élémentaires.

Les succès militaires de l'Italie lui conquièrent l'estime des gens pour qui la valeur d'un peuple se mesure à la puissance de ses armées. J'avoue que je prise plus haut encore le courage moral dont les Italiens font preuve.

Les hommes qui ont des convictions basées sur la raison ou sur un sentiment profond n'ont pas jugé nécessaire d'y renoncer parce que le pays est en état de guerre. Ils entendent l' « Union sacrée » comme doivent l'entendre des gens qui n'ont pas perdu la tête : union temporaire dans un but précis et dans la limite des moyens adaptés à atteindre ce but. C'est ce que disait excellemment le député Francesco Ciccotti à la veille de l'entrée en lice de l'Italie dans une lettre au *Giornale d'Italia*, dont la grande presse française n'a reproduit que deux phrases qui, détachées du contexte, dénaturent la pensée

de l'auteur, mais dont on peut lire la traduction intégrale dans *la Bataille syndicaliste* du 9 juin. Il résumait sa pensée par cette formule très nette : « Tout et tous pour l'Italie, — oui ! mais chacun avec ses idées et ses responsabilités. »

En ces temps, où les gens pensent en masse, où il n'est pire crime que de ne pas hurler avec les loups, rien n'est plus réconfortant que de rencontrer des hommes qui ne se sont pas reniés eux-mêmes ou n'ont pas « rectifié leur tir » au point de célébrer aujourd'hui ce qu'ils avaient maudit leur vie durant. Aussi est-ce avec joie que j'ai lu la lettre de Giuseppe Prezzolini insérée dans le numéro du 15 juillet de *la Voce*, sous le titre *Nous et la guerre*.

Louant de Robertis de continuer à faire paraître l'édition littéraire de *la Voce*, Prezzolini développe en quelques points, d'une manière nette et concise, cette idée essentielle : nous devons faire la guerre, mais non en devenir les esclaves ; et nous devons penser dès maintenant à ce qui arrivera après la guerre.

Si en politique il est nécessaire de prendre dès aujourd'hui ses précautions contre l'exploitation que pourraient faire de la guerre les nationalistes qui au début ne la voulaient pas, il n'est pas moins nécessaire de se garer des débordements inévitables que la passion de la guerre apportera dans le domaine de l'esprit. Faisons la guerre, mais ne nous abrutissons pas. Frappons l'ennemi, mais ne nous frappons par nous-mêmes... Il est bon que la *Voce* rappelle encore aux Italiens les valeurs spirituelles...

Premier point : les imbéciles restent des imbéciles, même s'ils ont voulu la guerre ! Même s'ils la font ! Même si les Autrichiens les font prisonniers ! Même s'ils meurent sur le champ de bataille ! Même s'ils meurent en héros et non par hasard !

Deuxième point : les imbéciles, outre qu'ils sont tels, sont aussi des hypocrites nauséabonds s'ils participent à la guerre sans courir aucun risque, mais en exploitant avec l'habileté commerciale propre à beaucoup d'imbéciles de lettres, leur uniforme de soldat...

Troisième point : préparer, ordonner, gagner des batailles est chose géniale et il n'y a pas de doute qu'un grand général soit un homme de génie à l'égal d'un grand homme d'Etat ; mais il est bon de rappeler en ces temps-ci qu'un grand poète, un grand critique, un grand peintre ne sont pas moins grands ni moins nécessaires à une nation qu'un grand général, si cette nation veut compter pour quelque chose dans l'histoire du monde... De là l'utilité d'une revue littéraire aujourd'hui et le courage louable qu'il y a à la maintenir en ce moment, où il arrive aisément qu'on prenne pour un manque de patriotisme ce rappel des valeurs supérieures.

Quatrième point : à bas les Allemands ! oui ; mais ne tombons pas, comme les Français tendent à le faire aujourd'hui, dans un mépris facile et ne nous lançons pas à la chasse, plus facile encore, de tout ce qui est allemand. J'ai lu dans un journal la lettre d'un individu qui voulait qu'on enlevât de notre répertoire les œuvres allemandes, comme les Allemands ont enlevé du leur les œuvres italiennes de Puccini et de Leoncavallo. Je

ne connais pas cet individu, mais il ne peut avoir qu'une âme mesquine et basse. Ce sont là des passions de nationalistes grossiers et barbares qui voudraient nous diminuer et appauvrir notre patrimoine... (1)

Cinquième point : dans l'effort de concorde et de confiance que nous devons faire, gardons-nous de perdre certaines de nos qualités que quelques imbéciles insatiables voudraient faire passer pour des défauts, j'entends l'esprit de critique et d'individualité...

Sixième point : organiser une battue aux lièvres de la poésie patriotique, de la rhétorique, du mensonge patriotiques... Si nous n'affirmons pas immédiatement qu'il n'est pas nécessaire de retourner à l'imbécillité pour être patriote, — si nous ne proclamons pas avec le mégaphone que nous n'entendons pas le moins du monde jeter un grand voile sur toutes les cochonneries qui se commettront à l'ombre de « la solidarité nationale » et du « grand idéal » qui nous porte, nous courons le risque de nous trouver, la guerre finie, de dix ou de vingt ans en arrière.

Que n'a-t-on tenu ici dès l'abord ce langage énergique ? Nous ne serions pas submergés à l'heure qu'il est par une marée puante de basse littérature et nous n'assisterions pas à la campagne de haine et de calomnie dirigée contre un grand écrivain français, qui a commis le crime de garder intact son idéal humain, je veux dire Romain Rolland.

JACQUES MESNIL.

§

Norvège.

La croyance était généralement répandue, dans tous les pays scandinaves, aux premiers temps de la guerre, que l'Allemagne serait promptement et facilement victorieuse. Quelles que fussent les sympathies, très sincères, bien que rarement actives, de la plupart des Norvégiens pour les alliés occidentaux, ils admiraient la force et l'esprit de discipline et d'organisation de l'Allemagne, et pensaient qu'une force aussi imposante devait nécessairement comporter le sang-froid et la pondération, et que par conséquent l'Allemagne n'avait pu engager une telle guerre sans être sûre d'elle-même. Cette prévision de la victoire allemande paraissait d'autant plus raisonnable que la France était considérée comme un pays en décadence, aimable, certes, et artiste, agréable à fréquenter, et témoignant encore de son antique culture, mais d'une énergie bien diminuée. La France était un vieux monsieur élégant, un peu vicieux. Donc, l'Allemagne allait triompher complètement. On ne s'en réjouissait guère pour celle-ci : on admettait le fait, qui paraissait tout naturel, sans le moindre enthousiasme, mais sans réprobation non plus. Peut-être l'idée allemande que la force crée le droit avait-elle trop pénétré les

(1) C'est le point de vue que M. Marnold a si éloquemment défendu ici même. Voir le *Mercure* du 1er mai.

esprits. Par contre, on regrettait ce triomphe, quand on le considérait de l'autre côté : la défaite prévue des alliés augmentait les sympathies qui déjà, spontanément, se portaient vers eux.

Cette disposition d'esprit paraît bien s'être exprimée dans le premier article qu'ait publié à propos de la guerre la revue norvégienne *Samtiden*. En tête du numéro de septembre 1914, on pouvait lire le titre : *Gloria victis!* Toutefois, cette exclamation ne s'adressait pas expressément à tous les alliés. C'est le sort de la Belgique qui a inspiré l'article. Ceci implique plus que la simple commisération pour les vaincus. Le *Gloria victis !* surtout quand il s'adresse aux Belges, implique nécessairement un blâme aux vainqueurs. Mais ici commencent les scrupules de l'auteur. Les faits lui ont arraché un cri de douleur, et il n'a pas hésité à nous faire part de ses sentiments généreux, sans souci de déplaire au vainqueur. Mais il ne cherche pas à préciser contre celui-ci le reproche que ce cri contient. Tout au contraire, il est très aimable envers l'Allemagne. Dans une note placée en tête de son article il indique quelle circonstance le lui a suggéré : c'est le ton insolent du *Berliner Lokal-Anzeiger*, pour célébrer l'écrasement de la Belgique, « ce qui ne peut certainement pas être l'expression des sentiments du peuple allemand, brave et laborieux, à l'égard du peuple belge, non moins brave et laborieux ».

Il semblerait donc que c'est l'attitude allemande devant l'invasion de la Belgique, plutôt que le fait lui-même, qui a ému et choqué M. Chr. Collin. Mais non : c'est bien le fait aussi. Le leader du *Lokal-Anzeiger* n'a été que l'occasion. Il en résulte que l'article est un peu confus, mal composé. Il y est question de la mentalité allemande, des petites nations, de leurs droits et de leurs mérites, qui valent bien ceux des autres, de leur devoir d'être prêtes à se défendre, du pacifisme en général, et des pacifistes allemands en particulier.

Rien d'étonnant à cette confusion. Tâchez de vous rappeler le premier mois de la guerre. La responsabilité allemande est apparue tout de suite par le fait de l'invasion de la Belgique. Mais la volonté de déchaîner le conflit semblait moins évidente. La méthode allemande de mener la guerre a tardé longtemps à être connue avec certitude. Chez des neutres, qui avaient tendance à se détourner pour ne point voir, la connaissance des faits a été plus lente encore, et n'a pas toujours suffi pour que l'on se permît de les énoncer publiquement. Il était d'ailleurs naturel que l'on éprouvât, plus qu'ici, le besoin de réviser sa démonstration, avant de formuler des conclusions de blâme. C'est pourquoi les opinions les plus réfléchies et les plus courageuses pouvaient bien être un peu confuses, et devaient fatalement comporter bien des hésitations et des réticences. Ceci n'est pas une critique des idées de M. Chr. Collin, mais une simple observation, qui nous

reporte une année en arrière et caractérise un moment historique, et non pas ses jugements.

Pour discrète qu'ait été la forme d'expression qu'il leur a donnée, elle est cependant très nette, et c'est précisément ce que l'on pourrait appeler la thèse française qu'il oppose à la thèse allemande. Il croit que « le jugement des armes (des armes allemandes victorieuses) devra tôt ou tard être révisé », car « le pouvoir de la vérité est grand, et elle l'emportera ». En attendant, « le dieu Mars n'est pas un juge impartial de la valeur humaine », et il se plaît à observer que la science et l'art florissaient particulièrement en Allemagne, à l'époque de l'oppression napoléonienne, alors qu'elles étaient, en France, moins brillantes que précédemment. En ce moment même, il doute qu'il existe en Allemagne autant d'hommes d'un mérite éminent que dans la petite Belgique. Et il croit au droit des nations, grandes ou petites, à vivre en pleine indépendance. Ce sont les notions de droit et de liberté qu'il proclame, en opposition avec la notion de force. Il insiste sur le droit des petites nations :

Quelques-unes des plus grandes conquêtes au profit de tous proviennent de nations peu populeuses. Précisément les petits peuples, qui ne peuvent s'attendre à combattre, en cas de guerre, dans des conditions d'égalité avec les grands, sont, par cette conscience même, fortement stimulées à lutter pour la victoire du droit sur la force brutale, pour les intérêts humains communs plutôt que pour les particuliers. C'est une supériorité qui résulte de notre faiblesse. Cela paraît, à première vue, un paradoxe : c'est aux plus petites nations qu'il est le plus facile, en ce moment, d'avoir le souci de l'avantage de l'humanité tout entière.

On voit que ce que j'appelais la thèse française est présenté par M. Chr. Collin comme celle des petites nations. En fait, on n'a pas vu que celles-ci l'aient adoptée. Elle est seulement la doctrine que leur intérêt aurait dû leur dicter. Mais elle est, du moins, la doctrine personnelle de M. Chr. Collin, et même s'il ne s'est pas rendu compte, dès la fin du mois d'août 1914, à quel point elle était généralement admise chez les alliés occidentaux, il n'en a pas moins été dès lors, fût-ce sans le savoir, un adhérent à leur cause.

Au surplus, pour M. Chr. Collin, les idées ne sont pas simplement de l'encre sur du papier. Il veut que des actes s'ensuivent. Après le passage que je viens de citer, il ajoute aussitôt :

Mais si nous avons là une mission qui exalte notre droit de penser et parler librement et de vivre en peuple indépendant, nous avons évidemment aussi un devoir de défendre notre liberté de toutes nos forces, et de ne pas reculer devant les plus grands sacrifices pour notre défense.

Je suis donc d'avis qu'une nouvelle volonté de défense doit résulter d'un nouveau sentiment du droit des petites nations et de la conscience que nous aussi, en qualité de neutres, oui, précisément en qualité de neutres, nous

participons à une lutte décisive pour toute l'humanité ; tandis que d'autres sont sur les champs de bataille où le sang coule et les cris de détresse résonnent, nous pouvons être au premier rang dans la lutte pour la victoire du droit et de la vérité.

Et il insiste sur cette conséquence pratique. Il est pacifiste. Il a horreur de la guerre et ne reconnaît aucun prétendu droit de la force. Il voudrait une union internationale et la croit possible. C'est donc un pacifisme radical que le sien, mais un pacifisme constructeur qui ne lui a pas aveuli l'esprit, qui n'est pas une illusion cultivée pour se masquer l'affreuse réalité.

Un rêve anarchiste d'abolition de toute protection du droit, de toute guerre, même d'une guerre de défense, ne peut plus être jugé scientifiquement défendable. Moins que tout autre un parti ouvrier social-démocrate, qui veut, par la puissance de l'Etat, instaurer un nouvel ordre social, comme droit nouveau, ne peut approuver le rêve de paix anarchiste sans se contredire lui-même. Des cerveaux troubles peuvent, un moment, avoir la direction du parti ouvrier. Mais, à la longue, la logique doit triompher de l'impuissance à penser clairement.

Et, répondant par avance à la question favorite des partisans du désarmement : Préférez-vous le sort de la Belgique à celui du Luxembourg ? il observe que, si la Belgique avait été mieux préparée, elle aurait vraisemblablement évité la violation de sa neutralité, et les dévastations qu'elle a subies.

M. Chr. Collin a publié divers articles dans *Tidens Tegn*. Il a, je crois, été le premier à signaler la responsabilité des deux empires germaniques. Dès le 4 août 1914, — avant que l'intervention anglaise, par conséquent, fût connue — il pensait que, « selon toute vraisemblance », la guerre avait été résolue par les deux empires à titre de guerre préventive. On sait aujourd'hui que leur responsabilité est encore plus grave que ne le faisait supposer cette première hypothèse. Mais, à cette date, il n'y avait personne en Norvège, je pense, qui leur attribuât une volonté formelle d'agression.

Lorsque, peu à peu, les documents eurent édifié M. Chr. Collin, il s'efforça de comprendre comment un tel phénomène avait été possible. Il passa en revue les manifestations récentes de la pensée allemande. Il nota les quelques professeurs et publicistes, tel Schücking, qui propageaient des doctrines pacifistes satisfaisantes. Mais il dut constater que ceux-là étaient bien peu nombreux, comparés à la foule des théoriciens de la guerre nécessaire et bonne. Nous avons vu par son article de *Samtiden* combien de telles idées devaient naturellement lui répugner. Elles le choquaient, de plus, par l'appareil de fausse science sur lequel elles prétendaient se fonder, et notamment par l'évocation du nom de Darwin et l'application du principe

de la lutte pour l'existence. M. Chr. Collin, en effet, ayant étudié Darwin, avait déjà protesté, dans l'un de ses ouvrages, contre les interprétations habituelles, et parfaitement arbitraires, de ce principe. Dans un article du 1er décembre, sous le titre : « Comment on s'est efforcé de mettre Kant de côté », il parvient à la conclusion que l'Allemagne a été empoisonnée par un extraordinaire accord de presque tous ses professeurs et penseurs, qui ont remplacé la « volonté de droit » de Kant par la « volonté de puissance » de Nietzsche. Et pour lui, l'explication principale du phénomène réside dans la suggestion collective qui a, pendant des années, précédé la guerre. Il observe que cette philosophie de la guerre a partout des adeptes, même en Norvège. Mais nulle part elle n'a atteint une aussi grande expansion qu'en Allemagne et en Autriche, et il pense que, « sans cette fatale croyance à la nécessité de la guerre », l'affaire serbe aurait vraisemblablement abouti à un compromis.

Les conclusions de M. Chr. Collin ne sont pas pour nous une révélation. Mais elles sont celles d'un professeur estimé, connu par plusieurs ouvrages d'une documentation abondante et consciencieuse, traduits au moins en anglais, et qui est neutre.

M. Chr. Collin a écrit quelques articles polémiques au sujet de l'attitude du suédois Sven Hedin, dont la germanophilie est bien connue, et du romancier norvégien Knut Hamsun, dont, il me semble, notre presse n'a pas parlé. Knut Hamsun pense que l'Angleterre est un pays en décadence, que l'Allemagne la châtiera « jusqu'à la mort » et que ce sera bien fait. Je n'aurais pas mentionné cette opinion simple, et tout à fait exceptionnelle, si elle n'avait fourni l'occasion à M. Chr. Collin de l'adhésion la plus formelle que j'aie lue dans la presse norvégienne à la cause des alliés (4 mars 1915) :

La cause à laquelle l'Angleterre s'est ralliée, celle de la France et de la Belgique, est la cause de la liberté et de la justice. Ce ne sont pas seulement deux groupes d'intérêts économiques et d'intérêts de puissance qui sont en face l'un de l'autre dans ce Ragnarok, où les peuples d'Europe pourront perdre leur prééminence sur cette terre. Ce sont aussi deux systèmes de politique internationale, ou même deux conceptions de la vie. Et il me semble que les plus grands esprits du peuple allemand sont en ligne, dans les rangs des alliés, pour une Allemagne plus grande et plus noble que celle qu'ont fondée, « avec le sang et le fer », Bismarck et Moltke, dans leur croyance superstitieuse à la « sainteté de la guerre » et au droit du plus fort.

On voit qu'il est des neutres qui ne pratiquent pas le neutralisme, même parmi ceux qui sont restés dans leur pays et que rien ne rattache plus particulièrement à un groupe de belligérants qu'à l'autre. Mais la conviction de M. Chr. Collin ne s'est affirmée que progressivement, à mesure que l'étude des faits, et surtout du mouvement

des idées, à laquelle il était bien préparé, lui a confirmé que la victoire des alliés est d'un intérêt universel, — sans en exclure les Allemands.

Il est naturel, dans ces conditions, que ce pacifiste désire voir la guerre se poursuivre jusqu'à la victoire décisive. A propos de la conférence de la paix des femmes, il écrivait, le 21 avril :

Comme pacifiste, je dirai : Laissez les combattants tranquilles avec votre bavardage intempestif ! Il vient trop tard. Au moment où nous sommes, il ne ferait que nuire à la cause de la paix et à nous-mêmes.

M. Chr. Collin est socialiste. Il est, sur bien des points, en désaccord avec son parti, notamment sur la question des armements. Mais, fort de son savoir, il pense librement et il dit simplement ce qu'il pense.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Russie

Le barreau de Moscou est très divisé en ce moment sur la question de la défense des sujets allemands. Plusieurs Allemands impliqués dans le procès de la *Flotten Verein*, ayant demandé à de célèbres avocats de Moscou de se charger de leur défense, la question se posa aussitôt de savoir si un avocat pouvait accepter ou non de plaider pour les sujets d'un pays ennemi? Les discussions passionnées qu'engendra cette question, tant dans les cercles privés que dans les réunions publiques, n'ont point encore fait l'unanimité dans les esprits. Cependant les partisans de la négative ne vont pas jusqu'à dire que les sujets allemands doivent être privés de défenseurs; mais ils estiment que c'est le tribunal qui doit nommer d'office les avocats, la dignité de ceux-ci leur interdisant d'entrer en pourparlers avec les sujets d'un pays ennemi et surtout de recevoir d'eux des honoraires. Cette opinion, ils la défendent par des considérations éthiques et psychologiques. L'avocat, comme fils de son peuple, disent-ils, ne pourrait sans répugnance recevoir de l'argent des mains d'un ennemi de sa patrie, surtout dans un procès comme celui de la *Flotten Verein*, où les Allemands sont accusés d'actes dirigés contre la Russie. De plus, le fait de défendre contre argent des ennemis de la patrie provoquerait inévitablement la colère du peuple et de l'armée contre l'ordre des avocats. Se ralliant à ces considérations, une grande partie du barreau de Moscou est d'avis qu'on ne peut défendre les sujets allemands devant les tribunaux russes qu'à la condition d'être désigné d'office par le tribunal. Les partisans de l'acceptation pure et simple de la défense restent sur le terrain des principes généraux et du rôle de l'avocat dans le procès. Ils affirment, avant

tout, que les avocats russes n'ont jamais fait de différence entre la défense d'office et la défense librement acceptée. Et alors, disent-ils, de deux choses l'une : ou les sujets allemands n'ont pas le droit d'être défendus par des avocats russes, ou, si on admet qu'ils ont ce droit, on ne saurait établir de différence entre la défense d'office et l'autre. S'il est des avocats qui ne croient pas convenable de garder pour eux des honoraires de clients allemands, ils peuvent donner cet argent aux sociétés de secours pour les blessés ou à toute autre œuvre de guerre. Ils font remarquer aussi que les avocats se sont toujours chargés de la défense des fournisseurs de l'armée et des intendants, bien que ceux-ci fussent indiscutablement des ennemis de la patrie et non des moins dangereux. Quant à cette considération que le peuple et l'armée seront mal impressionnés s'ils apprennent que des avocats plaident, moyennant finances, pour des Allemands ou autres ennemis, les partisans de la libre acceptation de la défense y répondent en disant que le barreau doit être au-dessus de cela et avoir le courage de son opinion, ainsi qu'il l'a montré en maintes occasions.

Toutefois, les avocats du barreau de Moscou ont fait appel, en cette affaire, aux lumières d'un professeur de l'Université de Moscou, P. P. Heugel, qui fut retenu pendant six mois en Allemagne comme prisonnier de guerre, et ils lui ont demandé comment le barreau allemand envisage la question de la défense des Russes retenus en Allemagne, devant les tribunaux allemands. Et voici ce qu'a répondu le professeur Heugel : « Ainsi que plusieurs de nos compatriotes, j'ai été forcé de recourir aux avocats allemands. J'étais interné à Baden-Baden et ne pouvais faire les démarches nécessaires pour ma libération devant les autorités de Carlsruhe. Un avocat de Carlsruhe, M. Homburger, s'est chargé de ma cause ; également il a fait des démarches pour des Russes retenus en Allemagne, où ils étaient venus prendre part à un tournoi d'échecs organisé avant la guerre. Je puis vous affirmer que dans le barreau allemand, malgré son extrême chauvinisme, jamais on n'a refusé de défendre les sujets des pays ennemis. »

Enfin, d'après le professeur Heugel, le refus des avocats russes de défendre les Allemands provoquerait aussitôt des représailles de la part du barreau allemand, ce qui serait très fâcheux pour bien des Russes retenus encore en Allemagne.

On se rappelle que, dans une des premières attaques de la flotte turque, avec le *Gœben*, contre Sébastopol, un croiseur russe, le *Pruth*, fut coulé. *Le Messager Historique* donne maintenant des détails fort émouvants sur le fin de Père Antoine, qui périt

avec le croiseur, sur lequel il se trouvait en qualité d'aumônier.

Pendant que les matelots quittaient le bateau qui coulait, le Père Antoine, sur le pont, les encourageait et les bénissait. Ensuite, il descendit dans sa cabine. Des matelots qui étaient venus le chercher le trouvèrent lisant l'évangile. Ils lui dirent : — « Père, venez dans le canot, nous vous attendons », il répondit : — « Non. Je suis vieux, vous êtes jeunes, votre vie est plus précieuse que la mienne. Que Dieu vous assiste. Je ne veux prendre la place de personne. » Le canot allait s'éloigner, quand le Père Antoine parut de nouveau sur le pont, en habits sacerdotaux, la croix et l'évangile à la main. Il fit une prière, puis s'adressant aux hommes qui avaient pris place dans le canot : « Mes enfants, leur dit-il, j'ai un peu d'argent, prenez-le : je n'en ai plus besoin ! » Les matelots ne voulurent point l'accepter et de nouveau le supplièrent de descendre dans le canot. Mais il refusa, leur disant : « Non, votre barque peut à peine vous contenir. Je reste. » Il leur jeta sa bourse, puis entonna le cantique : « Seigneur Dieu, sauve leurs âmes ! » A ce moment le *Pruth* piqua de l'avant ; une minute après, il disparaissait dans la mer avec le Père Antoine ; et alors ce furent les matelots qui reprirent en chœur l'hymne : « Seigneur Dieu, sauve son âme ! »

Le Père Antoine était aumônier sur le *Pruth* depuis vingt ans, et il aimait tant son bateau qu'il n'avait jamais voulu accepter une nomination supérieure. Quelques semaines avant la catastrophe, il était venu voir des amis, à Odessa, et leur avait remis quelques objets précieux et un livret de caisse d'épargne contenant 1000 roubles. — « Il vaut mieux que cela reste chez vous que de couler avec le *Pruth* », leur dit-il. — « Que dites-vous, Père, firent ses amis étonnés, qui vous fait croire que le *Pruth* coulera ? » Mais il insista pour distribuer tous les cadeaux et demanda que l'argent fût remis aux matelots survivants du *Pruth*.

A Pétrograd, on a organisé une très intéressante exposition des trophées de guerre. Cette exposition, qui est due à l'initiative privée, se tient dans les immenses salons du Musée de l'Amirauté, où l'on peut voir, répartis dans 10 sections, les objets les plus divers provenant de la guerre actuelle.

Dans la section des trophées proprement dits, on remarque une mine flottante qui s'est logée dans l'hélice d'un vapeur russe, où elle est restée ancrée, comme par miracle, sans causer de dommages. On voit aussi un casque allemand de soldat de la garde, dont un morceau fut arraché par un schrapnell en même temps qu'une partie de la tête de son possesseur. Les drapeaux sont nombreux, la plupart intacts, sauf celui de Przemysl, qui n'est plus qu'une loque. Enfin,

dans cette section, on compte 18 sortes de canons, mitrailleuses et autres bouches à feu employées dans la guerre actuelle.

Très intéressante est aussi la section des travaux des soldats dans les tranchées; on y voit des quantités de modèles de cuillers, fourchettes, verres, et autres objets fabriqués avec différentes matières, pierre, bois, etc., et dont quelques-uns ont un caractère vraiment artistique.

Dans la section du vêtement, où l'on a réuni les équipements de tous les soldats et officiers alliés et ennemis, on remarque que les casques prussiens pris au commencement de la guerre sont faits de très beau cuir avec ornements de bronze doré ; mais au fur à mesure qu'ils sont de prise plus récente, la qualité en est moins bonne et les casques ramassés dans les derniers combats sont faits d'une sorte de toile imperméable avec ornements de zinc ; le cuivre évidemment est devenu métal précieux.

Dans la « Vitrine de l'Empereur » sont réunis un nombre considérable de lettres et de journaux ramassés sur les champs de bataille. Trois lettres sont signées de l'empereur Guillaume, l'une, écrite tout entière de sa main, est adressée au général commandant de Libau, qui fut fait prisonnier par les Russes. Il y a là également la collection presque complète des proclamations allemandes et autrichiennes, jetées par les aéroplanes, et écrites en différentes langues : russe, polonais, esthonien, turc, et même yeddish.

L'Union des éditeurs de Pétrograde et de Moscou a publié le compte rendu des opérations de librairie depuis le début des hostilités jusqu'au 1er juin 1915.

De cette publication, il résulte que les événements militaires ont eu très peu d'influence sur le marché du livre en Russie ; les demandes de livres scientifiques ont même augmenté sensiblement ; et la vente des ouvrages littéraires et philosophiques a donné cette année les mêmes chiffres que pour la période correspondante 1913-1914.

Parmi les prochaines publications annoncées, nous trouvons : l'*Encyclopédie Tolstoïenne*. Cette œuvre, commencée aux années 80 par un groupe d'amis de Tolstoï, en tête desquels se trouve V. Tchertkoff, sera, en 20 volumes, le recueil complet des pensées de L. N. Tolstoï. Le sommaire de cet ouvrage, qui forme seul un volume, est composé de telle façon qu'il sera très facile de trouver les pensées et opinions de Tolstoï sur tel ou tel des nombreux sujets traités par le grand écrivain dans ses œuvres complètes, et dont l'*Encyclopédie tolstoïenne* donnera plus de 25.000 extraits. L'édition de ce recueil paraîtra d'abord en langue russe, et une édition à bon marché sera ensuite publiée, en langue anglaise, en Angleterre et en Amérique.

Les auteurs de cette Encyclopédie ont adopté pour leur travail le

système qu'avait adopté Tolstoï lui-même pour la composition du *Cycle de lectures*, ouvrage auquel il travailla les dernières années de sa vie. Tolstoï connaissait l'œuvre entreprise par ses amis et y prit même une part personnelle. Quand il écrivait ses nouvelles œuvres, il marquait d'un signe spécial, dans ses brouillons, les passages auxquels il tenait particulièrement et qu'il voulait conserver coûte que coûte. En 1907, tous les matériaux de cette *Encyclopédie* avaient été remis à Tolstoï, qui trouva là presque tout ce dont il avait besoin pour composer son *Cycle de lectures*. Tolstoï disait lui-même à propos de ce recueil : « C'est ma vraie biographie, la biographie de ma pensée. » Mais il avait demandé à ses amis de ne point publier ce recueil de son vivant et d'attendre, pour le faire paraître, quelques années après sa mort.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Suède.

Quelqu'un de bien placé me dit, il y a quelque temps : « La Suède n'est pas en odeur de sainteté dans les milieux officiels. » — A quoi je m'empressai de répondre : « On a tort, dans ces milieux. La Suède a bien plus de mérite à garder la stricte neutralité dont elle ne s'est pas départie depuis le début du conflit que n'en ont d'autres Etats qui marchandent leur attitude pire que le juif un tapis dans un bazar algérien. »

La Suède est et restera neutre. Le gouvernement et le peuple sont d'accord à ce sujet. A moins qu'on ne lui fasse le coup de la Belgique ou chose équivalente.

Evidemment il y a en Suède un parti de guerre. Ce serait bien extraordinaire si, sur cinq millions d'habitants, il n'y eût pas quelques douzaines d'énergumènes qui rêvent plaies et bosses. En Suède, on appelle ces gens-là des « activistes ». Trouvant le gouvernement trop passif, ils désirent une politique plus active. Les trois principaux activistes sont : 1° la Reine, qui est cousine de Guillaume, ce qui explique, sinon excuse son manque de retenue ; 2° son protégé, l'explorateur Sven von Hedin, de qui j'ai déjà dit, à différentes reprises, tout le mal qu'il faut en penser. Ajoutons seulement que son gros bouquin en 2 volumes sur la guerre, dédié à l'armée allemande, n'a guère eu de succès qu'en Allemagne ; 3° un jeune littérateur ambitieux et hardi, M. Adrian Molin, qui, dans sa revue *Det nya Sverge* (la nouvelle Suède), secoue rudement le gouvernement à cause de son indolence et prêche, j'allais dire la « guerre sainte » contre la Russie. Personnellement, M. A. Molin n'a aucune influence. Mais les articles de sa revue ont été très observés et très commentés — surtout en Allemagne — et ils possèdent l'avantage sur les autres écrits

germanophiles d'aller carrément au but. Examinons un peu les arguments qu'avancent les « activistes » du genre Molin en faveur d'une intervention suédoise aux côtés de l'Allemagne.

Il y a d'abord le devoir moral ou devoir de famille. Il appartient à la Suède germanique de lier son sort à celui de la grande sœur transbaltique et de combattre avec elle le slavisme menaçant. A ce propos je ne peux m'empêcher de citer un de nos meilleurs jeunes poètes — beaucoup disent le meilleur — Vilhelm Ekelund, qui a longtemps séjourné en Allemagne et qui s'exprime ainsi : « Lorsque je m'entends traiter de « frère germanique » par ces petits juifs allemands d'un blond choucroûte, je suis forcé de me retourner pour voir si les pierres n'éclatent pas de rire! »

Admettons cependant que Suédois et Allemands soient des Germains. Mais les Hongrois et les Turcs! Et d'autre part les Anglais et les Belges flamands? — On sait que les pangermanistes allemands se tirent de ce dilemme en accusant les Anglais d'avoir trahi la cause germanique et ces accusations se retrouvent abondamment dans les organes prussophiles suédois. Cette haine de l'Anglais est cependant toute de surface, un écho des rodomontades de Berlin. Une revue, *Svensk Tidskrift*, s'est amusée à réunir les caricatures françaises contre l'Angleterre, faites pendant la guerre des Boers; manière comme une autre de prouver l'indignité anglo-saxonne.

Je montrerai par un exemple jusqu'à quel point cette histoire de race et de germanisme arrive à troubler les plus solides esprits. Il y a quelques années, je travaillai à un rapprochement franco-scandinave, devant contrebalancer les menées allemandes, notamment en Suède. J'allai voir des personnages importants. Je vis entre autres un professeur de sociologie, sénateur, membre influent — en ce moment-là — du parti socialiste. Je m'aperçus vite que je m'étais trompé d'adresse. Quand je parlai du danger allemand, il se récria : « Au contraire, nous autres Scandinaves, nous devons hardiment nous rapprocher de l'Allemagne, *nous serons le cerveau de l'Allemagne*. Voyez, nous avons pléthore d'artistes, d'écrivains, tandis que là-bas... » Je me retirai vite, oubliant même de demander à l'éminent sociologue quelle langue on parlerait dans ce nouvel organisme politique, la langue du « cerveau » (suédois, danois ou norvégien), ou la langue du restant du corps... Ce sociologue, M. Gustaf Steffen, s'est du reste distingué pendant le conflit actuel en publiant des « documents » remplis d'attaques haineuses contre l'Angleterre.

M. Adrian Molin ne lui cède pas en germanisme. Il proclame que si la Suède se trouvait dans l'alternative de devenir ou une nouvelle Finlande ou une autre Bavière, c'est cette dernière situation qu'il faudrait choisir, sans hésitation. Ce qui a fait proposer par un

humoriste d'appeler « la Nouvelle Suède » dorénavant — la Nouvelle Bavière!

Cependant, tout cela : la famille germanique, la lutte contre le slavisme, la kultur commune en danger, etc., tout cela est bien trop vague pour fournir la base à une action politique. Il faut des réalités plus palpables. Et voici venir le deuxième argument des activistes : *La Russie veut un port sur l'Atlantique* et ne s'arrêtera pas avant d'avoir réalisé ce désir. — C'est donc le nord de la Scandinavie nettement menacé; il faut aviser à temps.

Il est incontestsble qu'un port pareil eût grandement servi les intérêts russes *pendant* la guerre actuelle. Mais *après*,les Dardanelles une fois ouvertes à toujours, les Russes n'auront aucun besoin d'un port qui se trouve aussi distant de leurs centres de production que Paris est distant de Trieste. — Halte-là! s'écrie M. Adrian Molin. Après la guerre, les Dardanelles seront plus fermées que jamais (comme tous les activistes, M. Molin est convaincu de la victoire finale allemande) et plus que jamais les Russes se retourneront vers le nord. Alors,si nous avons fait notre devoir envers l'Allemagne, celle-ci nous protégera contre les visées russes, mais si, par égoïsme, nous nous tenons en dehors de la lutte, l'Allemagne pourra très bien, à la conclusion de la paix,se servir de nous comme d'objet de compensation... (On voit que,tout en restant étalé à plat ventre devant le germanisme, M. Molin n'attribue pas à la grande nation germanique des sentiments de famille bien profonds!)

Du reste, depuis qu'on a publié des études sincères et bien documentées, établissant que la Russie possède dans son propre territoire, sur la côte de Murman, des ports libres de glaces, destinés à rendre les mêmes services que le ou les ports norvégiens dont il a été question, cet argument a perdu de son action sur les esprits. — Voyons donc ce qu'il en est du dernier argument des activistes · *le sort de la Finlande.*

Chacun sait que la Finlande a été province suédoise depuis le moyen âge jusqu'à la paix de Fredrikshamn, en 1809. De nombreuses familles suédoises s'y sont établies au cours des temps. Cette colonisation a été assez profonde pour que des villes importantes comme Abo restent encore presque entièrement suédoises d'aspect et de population. Le nombre des Suédois de Finlande est actuellement d'environ 300.000; les Finnois indigènes sont plus de 2 1/2 millions. (Remarquons en passant que les Finnois ne sont apparentés ni aux Suédois, ni aux Russes ; ils constituent une race à part, ayant leur culture propre, leur langue, leur littérature, celle-ci assez riche, depuis le Kalevala des temps anciens jusqu'aux bons auteurs modernes, tel Juhani Aho, J. Linnankoski, etc.)

On voit cependant que la Suède a un certain droit, pour ne pas

dire un devoir moral, de s'intéresser à ce qui se passe en Finlande.

Nous n'allons pas récapituler les vicissitudes de la politique russe en Finlande. Rappelons seulement qu'après une existence de tranquillité et d'autonomie presque complète le pays dut subir, au début du siècle, un régime de russification à outrance, le détesté « régime Bobrikoff », qui aboutit au meurtre de Bobrikoff lui-même et de quelques autres « russificateurs ». Ce fut à la fin de la guerre russo-japonaise : en Finlande il y eut la grève générale, prenant parfois une allure révolutionnaire. Le gouvernement du tsar s'empressa de rendre au pays révolté ses anciennes libertés. Mais le bonheur ne fut pas long. Le même vent réactionnaire, qui en Russie abattit les deux premières doumas, balaya aussi les libertés finlandaises. La russification intensive recommença, ceux qui s'y opposèrent, même en s'appuyant sur la loi, furent déportés en Sibérie.

Les activistes suédois ont donc beau jeu en s'écriant : « Voilà le sort qui nous attend si nous n'agissons pas à temps! Allions-nous à l'Allemagne, refoulons les Slaves vers l'est, délivrons la Finlande et faisons-en un Etat-barrière entre la Russie et nous ! »

Qui ne voit que c'est là une politique à bien courtes vues. La Russie refoulée cherchera toujours sa revanche et ce sera pour la Finlande et pour la Suède une éternelle veillée d'armes. Par contre, une Russie victorieuse, ne craignant plus les menées pangermanistes, rendra, à l'instigation et au besoin même sous la pression des nations occidentales — qui combattent pour la liberté des peuples — la Russie rendra et *ne pourra que rendre* à la Finlande si loyale son ancienne autonomie.

On voit donc que le dernier argument des activistes est aussi fragile que les autres. Aussi, le peuple suédois restera-t-il sourd à ce genre d'appel aux armes.

Il n'y a guère que deux classes de la société qui sympathisent avec les activistes : les officiers et les commerçants. On s'étonne de voir ces derniers prendre parti pour l'Allemagne, qui coule des bateaux suédois sans compter. Mais quelqu'un a fait remarquer que cela fait toucher de belles assurances — de l'argent comptant tout de suite — tandis que le procédé anglais — visite dans un port plus ou moins proche — fait perdre du temps et de l'argent.

Récemment, un meeting de paysans envoya un message au gouvernement disant que, « si des seigneurs veulent entraîner le peuple suédois en guerre, eux, les paysans, auraient un mot à dire à ces seigneurs ».

Dans un exposé suivant, nous verrons où se trouve l'élite de la nation, ceux qui écoutent et sont écoutés par la partie saine du peuple. En attendant, faisons confiance à un gouvernement qui a déjà dit leur fait aux si bruyants activistes. Dirigée par MM. Ham-

marskjöld et Wallenberg, la Suède ne sortira pas de la neutralité, à moins qu'elle ne soit mortellement lésée dans son honneur ou dans son droit.

FRITIOF PALMER.

§

Suisse.

Jamais on n'a tant parlé d'union en Suisse. *Ce qui nous unit*, tel est le titre d'une conférence de l'écrivain bernois C.-A. Loosli prononcée à l'Association romande de Berne et publiée dans le dernier fascicule de la *Bibliothèque Universelle. L'Union*, inscrit le *Journal de Genève*, par la plume de son directeur G.M. Wagnière, en tête de son numéro du 1er août, jour anniversaire de la fondation de la Confédération. *Comment combler le fossé?* se demande à son tour, non sans inquiétude, la *Gazette de Lausanne*. N'est-ce pas là le signe que la fameuse « union » est bien malade ?

Ce qui doit maintenir — ou recréer — l'union, l'union sacrée, c'est le sens supérieur de la patrie, nous affirme-t-on de tous les côtés. J'entends bien, et nul plus que moi ne désire une telle union sur un tel terrain. Mais encore pour que cette union subsiste — ou se restaure, — faut-il que ne se perde pas le sens supérieur de la patrie helvétique, dont le véritable fondement ne saurait être ailleurs que dans le maintien et la revendication de nos libertés individuelles, cantonales et fédérales vis-à-vis des ingérences extérieures et vis-à-vis aussi des mainmises intérieures, et par-dessus toutes les rivalités de races, de langues, de cultures ou de religions, qui, chez nous, doivent nous particulariser sans nous scinder.

Or, à qui la faute si l'union rêvée, et qu'avant la guerre on pouvait croire indissoluble, se disloque et menace ruine ? Aux Suisses alémaniques principalement, ou du moins à la majorité d'entre eux, à ceux qui détiennent les mandats politiques, les grosses prébendes industrielles ou commerciales et à leur immense clientèle électorale ou économique. Ce sont eux qui, liés à l'Allemagne par les mille fils de leurs intérêts d'affaires, de leurs relations de famille, de leurs sympathies de race ou de culture et souvent par leurs affinités de naturalisés de fraîche date, confèrent à notre neutralité un caractère de bienveillance excessive à l'égard des empires du centre et, passant par-dessus toutes les violations des principes sur lesquels repose l'existence même et la raison d'être de la Suisse, ne trouvent pour répondre aux justes protestations des citoyens affligés encore de la vieille mentalité helvétique que le régime du bon plaisir, des pleins pouvoirs et de la suppression sans vergogne des articles gênants de notre constitution.

Leur presse a joué dans toute cette entreprise d'inféodation un

rôle capital. C'est ce que reconnaît M. Loosli, qui, bien que Suisse allemand, ne craint pas de stigmatiser avec un courage digne d'éloge ce rôle néfaste :

Si jamais une presse, au lieu d'éclairer l'opinion publique, l'a trahie, si jamais une presse a failli à sa tâche, si jamais un peuple a été en droit de protester en rougissant de honte et de colère contre ce que sa presse faisait passer pour son opinion, ç'a été la Suisse pendant la durée de cette guerre. Cette presse, que nous considérions comme le mandataire de l'opinion publique suisse, s'est trouvée être le soutien de l'étranger, et ce qu'elle donnait pour l'expression du sentiment populaire de notre pays, c'était, en grande partie, de l'ouvrage de confection étrangère. Nous avons tous lu des articles de journaux qui auraient déshonoré même un journal des partis belligérants, lequel, pourtant, aurait pu invoquer en sa faveur sa situation spéciale et ses passions, sinon excusables, du moins compréhensibles.

Je sais donc ce que j'avance et me fais fort d'en fournir les preuves en disant que notre presse nous a trahis, qu'elle a travesti nos opinions, qu'elle a soutenu et qu'elle soutient encore des thèses qui ne sont nullement les nôtres, qui ne l'ont jamais été et qui, heureusement, ne le seront jamais.

Au lieu de nous unir autour du drapeau fédéral, notre presse a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous diviser, pour exciter des passions malsaines et dangereuses, juste au moment où le calme et l'union absolue formaient les seules garanties de notre existence nationale. Et je prévois que le rôle de la presse suisse durant cette guerre sera plus tard considéré comme un des chapitres les plus navrants et les plus déshonorants de notre histoire, chapitre qui ne fera qu'œuvre de justice en établissant qu'à ce moment-là il n'existait de la presse suisse que quelques rares vestiges, que ce que l'on nommait la presse suisse, c'étaient pour la plus grande partie des journaux qui n'avaient de suisse que le domicile d'impression et qui, au détriment de la patrie, tripotaient des intérêts étrangers aux nôtres.

M. Loosli ajoute qu'il ne connaît pas assez la presse de la Suisse romande pour se rendre compte si l'infiltration de l'étranger y est aussi considérable que dans la Suisse allemande. J'ose lui déclarer que non, et en tout cas les rares infiltrations françaises ou belges que l'on pourrait y relever ne s'y sont jamais fait sentir que pour plaider la cause du droit et de la justice, qui devrait être celle de la Suisse elle-même.

Aux germanistes de la Suisse alémanique, je joindrais volontiers les « neutralistes » de la Suisse romande. Ils sont en petit nombre, mais influents. Ce sont des gens qui, terrorisés à l'idée d'une scission possible en Suisse, préfèrent renoncer à défendre l'idéal helvétique, au profit d'une neutralité de convention, plutôt que de se résoudre à parler un peu fermement aux oreilles entêtées de nos embochés. La Suisse au-dessus de tout, c'est leur unique refrain, même si la Suisse ne doit plus rien signifier dans le monde. Leur soi-disant patriotisme s'émeut de toute velléité de résistance aux injonctions venues de

Berne. Du moment que la Suisse allemande est la plus forte, il n'y a qu'à s'incliner, telle est leur mentalité. Ils ont changé la belle devise de la malheureuse Belgique : « L'union fait la force », en celle-ci à l'usage de la Suisse romande : « La force fait l'union. » Germanistes et neutralistes ne voient pas que, les uns par leurs prétentions intolérables, les autres par leur aveugle soumission, au lieu de fortifier l'union, deviennent les pires fauteurs de désunion.

M. G. Wagnière, directeur du *Journal de Genève*, est un spécimen de ce type de neutralistes romands. Je ne confonds pas le *Journal de Genève* avec son directeur. Le *Journal de Genève* a eu jusqu'ici, dans toute cette crise, par la plume autorisée de ses principaux rédacteurs, une attitude excellente, vraiment romande et vraiment suisse. Mais M. G. Wagnière a pris à tâche d'y représenter la courte et obtuse opinion neutraliste. Il en brandit le drapeau déteint. Il m'a pris à partie assez vivement au sujet de mes articles du *Mercure de France*. Il m'incrimine d'antipatriotisme parce que j'ose entretenir les lecteurs d'une publication française de nos querelles intérieures, comme si ce n'était pas, au contraire, faire preuve du patriotisme le plus éclairé que de montrer en France que l'opinion suisse n'est pas unanime à tolérer les regrettables errements d'une partie de nos Confédérés alémaniques et à approuver les agissements les plus discutables du Conseil fédéral. M. Wagnière trouve fort mauvais, par exemple, que je dise que la liberté d'opinion n'existe plus en Suisse. Il prétend que j'exagère. Il oublie apparemment le décret du 2 juillet. Sans doute, ce décret est inapplicable et reste encore inappliqué. Je l'avais prévu : « Comment feront-ils pour l'appliquer ? disais-je. Ils se rendront odieux ou ridicules. Mais comme il est inapplicable, c'est le ridicule qui l'emportera. » M. G. Wagnière préfère le ridicule à l'odieux, c'est son droit. Moi, je préférerais que notre gouvernement ne se rendît ni odieux, ni ridicule. Il n'en subsiste pas moins que, légalement, la liberté d'opinion n'existe plus et que l'article 55 de la constitution a été biffé d'un trait de plume par l'omnipotence de notre Conseil fédéral, qui reste souverainement armé contre toutes les manifestations de l'opinion. M. G. Wagnière en est lui-même si convaincu qu'il n'hésite pas à me menacer, pour ma prose subversive, d'un an de prison. Toujours la manière forte, comme on voit, la manière bernoise. Mais là, c'est lui qui exagère. Oserais-je lui faire remarquer que même si mes articles paraissaient en Suisse, je ne serais pas passible d'un an, ni même d'un seul jour de prison ? Que dit le décret ? Est passible de l'emprisonnement jusqu'à six mois ou de l'amende jusqu'à cinq mille francs, les deux peines pouvant être cumulées, « celui qui, publiquement, avilit dans l'opinion ou livre à la haine ou au mépris un peuple, un chef d'Etat ou un gouvernement *étran-*

ger ». Or, dans les passages incriminés par M. Wagnière, je n'ai pas attaqué de gouvernement étranger, mais uniquement le gouvernement suisse. Par contre, il n'y a pas de jour où l'organe de M. Wagnière ne livre à la haine ou au mépris un gouvernement étranger, et dans le numéro même où il réclame si agréablement pour moi de la prison, je lis ceci : « A l'occasion de l'anniversaire de *l'odieux* ultimatum adressé à la Belgique par l'Allemagne... » Si ce n'est pas là tomber directement sous le coup du fameux décret et livrer à la *haine* un gouvernement étranger, je veux être pendu. Je demande des poursuites contre le directeur du *Journal de Genève* et sa condamnation à six mois de prison et à cinq mille francs d'amende.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

A propos de la « philosophie française ». — Un philosophe français, que ses doctrines mystiques, c'est-à-dire peu françaises, embarrassent pour l'instant, a trouvé un bon expédient : à la faveur d'une vue générale sur la philosophie française (1), il laisse entendre que la tendance de cette philosophie est, pour une bonne mesure, la même que la sienne. A cet effet, il restreint la portée du principe cartésien des idées claires et distinctes, signale chez Descartes — en se gardant bien de nous dire ce que ce philosophe entend sous ce mot — des « velléités d'*intuition* », fait de lui un « volontariste » et, *en ce sens*, un philosophe « de la liberté » ; prend l'*esprit de finesse* de Pascal pour l'intuition bergsonienne ; puis, venant au XIXe siècle et commençant par donner Claude Bernard pour un patron du « pragmatisme », il érige en manière d'inspirateur suprême de la pensée française pour cette période Maine de Biran (lequel prétend, par la conscience, toucher une *chose en soi*), dérive de ce mystique les principaux maîtres de ce temps, traite comme épisodiques ceux (Cournot, Renouvier) qu'il « ne peut rattacher à cette tradition », termine enfin en donnant comme couronnement à la philophie française, du moins pour cette période, l'*Evolution créatrice*. Au surplus, cette dernière œuvre serait, selon lui, de tradition française par la volonté qu'elle a d'unir le caractère de la philosophie à celui de la science (on sait que notre auteur est un intuitionniste à prétention scientiste).

Ces acrobaties nous toucheraient peu en ces temps graves si ce n'était qu'elles sont capables, eu égard au genre de publicité qui les attend (2) et à la haute situation temporelle de leur auteur, de fournir

(1) « La Philosophie française », par H. Bergson, *Revue de Paris*, 15 mai 1915.
(2) Ce tableau de la « Philosophie française » doit être distribué, sous forme de brochure, aux visiteurs de l'Exposition de San Francisco.

à l'étranger sans défense l'opinion qu'il se fera de notre philosophie. Hâtons-nous donc de dire, — et puissent le faire des voix qui portent plus loin que la nôtre ! — que la philosophie française n'est point, même dans la mesure où on nous le dit ici, un succédané du romantisme allemand : que la doctrine des idées claires et distinctes, bien avant qu'elle s'oppose au « joug de l'autorité », s'oppose surtout à la doctrine mystique des idées confuses ou, comme on dira plus tard, « entrepénétrées les unes dans les autres » par conformité à la « réalité mouvante »; que l'*intuition* de Descartes (voir *Regulæ*, III, XII) est une connaissance éminemment *intellectuelle*, totalement étrangère à la *poussée vitale* que nos romantiques entendent sous ce nom; que, s'il est vrai que Descartes a ramené en partie la pensée à la volonté, il n'a jamais entendu sous ce dernier mot un état de *pur agir* dépouillé de toute idée et moins encore fait d'un pareil état le mode suprême de l'être humain, ce qui est le propre de nos « volontaristes » ; que la « liberté » chez ce philosophe (la « faculté d'élire ») n'a rien à voir avec le retour au pur agir qu'elle est pour ces penseurs; que l'*esprit de finesse* de Pascal, étant une forme (fine) *de l'Intelligence*, n'a non plus rien de commun avec leur « intuition » ; que Claude Bernard, s'il a en effet proclamé, à côté de l'importance des faits, l'importance des fictions de l'esprit (ou *hypothèses*), a voulu que le seul signe de la vérité de ces fictions fût leur accord avec les faits, alors que pour le « pragmatiste » le seul signe de cette vérité est « le besoin que son âme en a » ; que la philosophie française du XIXe siècle, s'il n'est que trop certain qu'elle ait par moments versé dans la mystique du moi, n'en présente pas moins, et même chez les penseurs qu'on veut relier à cette mystique (Ravaisson, Lachelier), un caractère éminemment critique (1) ; que deux des plus hauts représentants de cette philosophie (Ravaisson, Renouvier) sont célèbres par leur hostilité aux doctrines alexandrines, prodromes de l'Intuitionnisme moderne; et qu'enfin, s'il est parfaitement vrai

(1) Rattacher le réalisme de Lachelier à celui de Maine de Biran, comme le fait H. Bergson, implique un singulier mépris du lecteur, alors que Lachelier a formellement répudié la thèse biranienne de la Conscience *chose en soi* (Lachelier. *Du fondement de l'induction*, pp. 32-33, 3e édit., 1898). Quant à Ravaisson, l'ouvrage de Biran qui semble l'avoir le plus touché est le traité *De l'Influence de l'Habitude sur la faculté de penser*, ouvrage exempt de toute prétention d'atteindre une cause première (voir, par exemple, page 10) et tout imprégné encore de l'esprit de Condillac. Remarquons à propos du même Ravaisson, — chose qui l'oppose nettement aux romantiques allemands et à leurs homologues français, — que, si son effort tend comme le leur (comme d'ailleurs celui de tous les psychologues modernes, Spencer, Ribot, etc..) à montrer l'existence d'une conscience *obscure et confuse*, c'est à la conscience *claire et distincte* que vont tous ses respects (voir *De l'Habitude*, passim, notamment p. 35); c'est à elle (contrairement à Bergson) qu'il confère la *liberté* (*id.*, p. 48). — Pour le caractère critique des penseurs français de ce temps, voir Höffding, *Philosophes contemporains*, pp. 65-92, notamment p. 80. Osons signaler le côté critique de H. Bergson lui-même, dont telle analyse psychologique ou tel approfondissement d'un grand système nous semble faire autrement d'honneur à la philosophie française que ses mainmises sur l'Absolu.

qu'un des traits distinctifs de la philosophie française soit son souci de contact avec la science, la science dont il s'agit ici n'a rien à voir avec celle de l'*Evolution créatrice*, — « dilatation » de la « poussée vitale », « détente » du « pur vouloir », — dont, au surplus, Schelling et Novalis sont les parrains évidents (1).

JULIEN BENDA.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Louis Dimier : *les Tronçons du Serpent*. Avec une carte h. t. en couleurs ; Nouv. librairie nat. 3 »

Ch. Seignobos : *1815-1915. Du Congrès de Vienne à la guerre de 1914* ; Colin. 0 50

Souvenirs d'une institutrice anglaise à la Cour de Berlin (1909-1914). Traduits par T. de Wyzewa ; Perrin. 3 50

Littérature

Remy de Gourmont : *Pendant l'orage* ; Champion. 5 »

Jean de La Hire : *A Venise, dans l'ombre de Byron* ; Albin Michel. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Maurice Barrès : *L'Union Sacrée* ; Emile-Paul. 3 50

Henri Charriaut : *La Belgique terre d'héroïsme* ; Flammarion. 3 50

A. Clutton-Brock : *Méditations sur la guerre*. Trad. de l'anglais par Jacques Copeau ; Nouv. Revue française. 3 50

Pierre Dauzet : *De Liège à la Marne*. Préface de M. Gabriel Hanotaux ; Lavauzelle. 2 50

E. Durkheim : *L'Allemagne au-dessus de tout* ; Colin. 0 50

P. Fabreguettes : *Les Batailles de la Marne, 4-5 septembre 1914* ; Didier. 1 50

Maurice Gandolphe : *La Marche à la victoire* ; Perrin. 3 50

Fernand Hubert Grimanty : *Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge* ; Perrin. 3 50

Gabriel Hanotaux : *Histoire illustrée de la guerre de 1914*. Tome I ; Gounouilhou. » »

Paul-Louis Hervier : *Kaiseriana* ; Ed. de la Nouvelle Revue. 3 50

Les Indésirés. Avec préface de M. Léon Goulette ; Berger-Levrault. 0 75

J'accuse, par un Allemand ; Payot. 4 »

Jean-Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*. Avec illust. et cartes dans le texte. Fasc. I ; Berger-Levrault. 0 50

Gaston Jollivet : *Six mois de guerre* ; Hachette. 3 50

Camille Jullian : *Le Rhin Gaulois* ; Attinger. 0 60

Constantin D. Mavrodin : *La Roumanie contemporaine*. Avec cartes et photogr. h. t. Préface de M. Georges Lacour-Gayet ; Plon. 3 »

Raoul Narsy : *Le Supplice de Louvain* ; Bloud et Gay. 1 80

René de Planhol : *Etapes et batailles d'un hussard* ; Attinger. 1 »

Henry Possi : *L'Opinion publique en Suisse*. Lettre-Préface de M. Paul Deschanel ; Colin. 0 50

Noëlle Roger : *Héroïques femmes de France* ; Attinger. 0 75

Romain Rolland : *Au-dessus de la mêlée*. Préface d'Amédée Dunois. 0 25

Paul Souchon : *Les Mots héroïques de la guerre* ; Larousse. 3 »

La Victoire de Lorraine. Carnet d'un officier de dragons. Avec 6 grav. et 1 cartes ; Berger-Levrault. 1 25

La Vie de guerre contée par les soldats. Lettres recueillies et publiées par Charles Foley ; Berger-Levrault. 3 50

José Weiss : *L'Alternative : Paix-armée ou fédération*. Trad. de l'anglais par l'auteur ; Londres. 0 10

(1) Sur la provenance allemande de cette conception d'une science à racine mystique, voir l'ouvrage si documenté de M. René Lote : *les Origines mystiques de la Science allemande*, notamment pp. 77, 78, 83.

Poésie

P. Antony-Theurel : *L'Ange brisé*. Avec 12 planches, dont une composition orig. de Fraipont ; Delandr. 5 20

Gaston Carey : *Au front* ; s. n. n. d. » »

Paul Géraldy : *Le Grand'père* ; Colin. 0 25

Robert Morche : *Poèmes de guerre* ; Stock. » »

Eugène Pelissier : *Les Barbares* ; Jouve. 3 »

Sociologie

Robert Billiard : *La Belgique industrielle et commerciale de demain*. Préface de Henri La Fontaine ; Berger-Levrault. 4 »

René Johannet : *La Conversion d'un catholique germanophile* ; Bibl. des ouvrages documentaires. 2 »

Théâtre

Rip : *1915*. Revue de guerre en 2 actes. Illust. de Henri Rudaux et Rip. Préface de Gustave Quinson ; Ollendorff. 2 »

MERCVRE.

ECHOS

Les écrivains tués à l'ennemi. — Mort de Maurice Baud. — Un portrait de Verhaeren au Luxembourg. (Deuxième liste de souscriptions.) — Un Allemand retour de France. — Les Musées payants. — A la maison de Balzac. — « Quelques prisonniers allemands ». — L'Aide aux familles des Prisonniers de Guerre français et belges. — Erratum.

Les écrivains tués à l'ennemi. — Gauthier-Ferrières et Jean-Marc Bernard sont allés grossir le nombre des écrivains morts au combat.

Le premier, à qui l'on doit la première étude d'ensemble qui ait été écrite sur Gérard de Nerval, montrait un visage tourmenté et traînait avec lui une atmosphère de romantisme. C'était au demeurant le garçon le plus sympathique du monde. Il avait souvent rêvé d'exploits militaires. Refusé d'abord en raison d'une légère claudication, il avait fini par obtenir d'être accepté dans un régiment et envoyé aux Dardanelles.

Jean-Marc Bernard était un jeune provincial de beaucoup d'esprit. Fondateur des *Guêpes*, puis rédacteur à la *Revue critique*, il s'était fait en littérature le défenseur du néo-classicisme. En politique, il avait adhéré au monarchisme. Critique et poète il excellait par le goût, la finesse. Il est l'auteur des *Odelettes printanières*, de *Sub Tegmine Fagi*, et de quelques études sur de petits poètes anciens. Sa perte éprouve durement la jeune littérature. Il a été tué à la prise de Carency.

§

Mort de Maurice Baud. — Maurice Baud, qui vient de mourir à Genève, fut, au bon temps de la gravure sur bois, il y a une trentaine d'années, un des meilleurs disciples de Bellenger. Tout jeune, par des planches originales qu'on recherche aujourd'hui, comme les portraits de Beethoven et de César Franck, il s'était fait remarquer et comptait au premier rang de cette génération d'artistes et de poètes qui entoura Verlaine et Mallarmé à l'aube du Symbolisme et qui se grisa longtemps de théories. A ce moment-là, l'industrie du livre fut subitement empoisonnée par des procédés mécaniques importés d'Outre-Rhin (naturellement), qui ruinèrent l'art du burin, et Maurice Baud, graveur, fut une des victimes de cette crise.

Après quelques années difficiles, il se trouva de retour dans sa ville natale, Genève, où, avec Albert Trachsel et quelques autres, groupés autour de Barthélemy Menn, il tenta de créer un enseignement esthétique basé sur la doctrine de ce maître. Les résultats n'en parurent que beaucoup plus tard, et Maurice Baud ne recueillit guère le prix mérité de son effort. La vie continua, pour lui, d'être difficile, et il la connut toujours telle sans, du reste, cesser de sourire et d'échafauder des projets, et toujours conduit par l'enthousiasme. Peintre, graveur, éducateur, il fut aussi écrivain. Une de ses dernières publications, éditée à Lausanne, par les *Cahiers Vaudois* sous le titre de *Propos licites sur l'actualité politique*, est certainement l'écrit le plus judicieux que la guerre actuelle ait jusqu'ici inspiré en Suisse.

Maurice Baud travaillait depuis plusieurs années à une histoire du pontificat de Pie X. On nous dit qu'il eut le temps de terminer cet ouvrage, qui est actuellement sous presse.

§

Un portrait de Verhaeren au Luxembourg *(Deuxième liste de souscriptions).*

Mme d'Anethan	10 fr.	Report	271 fr.
Anonyme	1 —	M. Pierre Loewel	5 —
M. Léonce Bénédite	50 —	Lieutenant P.-H. Loyson	20 —
M. Cadot	5 —	M. André M. de Poncheville	5 —
Mme Chausson	50 —	M. Masson	20 —
M. Jacques Copeau	20 —	M. Roger Martin du Gard	30 —
M. Marcel Coulon	10 —	Mme Rosita Matza	100 —
M. Loys Delteil	10 —	M. Stuart Merrill	25 —
M. Dufrane-Friart	20 —	M. Emile Michon	10 —
M. Gustave Fuss-Amoré	25 —	M. Charles Paquement	100 —
M. Jules de Gaultier	10 —	M. Rosnoblet	5 —
M. Victor Gilsoul	10 —	M. Archag Tchobanian	5 —
M. H. Géraud	10 —	M. Francis Vielé-Griffin	100 —
M. A.-F. Herold	10 —	Total	696 —
Mme C.-A. Koster	10 —	Montant de la 1re liste	3055 —
M. Félix Le Dantec	20 —	Total	3751 —
A reporter	271 fr.		

Les souscriptions seront reçues au *Mercure de France*, au Musée du du Luxembourg, et à la Galerie Druet, 20, rue Royale, où le portrait restera exposé.

§

Un Allemand retour de France. — Le Directeur de la revue pacifiste allemande : *Blaetter fuer zwischenstaatliche Organisation* publie régulièrement depuis le commencement de la guerre un « journal », dont voici quelques lignes écrites le 8 juillet.

J'ai reçu ces jours-ci la visite de H. F. qui, bien qu'Allemand, a pu circuler librement dans Paris jusqu'à la mi-mai, et ce n'est que par l'accumulation des plaintes haineuses portées auprès des autorités qu'il reçut un sauf-conduit pour la Suisse. Il est redevable de ces avantages à ses relations avec H., dont il a traduit un ouvrage. Ce qu'il raconte de l'état des esprits en France au début de la guerre est des plus intéressants. Pas le moindre soupçon d'un sentiment d'offensive de la

part de la population, comme c'eût été le cas à en croire les descriptions de notre presse. On se sentait attaqué et l'on n'en était même pas étonné. C'était une émotion profonde et la volonté de se défendre une fois pour toutes contre le danger dont on s'était si longtemps senti menacé. F. décrit l'impression désastreuse produite en France par le manifeste des 93 intellectuels, et la situation pénible où, faute d'une protestation des pacifistes et socialistes allemands, se trouvent les Français d'opinion avancée en face de la reaction de nouveau dressée.

Je répondis qu'il ne manque pas chez nous de telles voix. Certes, elles ne parlent pas aussi haut que les manifestations chauvines et militaristes, car d'abord il y a à cela impossibilité à cause de la censure et de la suppression de la liberté de réunion, et puis les opposants tiennent pour inconvenant, au moment où des millions de leurs compatriotes exposent leur vie, de faire une pression qui puisse devenir dangereuse pour ceux de leurs frères qui sont à la guerre. Mais, en dépit de l'état d'âme guerrier, l'idée de culture et la conscience du devoir en face du monde civilisé ne sont pas aussi éteintes que, dans les pays ennemis, on le veut faire croire ou même le croit. Il suffit que, sans prévention (certes, combien peu en sont aujourd'hui capables !), on accepte de chercher cet esprit de culture et d'opposition. On finira bien par le trouver.

§

Les musées payants. — C'est une curieuse expérience qu'a tentée M. Jean Ajalbert, conservateur du Château de la Malmaison, — dans des conditions particulièrement difficiles qui font le plus grand honneur à son esprit d'initiative et à son opiniâtreté d'organisation ; il a rouvert la Malmaison, en l'absence de tout son personnel mobilisé, avec quelques employés de fortune ; il a rouvert en rassemblant la plupart des objets évacués aux jours critiques de septembre, au bénéfice des *Orphelins des artistes et gens de Lettres, victimes de la guerre*.

Les visiteurs ont répondu en foule, et, de ce fait, une généreuse contribution a été versée à l'œuvre indiquée par M. le Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts. Du 6 juin ou 15 juillet, on a enregistré 3.020 entrées à 1 fr., 8.825 à 0,50, soit 7432 fr.50.

Or, ce chiffre d'entrées est à peu près égal à celui de 1914 pour la période correspondante, et supérieur à celui de 1913 — alors que la visite était gratuite. Et la Malmaison est un de nos tout petits musées, à une heure de Paris, avec des moyens de communications médiocres ! Aussi, M. Jean Ajalbert, qui avait mené naguère, dans *le Journal*, une vigoureuse campagne en faveur des musées payants, considère-t-il l'épreuve comme décisive ; elle n'est assurément pas négligeable et pourrait être répétée utilement dans nos grands musées ; les adversaires de l'entrée payante, entre autres arguments, faisaient valoir les frais de perception, de contrôle, etc. L'exemple de la Malmaison répond à ces objections : les frais ont été supportés par le budget ordinaire du Château, et c'est le produit intégral des tickets qui a été versé à l'œuvre bénéficiaire...

§

A la maison de Balzac. — Le dimanche 1er Août, l'anniversaire de la déclaration de guerre a donné lieu dans la maison de Balzac, rue Raynouard, à une manifestation littéraire. M. de Royaumont, conservateur du musée, avait convoqué à cette réunion tous les fidèles du culte balzacien. On sait du reste que la maison de la rue Raynouard est depuis longtemps un petit centre d'activité intellectuelle et que certains « jeunes » artistes et poètes s'y rassemblaient volontiers en des temps plus propices.

Tous ne vinrent pas commémorer l'appel aux armes parce que beaucoup d'entre eux y ont répondu. Pourtant, un public nombreux se tassa dans les petites pièces du pavillon et se répandit dans le jardin malgré la pluie. On chanta des mélodies guerrières et sentimentales. M. Carlos Larronde parla de son ami Olivier-Hourcade, mort à la guerre. Paul Fort récita sa *Marseillaise*. Le substitut Granié dit des vers écrits au front par Guillaume Apollinaire. Et l'on remarquait la présence de MM. Henri de Régnier, Auguste Perret, Sébastien Voirol, Henri Strentz, Barzun, etc. Quelques uniformes se mêlaient aux toilettes des dames.

§

Quelques prisonniers allemands, tel est le titre sous lequel André Rouveyre a réuni 17 dessins pris dans des camps de prisonniers. Une préface d'Emile Verhaeren présente l'opuscule, tiré à petit nombre sur vergé d'Arches, et qu'on peut se procurer à la librairie du *Mercure de France* (prix : 5 francs.)

§

L'Aide aux Familles des Prisonniers de Guerre français et belges a pour but d'aider les parents quand le fils prisonnier était leur soutien, les femmes dont le mari est prisonnier quand l'allocation est insuffisante pour parer à leurs besoins, enfin les enfants qui ne pourraient, sans qu'on aide leur mère, achever leur instruction ou faire leur apprentissage.

L'Œuvre essaie de soulager le plus possible toutes les misères inhérentes à la situation des familles des prisonniers, par des dons en argent, des dons de vêtements, les soins médicaux gratuits, par d'utiles recommandations aux œuvres analogues et auprès des chefs de grandes entreprises industrielles ou commerciales.

Elle s'efforce de tenir les prisonniers au courant de ce que l'on aura pu faire pour leurs familles.

Les familles qui veulent recourir à l'Œuvre peuvent s'adresser le jeudi, de 2 h. à 4 heures, à la Mairie du IXe arrondissement, et le lundi chez Madame Véra Starkoff, 53, rue Gazan, XIVe arr., de 3 h. à 5 heures.

§

Erratum. — Dans la chronique des *Musées et Collections* publiée dans notre numéro du 1er août, ligne 8, au lieu de « faute d'un nombre insuffisant de gardiens », lire : « faute d'un nombre *suffisant*... ».

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

DERNIERS SOMMAIRES
DV « MERCVRE DE FRANCE »

N° 411. — 1er AOUT 1914

N° 412. — 1er AVRIL 1915

No 413. — 1er MAI 1915

N° 414. — 1er JUIN 1915

N° 415. — 1er JUILLET 1915

No 415. — 1er AOUT 1915

BULLETIN FINANCIER

Le marché, dans son ensemble, est assez bien défendu. Nos rentes sont soutenues ainsi que les banques et les chemins de fer.

Les fonds d'Etat russes résistent de leur mieux, mais les valeurs industrielles de même origine ont subi de nouvelles attaques qui les laissent en recul plus ou moins sensible. Voici d'ailleurs quelques cours : Russe 4 o/o 1880, 73 fr. ; Consolidé 4 o/o, 73 fr. 45 ; 4 1/2 o/o 1909, 77 fr. 90 ; 5 o/o 1906, 87 fr. 95. — Sosnowice, 259 ; Bakou, 1200 ; Toula, 980 ; Maltzoff, 435.

Les fonds balkaniques sont fort peu traités. Roumain 1890, 90 fr. Turc unifié, 57 fr. Serbe 5 o/o 1913, 71 fr. 75.

La liquidation du marché de Paris rencontre encore beaucoup de difficulté, et une solution ne semble pas pouvoir être donnée à cet irritant problème avant la fin de septembre.

On se préoccupe aussi à juste titre de la question des changes étrangers. Dans la journée du 17 août, le dollar, qui vaut normalement 5 fr. 15 à 5 fr. 20, est monté à à 5 fr. 92, 6 fr. 02, soit en moyenne 5 fr. 97. Quant à la livre sterling, elle est passée à 27 fr. 80, 27 fr. 95, soit un cours moyen de 27 fr. 87 1/2. Ce qui revient à dire qu'en achetant des dollars pour effectuer un paiement quelconque nous perdons 14 fr. 80 pour cent, et en achetant des livres sterling, 10, 61 pour cent. On mande de New-York que des conférences de banquiers sont attendues au sujet de la question des changes étrangers.

L'*émission des nouveaux Bons municipaux.* — La seconde tranche de 58 millions de francs de Bons municipaux de la Ville de Paris reçoit du public, ainsi que tout le faisait prévoir, le même accueil favorable que celui qui a été réservé à la première tranche de 83 millions de francs. C'est ce qui ressort du chiffre des demandes qui se sont déjà produites aux guichets de la Caisse Municipale.

Cet empressement du public s'explique par ce fait que l'émission sera close dès que le montant demandé aura été encaissé, et que ces titres offrent des avantages qui peuvent se résumer ainsi : rendement élevé, puisque les *Bons* à six mois donnent un intérêt *net de tous impôts* de 5 fr. 25 pour cent par an, et ceux à un an, un intérêt *net également de tous impôts* de 5 fr. 50 pour cent par an ; droit de souscription par préference aux Emprunts que la Ville pourra être amenée à émettre avant la date de leur échéance et, enfin, sécurité absolue de placement. On sait effectivement que la Ville de Paris a, depuis l'ouverture des hostilités, rempli tous ses engagements, ainsi du reste qu'elle l'avait déjà fait en 1870-71.

A côté des grosses coupures de 1.000.000, 100.000, 10.000 et 1.000 francs, la Ville de Paris a tenu à créer pour la petite épargne des coupures de 500 et même de 100 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraitra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur durée, mais sur le nombre de numéros. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.